BENJAMIN CRÉMIEUX

# LE PREMIER DE LA CLASSE

*roman*

GRA

U d'/of OTTAWA
39003003396925

20-2-70

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lepremierdelacla00cr

BENJAMIN CRÉMIEUX

PHOTOGRAPHIE DATANT DE 1919

BENJAMIN CRÉMIEUX

# LE PREMIER DE LA CLASSE

*ROMAN*

*Et je leur donnerai des jeunes gens pour gouverneurs et des enfants domineront sur eux.*

ISAÏE, (1.III.4)

PARIS
ÉDITIONS BERNARD GRASSET
*61, RUE DES SAINTS-PÈRES (VIe)*

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ DE CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES DONT CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 5, ET CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 6 A 55.

AVEC LA PRÉSENTE ÉDITION IL A ÉTÉ TIRÉ VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER MADAGASCAR NUMÉROTÉS 1 A 15 ET I à X, ET VINGT-HUIT EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL NUMÉROTÉS 16 A 35 ET XI à XVIII.

PQ
2605
.R4P7
1921

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

*Copyright by Éditions Bernard Grasset, 1921.*

# PREMIÈRE PARTIE

## L'ATTENTE

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# I

Bien des fois, j'ai pleuré de rage parce que mon père était pauvre et que ma mère n'était pas belle.

A quoi bon être le premier de ma classe, si c'est pour me sentir à cause d'eux humilié et ravalé sans cesse, dès que j'ai mis le pied hors du collège? J'aurais tant voulu des parents qui me fissent honneur!

La mère de Castagné sent bon. Les doigts de la mienne, aux heures des repas, sentent l'oignon et le bout de son index est noir de piqûres d'aiguilles.

Au passage du père de Castagné, de celui de Balmigère ou de Maynadier, chacun se découvre en le saluant par leur nom; mais mon père salue le premier les gens de connaissance qu'il rencontre et beaucoup ne lui rendent qu'à moitié et comme à regret sa politesse. Si je lui en fais la remarque, il me répond sans colère que « c'est ainsi qu'on est dans le commerce ».

Je le méprise alors et je pense aux Phéniciens et aux Carthaginois qui étaient des peuples de marchands, mais dont la grandeur et l'orgueil balancèrent ceux d'Athènes et de Rome.

J'ai honte pour mes parents d'être obligé d'user les vieilles culottes et les livres de mon frère aîné et de n'avoir jamais dix sous en poche.

Pourquoi me disaient-ils que Dieu est juste et qu'il est bon, lui qui me laisse grandir sans espérance au fond d'une boutique, dans ce coin perdu du Bas-Languedoc? Dieu n'est ni juste ni bon. Je ne l'aime pas. Je crois que je n'aime pas mon père. Ma mère non plus. A treize ans, je suis peut-être un monstre...

Quand j'étais plus petit et que je m'éveillais à l'aube, ou avant d'être tout à fait endormi, le soir, je rêvais que j'étais le fils d'un roi et d'une reine. Il y avait des jours où je voulais bien être le fils d'un prince et de maman. Mais souvent aussi elle n'était que ma mère nourricière. Et mon père n'était jamais qu'un serviteur fidèle auquel on m'avait confié...

Aujourd'hui que je raisonne, je me demande encore comment je puis être et si je suis bien leur enfant.

Ah! inventer et choisir soi-même un père à sa fantaisie! Tantôt il serait général de brigade : les fils de généraux sont nés en Algérie ou dans quelque ville forte de l'Est, et dès six ans ils se promènent à cheval, suivis de loin par une ordonnance. Tantôt ce serait un négociant, rasé à l'an-

glaise et de belle prestance : juillet venu, on partirait faire un grand voyage en automobile; et j'aimerais aussi un père qui fût un grand écrivain dont les éditeurs se disputent les livres, dont les articles paraissent en première page dans les journaux de Paris.

Tous ces pères valent bien des rois.

Un père qui aurait pu se mettre en colère et crier quand il lui aurait plu et contre qui il aurait voulu, et non pas seulement contre ma mère, quand le dîner n'est pas cuit à l'heure, quand le veau s'est attaché au fond de la casserole, ou encore s'il trouve qu'on a trop dépensé dans le mois.

Je ne la plains pas. Elle n'a qu'à lui répondre. Moi qui ne suis qu'un enfant, je n'ai pas peur de lui tenir tête. Je le fixe droit dans les yeux jusqu'à ce qu'il détourne son regard. Je lui ai dit que je savais ce que j'avais à faire. Je ne sors jamais avant d'avoir terminé mon travail et je suis constamment premier; il n'a rien à m'interdire, ni à m'ordonner.

Le jour où je lui ai déclaré ces choses, il s'est mis dans une grande colère. Mais je suis resté si calme qu'il a soudainement cessé de crier et qu'il évite depuis lors de m'adresser la moindre remontrance.

Quand je n'ai pas agi à sa guise, il demande à ma mère de m'en faire l'observation : « Ton père ne trouve pas bien qu'à ton âge tu t'absentes le soir jusqu'à des dix heures », ou encore : « Je

voudrais bien savoir, et ton père aussi, où tu as bien pu passer tout ton après-midi de dimanche. »

Je crois que je suis bien leur fils tout de même. Je leur ressemble trop. J'ai les yeux et le nez de ma mère. « C'est son père tout craché ! » disent les cousins et les clients les plus familiers.

Et parfois je me mets en fureur comme mon père pour d'insignifiantes contrariétés, parce que le col de ma chemise est mal empesé ou parce qu'on a brisé le verre à boire qui était *mon* verre. Je relis ensuite dans Hugo le début de *Quatre-vingt-treize*; je me jure de ressembler pour le calme et le sang-froid à l'inexorable marquis de Lantenac. Et, pour me punir, tantôt j'apprends dix vers latins, tantôt je m'oblige à réciter deux théorèmes tirés au sort. Et si j'ai oublié la marche de la démonstration, je la cherche dans ma géométrie de Vacquant et je l'étudie de nouveau.

Pourtant, si tous les contes de fée et si Walter Scott sont remplis de jeunes filles qui sont belles, malgré la hideur et la méchanceté de leurs parents, si Rebecca d'*Ivanhoe* est à tel point gracieuse et pure, c'est sans doute qu'on peut vraiment dans la vie ne pas ressembler à ses parents.

Physiquement, d'ailleurs, je me moque de leur ressembler. Moralement, cela ne dépendra que de moi. Dans mon dernier bulletin trimestriel, le principal du collège a formulé cette appréciation générale : « Fait tout ce qui dépend de lui pour garder la tête de sa classe et y réussit remarquablement. Sujet d'élite. »

Ce que je fais en classe, je le ferai pour ne pas ressembler à mes parents. Je ne veux rien avoir, je n'aurai rien de commun avec eux.

S'ils reconnaissent ma supériorité et me témoignent la déférence à laquelle j'ai droit, je leur donnerai plus tard une petite villa dans les faubourgs. C'est leur rêve à tous deux.

Quant à mon frère et à ma sœur, je les déteste. Quoi qu'il arrive, ils ne profiteront pas de ma fortune. Mon frère est un poltron et un nigaud qui se laissait maltraiter sans se défendre par les élèves de sa classe, et il est si inintelligent qu'on l'a retiré du collège après sa troisième pour le placer chez un négociant en vins comme apprenti comptable.

Ma sœur, qui a dix-huit ans, est une poseuse, mais elle a l'air pauvre, même quand elle met ses plus beaux habits. Lorsqu'on lui a fait sa robe en mousseline de soie pour la noce de Guiguite Rouzaud, elle avait l'air pauvre...

Moi, je sens bien que je n'ai pas l'air pauvre, même si je porte un des vêtements retournés ou retaillés de mon frère. Je ne suis pas né pour être pauvre. Et je ne le serai pas.

Je crois ce que je vois. Je vois bien que Dieu n'est ni juste ni bon, mais qu'il est le plus fort. Je veux lui ressembler. Je ne serai jamais juste et jamais bon. Je serai toujours le plus fort. N'être pas bon, c'est être méchant. Je serai méchant.

## II

Mme Caraguel me respecte. Je la préfère à ma cousine Henriette la riche, qui me gâte et remplit mon assiette de poulet, de truffes et de friandises, quand je dîne chez elle, à Madeleine Vié, qui prend toujours mon parti contre son frère, je la préfère à toutes les autres femmes.

Elle me respecte sans me le dire. Elle m'écoute, silencieuse, ses yeux braqués sur les miens, et de temps à autre elle passe ses longs doigts dans mes cheveux. Ou bien elle retire un des peignes d'écaille de son chignon et s'amuse à me coiffer de cent manières. Elle me dit « vous ».

Je puis monter chez elle quand je veux. Elle habite à deux pas de notre chapellerie. Elle est jeune. Son mari est déjà un peu âgé, et chauve; il est inspecteur de la voie aux Chemins de fer du Midi. Toute la journée, il surveille les cantonniers, circule sur les locomotives, ou bien il est dans un bureau proche de la gare des marchandises, avec des règles et des compas, à faire du dessin graphique et à construire des épures comme les élèves de mathématiques élémentaires.

Mme Caraguel est toujours contente quand elle me voit arriver. Nous lisons ensemble son journal

de modes et je l'aide à expérimenter les recettes de cuisine. Je pile les amandes pour en farcir les truffes au chocolat et j'épluche sans les briser les gros marrons qui tremperont douze fois dans un bain de caramel bouillant avant de se transformer en marrons glacés. Je sais qu'elle ne racontera à personne que je lui sers de marmiton. J'ai pleine confiance ; elle ne me trahira jamais. M. Caraguel est un être falot. Il ne me témoigne aucune considération, mais cela m'est égal. Quand il me trouve encore là en rentrant, il dit chaque fois : « Ah! te voilà, clampin », et souvent il m'offre un doigt de malaga.

Ce qui m'importe, c'est d'avoir cette grande amie, à laquelle je puis faire toutes mes confidences, débiter toutes les folies qui me traversent l'esprit, sans qu'elle se lasse jamais. Elle rit quand il faut rire; elle déteste Barbe-à-poux, le répétiteur des grands, qui a essayé de m'ennuyer. Elle me répond toujours ce que j'ai souhaité qu'elle me réponde. Je lui confierai tous mes secrets. Tous. Toujours.

Je prends le petit tabouret et je m'assieds à ses pieds.

— Je suis votre page.

— Il n'y a que les reines qui ont des pages..., me répond-elle.

— Vous êtes une reine, et moi, je suis un fils de roi!

Je suis bien sur le petit tabouret. Mme Caraguel attire ma tête contre sa jupe tendue entre

ses genoux. Je m'y creuse une niche parfumée, plus douce qu'un coussin de duvet. Un jour, à ce propos, je lui ai rappelé les vers de Mme Amable Tastu :

Cher petit oreiller,
Doux et chaud sous ma tête...

Elle adore que je lui récite des vers. Pas de La Fontaine, bien entendu. D'ailleurs, nous en avons fini avec les fables. Elle préfère du moderne. Je prépare avec elle mes compositions de récitation. Cette année, ce que nous avons le mieux aimé, c'est *le Petit Roi de Galice :*

L'orphelin remonta sur le blanc palefroi,
Et rentra dans sa ville au son joyeux des cloches.

Et dans un genre différent, le *Crucifix,* de Lamartine.

Mais les poèmes qui nous émeuvent le plus se trouvent dans le *Supplément* du journal de modes. Fleur des Flandres, Col Bleu et Papillonne sont les correspondantes qui communiquent les plus beaux. Nous en avons appris ensemble plusieurs d'Albert Samain, de Rosemonde Gérard et de Jacques Normand.

Mme Caraguel écrit quelquefois dans le *Supplément.* Longtemps, elle m'a tenu caché son pseudonyme, mais à la fin elle me l'a avoué. Elle signe : *Aimant son poète.* Je lui ai demandé quel était ce

poète. Elle m'a regardé sans répondre, en souriant, puis elle a rougi et j'ai deviné.

Sur son piano, il y a des romances belles à pleurer; tout le recueil des poésies d'Armand Sylvestre, mises en musique par Jules Massenet : *L'An fuit vers son déclin comme un ruisseau qui passe...* et *Noël Païen.* Elle les chante pour moi seul. Je tourne les pages, quand elle se tait, les canaris dans leur cage se mettent à chanter à leur tour, et Misti, son angora gris que la musique a réveillé, cligne ses yeux verts et fait trois tours dans sa corbeille, avant de se rendormir. Je voudrais ne plus m'en aller.

L'année dernière, j'ai dit un jour en plaisantant à Mme Caraguel, que je voulais devenir son petit mari pour ne jamais la quitter. Elle s'est mordu les lèvres, puis elle m'a serré contre elle et m'a embrassé.

Je ne suis bien qu'auprès d'elle. Je lui ai juré que, plus tard, elle pourrait être fière de moi. Mon père voudrait me voir entrer à Polytechnique. Je ne sais pas si je m'y déciderai. Mais je serai quelqu'un d'exceptionnel. Si ce n'était pas pour devenir quelqu'un d'exceptionnel, ce ne serait pas la peine d'être né.

Si je ressemblais à tous les autres garçons de treize ans, Mme Caraguel m'aimerait-elle comme elle m'aime? Je suis sûr qu'avec son mari, c'est moi qu'elle aime le mieux au monde.

Je lui ai demandé si elle garderait toujours pour moi la même affection. Elle m'a répondu que

« oui » et que jamais elle ne m'oublierait, même si son mari avait son changement et qu'elle dût quitter Auzargues.

— Et si je vous réclamais la preuve que vous me dites vrai...

— Je vous la donnerais certainement.

— C'est ce que nous verrons...

De ma vie, je n'oublierai le jour où j'ai obtenu cette preuve...

Je suis entré chez elle sans sonner; je l'ai trouvée dans la salle à manger. Elle avait croisé les persiennes à cause du soleil de mars qui donne mal à la tête. Elle brodait. Son visage était dans l'ombre; ses mains et le mouchoir qu'elle brodait étaient dans un rayon de soleil qui filtrait par les volets mal joints.

Je me suis assis sur le petit tabouret, et je l'ai questionnée à nouveau.

— Alors vous me jurez de toujours m'aimer quoi qu'il arrive?

— Mais oui, Jean, je vous le jure...

— Quoi qu'il arrive et quoi que j'aie pu faire?

— Quoi que vous fassiez...

— Même si j'étais devenu... un assassin?

— Ne dites pas d'enfantillages.

— Je ne dis pas d'enfantillages. Je vous demande : même si j'étais un assassin?

— Pourquoi me posez-vous de pareilles questions?

— Alors vous ne m'aimeriez plus si j'avais tué... tué quelqu'un que vous connaissez?

— Jean, qu'avez-vous?... qu'avez-vous fait?

Je la regardais droit dans les yeux, fixement, dans ses grands yeux bleus. Elle laissa glisser sa broderie. Je pris sa main qui portait encore le dé et qui tremblait. Elle était devenue toute pâle. Je serrai sa main le plus fort que je pus. Mon cœur battait aussi. N'allais-je pas perdre à jamais son amitié? Je repris lentement :

— J'ai tué...

Je crus qu'elle allait s'évanouir, mais au lieu de s'affaisser, elle se dressa, le visage blanc, les yeux dilatés, je crus voir un fantôme. Et ce fut sa main qui tout à coup pressa la mienne.

Je regrettais mon crime, mais trop tard. Je répétai :

— Oui, j'ai tué...

Sa main serra si fort la mienne que ses ongles m'entrèrent dans la chair et que je faillis crier. Il fallait pourtant poursuivre ma confession jusqu'au bout et j'achevai tout d'une haleine :

— Oui, tout à l'heure je suis monté... je suis entré sans que vous m'entendiez, j'ai emporté Misti, votre chat, et je l'ai tué, pour voir si vous continueriez à m'aimer... M'aimerez-vous encore? Dites-moi non, dites-moi oui. Tout de suite. Non ou oui...

Je vis ses paupières recouvrir ses yeux bleus, me dérober son regard. Elles se relevèrent lentement, lentement, et je ne savais pas s'il n'allait

pas falloir quitter cette salle à manger pour toujours, dire adieu à tout ce bonheur. Mais quand de nouveau son regard rencontra le mien, je n'eus pas besoin d'attendre le signe de tête dont elle l'accompagna pour savoir que j'étais sauvé. J'étais sauvé. Elle paraissait accablée, brisée :

— Jean, me dit-elle, et sa voix tremblait, jurez-moi que jamais plus vous ne me torturerez comme vous venez de le faire.

Je me blottis contre elle en sanglotant :

— Je vous le jure... Je suis si heureux à présent que je suis certain que vous m'aimez comme je voulais. Si vous m'aviez aimé moins que Misti, je ne sais pas ce que j'aurais fait... Moi, voyez-vous, n'importe qui pourrait mourir...

— Vous êtes trop exalté, Jean... Mon pauvre beau Misti, vous aimiez bien pourtant le caresser...

— Je demanderai à M. Rouzaud un petit de sa chatte siamoise et je vous le donnerai... Je sais qu'elle en attend bientôt. Et celui-là, c'est moi qui vous l'aurai donné.

Mme Caraguel avait repris sa broderie, et nous restâmes longtemps sans parler. Mais pourquoi aurions-nous parlé? Notre amitié n'avait plus besoin de paroles. Nous étions sûrs l'un de l'autre.

Ma mère, qui était sur le seuil de la chapellerie, me vit sortir.

— D'où viens-tu? me demanda-t-elle.

— Tu le vois bien, de chez Mme Caraguel...

J'aurais voulu que personne ne me vît sortir ce jour-là. Il me semblait que mon secret devait se

lire sur mon visage. J'avais besoin de monter dans ma chambre, de rester seul avec moi-même; mon intention était de m'étendre sur mon lit jusqu'à l'heure du dîner pour rêver à cet après-midi unique.

— Je trouve, et ton père aussi, tes visites chez Mme Caraguel un peu trop fréquentes... Tu es trop grand pour te permettre de pareilles libertés.

Je sais que si je réponds, ma réponse sera impolie et que je ferai de la peine à ma mère. Mais qu'importe? N'ai-je pas tué Misti pour qu'il n'y ait aucun doute, aucune ombre entre Mme Caraguel et moi? Est-ce pour me soumettre aux exigences sans raison de mes parents?

Je hausse les épaules sans ouvrir la bouche, et je rentre dans le magasin.

## III

Quand j'arrive, tous les externes sont groupés devant la porte de la classe de mathématiques, attendant que le tambour roule et échangeant des conjectures sur les sujets possibles de composition.

Castagné me demande à prendre place à ma droite, pour copier sur moi ou bien la question de cours ou bien la solution du problème — his-

toire d'obtenir la moyenne. Il me montre la boîte de compas qu'il a apportée et qu'il me prêtera.

Je n'ai repassé que la première partie des théorèmes à réviser. Hier jeudi, je comptais revoir le reste; mais j'étais trop troublé après le pardon de Mme Caraguel et l'algarade de ma mère pour fixer mon attention sur des théorèmes de géométrie. Je n'ai donc à tabler que sur la chance pour conserver mon premier prix de mathématiques. Le trimestre précédent, je n'ai eu qu'un demi-point d'avance sur Maynadier, arrivé second.

Ce n'est pas comme en français, en version latine et en allemand, où j'obtiens toujours trois ou quatre points de plus que le deuxième. Il n'y a pas en mathématiques trente-six manières de traiter une question de cours, et tous ceux qui, dans le problème, trouvent la bonne marche et ne commettent pas d'erreurs de calcul approchent de la même note. Si seulement il s'agissait d'un lieu géométrique ou si le problème comportait une « solution élégante »...

Même cela ne suffira pas si je ne sais pas ma question de cours, à moins que Maynadier ne soit absent. Mais non, Maynadier est bien là.

Fernand Blum prophétise :

— Oh! ce sera comme l'an passé... Le premier prix pour Rigaud, le deuxième pour Maynadier...

Maynadier rit. Il sera satisfait de son second prix. Mais moi qui suis aimé de Mme Caraguel, je ne puis consentir à l'abaissement qui me menace.

Ma conduite d'hier fut honteuse et lâche. Ah! si Dieu pouvait ne pas me châtier de cet instant d'égarement.

Voici l'heure. M. Henry s'approche, après avoir serré la main au principal, portant sa serviette gonflée des copies qu'il corrigera pendant que nous composerons. Deux par deux, les pensionnaires, conduits par Barbe-à-poux, arrivent dans leurs grandes blouses noires déboutonnées qui flottent comme des voiles. Au milieu du brouhaha des grands jours, nous pénétrons dans la classe ensoleillée; Castagné croise les persiennes intérieures, la classe prend la couleur de la terre arrosée et nous baignons dans la pénombre et la fraîcheur. Le poêle de faïence rouge à porte de cuivre luit dans son coin.

M. Henry quitte sa chaire. Un grand silence tourbillonne une seconde, puis s'étale, immobile.

— Balmigère... ramassez les serviettes et les sous-main.

Sur les tables, il ne reste plus que les copies blanches et les porte-plume.

— Ecrivez...

Tous les porte-plume se dressent à la fois, comme les instruments au signal du chef d'orchestre, le dimanche, sur le kiosque à musique. M. Henry commence par dicter le problème dont il transcrit en même temps le texte au tableau.

« Quel est le lieu géométrique... » Je regarde Maynadier qui lève la tête et me jette une grimace de désappointement. Jusqu'ici tout va bien.

Encore un tout petit peu de chance, et je serai sauvé.

Je cherche le regard de M. Henry, je tends toute ma volonté pour agir sur la sienne. Il s'écarte du tableau et demande : « Tout le monde a bien pris l'énoncé du problème? »

Personne ne bronche. Balmigère se précipite pour effacer, et M. Henry reprend :

— Démontrer le théorème suivant : « Les per-
« pendiculaires élevées sur les côtés d'un triangle
« en leurs milieux se coupent en un même point. »

C'est comme si j'avais reçu entre les deux yeux un coup de massue. Misti est vengé.

Non seulement je n'ai pas revu ce théorème, mais encore je ne l'ai jamais appris. J'étais absent le jour où on l'a récité. Je ne sais rien de la démonstration : inutile d'espérer la compléter par mes propres ressources. Maynadier cligne de l'œil dans ma direction, d'un air qui signifie : « Ça va aller tout seul... »

Je lui réponds par un sourire. Comment ai-je pu sourire? Comment ai-je pu relire tout haut le texte du théorème et du problème, à la demande de M. Henry?

L'horloge sonne le quart de deux heures. Encore une heure trois quarts de martyre à vivre, que suivra l'humiliation de mon échec.

Autour de moi je ne vois plus que des têtes courbées sur les feuillets blancs et les buvards neufs. Castagné me contemple avec inquiétude et chuchote :

— Le problème est trop dur pour ma force... Tu me passeras simplement le truc des perpendiculaires...

Mon dernier espoir qui s'envole! Si seulement Castagné avait su par hasard la question de cours... Mais aurais-je pu consentir à lui demander secours, à me ravaler à son niveau, moi?

Je suis puni, je suis bien puni. L'idée fixe de mon déshonneur tourne dans ma tête comme un tigre dans sa cage.

J'ai tracé mon triangle, les perpendiculaires demandées. Oui, elles se coupent bien en un même point... Mais pourquoi?... Je ne préparerai pas Polytechnique, je « ferai » Normale Lettres.

Quelle sera ma place? Dixième? Douzième? Et il faut que cette épreuve arrive par ma faute le lendemain du jour où j'ai appris que Mme Caraguel m'aimait autant que je l'aimais.

Dans la vie des hommes faits, rien ne dépend plus des livres. Mais, pour l'instant, les livres sont mes maîtres et moi leur esclave. Ils se vengent aujourd'hui. Comme s'il n'y avait pas plus de choses dans ma tête et dans mon cœur que dans tous mes livres.

Je cognerais volontiers sur Maynadier et sur le père Henry aussi qui a posé ses lunettes de myope à côté de lui pour corriger un paquet de devoirs et qui, de temps à autre, les remet précipitamment sur son nez pour tâcher de prendre quelqu'un en flagrant délit de fraude.

J'aurais dû préparer de petits papiers pour

copier. Oui, mais j'aurais eu aussitôt fait d'apprendre ce que j'ai négligé.

Il n'y a pas d'issue à ma détresse. Castagné me demande, quand deux heures et demie sonnent :

— Tu me le passeras bientôt, dis, le théorème?

Je plonge ma tête dans mes mains, comme si je réfléchissais et je vois le visage de Mme Caraguel un peu triste, qui me sourit doucement.

Mon parti est pris. Je compte tout bas : un, deux, trois, et je me laisse aller à la renverse sur mon banc. Ma tête pendante brinqueballe et retombe sur la table de derrière. Et je pousse un grand soupir en fermant les yeux à demi pour qu'on ne voie que le blanc.

J'étais sûr que Castagné préviendrait à l'instant M. Henry.

— M'sieu, m'sieu, voilà Rigaud qui se trouve mal...

M. Henry ajuste en hâte ses bésicles et se précipite vers moi. Il déboutonne mon col. Je gémis doucement.

— Voyons, mon petit, qu'avez-vous?

Il n'a pas sa voix de professeur, mais une voix différente, un peu mouillée et qui tremble. Je rouvre les yeux et réponds faiblement :

— J'ai eu un vertige... C'est ce premier grand soleil de mars qui m'a fait mal.

— Eh bien, il ne faut pas rester là... Castagné va vous accompagner à l'infirmerie, et de là vous rentrerez chez vous...

Le père Henry a tant de confiance en moi qu'il

ne soupçonne même pas la possibilité d'une supercherie. Toute la classe me regarde avec compassion, même Maynadier, qui ne semble pas songer à son premier prix assuré.

Je rassemble mes affaires. Castagné me prend par le bras, et sœur Eudoxie me donne à boire un petit verre d'eau de noix.

Quand je quitte le collège pour regagner la maison, l'horloge sonne trois heures. Je raconte à ma mère que j'ai été souffrant et soudain je me mets à pleurer de dépit et de nervosité...

En somme, je viens de me conduire comme un lâche.

Je me déshabille : je m'étends dans les draps de lit frais. Ma mère m'apporte une tasse de thé, m'embrasse et me plaint.

J'ai jusqu'à demain pour rêver à Mme Caraguel et à moi-même.

## IV

Les bruits de la rue des Marchands s'amortissent en traversant les portes et les fenêtres fermées, avant de parvenir jusqu'à mon lit et m'y bercer.

J'écoute. Les grands ciseaux de M. Blum, le tailleur, mordent le drap qui grogne. L'accordeur

éprouve ses claviers touche après touche, en suçant son diapason nasillard. Dans la rue cahote la grande charrette du revendeur de sarments et sa femme, juchée tout en haut du tas, rallie les ménagères sur un ton suraigu. La cliquette du marchand de plaisirs imite les castagnettes ; l'homme des gâteaux à l'anis chante sa cantilène :

C'est moi qui les fais, c'est moi qui les vends,
C'est ma belle-mère qui mange l'argent...

Et, à intervalles réguliers, une poissonnière lance son cri : « Hareng tout vivant », qui décroît à mesure qu'elle s'éloigne vers la place des Quatre-Fontaines.

Neuf heures du matin, trois heures après midi, ce sont celles que j'aime entre toutes, pourvu que je les vive en liberté hors du collège. On est sûr alors de trouver chacun à son poste, les directeurs dans leurs fauteuils de cuir, les employés à leur guichet, l'entrepreneur dans son chantier animé comme une ruche, le colonel à la salle des rapports et les mères de famille au ravaudage des chemises et des bas.

J'écoute, c'est la rumeur de mon royaume qui monte jusqu'à moi. Je le parcours quand il me plaît, je le visite bien accueilli de tous et pareil au calife qui parcourait le bazar de sa capitale, pour redresser les torts et rendre la justice au milieu des bénédictions de son peuple.

Minuit aussi doit être une heure bien belle...

Jamais je n'ai autant chéri qu'aujourd'hui cette rue commerçante où je suis né. Tout y est l'œuvre des hommes et rien n'est plus admirable. A la campagne, les arbres, les rochers, les animaux ont une existence indépendante qui contredit parfois la volonté et le désir humains. Mais ici, dans la rue des Marchands, le drap, le fer, le bois, tout ce qui est en cuir tanné, en verre, en alliages de métaux, les instruments de musique, les médicaments, les appareils photographiques, tout ce qui a été travaillé, fabriqué et qui doit se vendre, tout cela n'appartient qu'aux hommes, et je suis le petit prince de ces hommes ingénieux et forts.

Le soir, lorsque les cultivateurs, qui rentrent des vignes, leur bêche sur l'épaule, passent dans la rue des Marchands, j'imagine ainsi les serfs de la glèbe. Les hommes libres, ce sont les marchands, lorsqu'ils sont riches et habiles et non pas timides et malchanceux comme mon père. Je pense au propriétaire des Galeries Modernes, qui possède dans ses magasins, du sous-sol au quatrième étage, tout le confort, tout l'agrément et tout le luxe de la vie, et parfois je sens le désir de demeurer toujours dans cette petite rue de ma petite ville, dont toutes les boutiques m'appartiendraient.

Il y a le magasin de M. Blum, tailleur, le père de mon camarade Fernand, où j'ai passé tant d'heures délicieuses.

— Monsieur, bonjour, dit M. Blum au client qui entre.

Et l'autre :

— Ce serait pour me faire un complet...

— Nous sommes là pour vous servir...

Les coupes d'étoffe pirouettent, se déroulent, ondulent, comme des vagues. On s'approche du seuil pour mieux choisir la nuance. M. Blum les drape sur sa cuisse levée :

— Voilà un carreau fondu où il y a du rouge et du vert... La grande mode!

C'est une belle minute que celle où M. Blum regarde l'étiquette, marquée en chiffres inconnus, calcule mentalement, puis énonce son prix.

— Petit, me dit-il, si je suis dans le magasin, rends-toi utile. Tu vas m'écrire les mesures. Note : au pantalon, poche gousset et poche revolver.

Combien de fois ai-je assisté à la distribution de l'ouvrage aux culottières, aux apiéceurs ou au pompier! Fernand et moi nous nous divertissons souvent à confectionner les rouleaux de fournitures : la toile dure pour le bas des jambes, la lustrine noire pour la braguette, la lustrine jaune pour l'entre-cuisses et la ceinture, une boucle, un crochet et son anneau, sept gros boutons et six petits. Les boutons de culotte en métal portent l'inscription : « Blum, tailleur », et si on les met à la bouche, ils ont un goût acidulé...

Il y a la quincaillerie Bénézet. Du plafond pendent les plumeaux, les paquets de ficelle, les cerceaux de fil de fer qu'on décroche avec une perche. Dans la vitrine, les familles de casseroles; le peuple des bouilloires, des arrosoirs, des pin-

cettes et des chenets, les serpettes et les faucilles. Sylvain, l'homme de peine, a des tatouages sur les bras. Dans l'arrière-boutique est la bascule où je me pèse. Joulia le serrurier, le menuisier Landrieu, M. Sarda l'architecte, viennent aux achats : « Il me faut une barre d'acier de tant sur tant... Une serrure et un verrou... Des vis... des pitons... une lime. » Les petites bonnes achètent, en revenant du marché, des cadenas pour leur malle. J'aide à les servir quand je me trouve là. J'ai toujours le droit de puiser à ma guise dans les tiroirs aux clous.

Il y a le magasin de M. Rouzaud, le marchand de musique, garni de pianos, de violons, d'accordéons et de flageolets. Dans un coin, une paire de timbales « à vendre d'occasion » que j'ai toujours vues là. Une odeur chaude de vernis et de colle. J'aime à voir M. Rouzaud devant un piano éventré, dont les cordes apparaissent sous les marteaux enveloppés de flanelle blanche et rouge. Presque pas de clients. Les ventes se font par l'intermédiaire des professeurs qui exigent une commission. Pourtant des Espagnols, leur plaid à carreaux sur l'épaule, entrent acheter des ocarinas ou des cordes de guitare. Dans la période des vendanges, on vend beaucoup d'accordéons. Le reste de l'année, les demoiselles « bien » de la ville passent s'informer si la dernière romance de Massenet ou de Reynaldo Hahn est en magasin. « Non, répond M. Rouzaud, mais on peut la faire venir... » Les abonnés au mois stationnent lon-

guement devant l'armoire aux partitions, hésitant entre *le Domino Noir, la Favorite* et *le Pré aux Clercs,* et les amateurs de musique moderne empruntent *le Rêve,* d'Alfred Bruneau, ou *Louise,* de Charpentier.

M. Rouzaud me parle volontiers de ses années d'apprentissage à Paris, chez Gaveau, d'abord, puis chez Buffet et Crampon. Il m'a autorisé à emporter toutes les partitions qui me font plaisir. Je lis d'abord le livret, tout en redites avec les personnages qui parlent à la fois, puis je pianote les mélodies de la main droite. C'est ainsi que j'ai appris par cœur les principaux passages de *Sigurd,* de *Carmen* et de bien d'autres opéras.

Il y a le magasin de bonneterie de M. Loubières, la parfumerie Espallac, la bijouterie Sénégas, la cordonnerie Jalabert, il y a enfin la chapellerie de mes parents.

Je suis fils d'un chapelier comme Masséna était celui d'un aubergiste et Hoche le neveu d'une fruitière. Je me ferai gloire plus tard d'être un « fils de mes œuvres ».

Mais toujours, à quelque haute situation que je parvienne, je me rappellerai avec tendresse la devanture peinte en rouge avec des filets jaunes et l'enseigne dorée : « A la Grande Chapellerie », sous le chapeau haut de forme de tôle; les comptoirs évidés, couleur citron, dont tous les tiroirs, sauf deux, sont remplis de casquettes : l'un des tiroirs réservés contient les rubans de décorations, l'autre des brassards de deuil. Les placards ornés

de glaces renferment les feutres mous et les capes; les chapeaux de soie et les claques sont au premier étage. Sur le bureau-caisse le conformateur avec sa calotte métallique levée. Les glaces qui se font vis-à-vis multiplient le magasin à l'infini et quand on ouvre un des placards, tout le magasin se met à tourner, emportant l'étalage et la rue dans sa ronde.

Dans l'arrière-boutique, l'établi avec le réchaud à gaz, la patte-mouille et les bras à chapeaux; la grande boîte à casiers où j'ai pour mission, les jours de presse, de rechercher les initiales dorées qui s'agrafent au bord des cuirs ou se collent au fond des coiffes. Et il y a là aussi le tableau en couleurs de toutes les décorations françaises et étrangères, autorisées par la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur.

Ovide, dans une de nos versions du premier trimestre, chante l'invention de la charrue et Cérès qui la première donna le froment aux hommes. L'invention de tout ce qui se vend dans la rue des Marchands n'a pas été moins surprenante. Mais aucun grand poète n'a célébré le charme et la noblesse d'une rue boutiquière pareille à celle-ci, ni dénombré toutes ces richesses plus éclatantes que les roses et le printemps. Pourquoi ne serais-je pas celui-là?

On frappe à la porte. Quel est l'intrus qui vient me déranger? Dieu merci, c'est Fernand Blum. Il est monté prendre de mes nouvelles. Il me dit que j'étais blanc comme un linge quand j'ai quitté la

classe et qu'à quatre heures, à la sortie, tout le monde ne parlait que de ce qui m'était arrivé et me plaignait.

Je ne réponds pas. Mais je suis presque heureux, à présent, d'être parvenu à feindre parfaitement. A y bien réfléchir, c'est autre chose qu'un triomphe scolaire, qu'un succès de distribution des prix, cette victoire-là, et je ne la dois qu'à moi seul... J'ai réussi à tromper mon professeur, tous mes condisciples, mes parents. La dissimulation est la vertu des diplomates et des grands politiques. Philippe de Macédoine, Sylla, Louis XI la possédèrent au plus haut degré.

J'aurai assez de prix pour me passer de celui de mathématiques. Et comme je n'aurai même pas d'accessit, tous ceux qui liront le palmarès devineront là-dessous quelque chose d'anormal.

De tous mes camarades de collège, Fernand Blum est celui qui m'aime le plus. Nous avons le même âge, nos parents habitent porte à porte et nous jouons ensemble depuis que nous avons commencé à parler et à marcher.

Fernand ne m'a jamais rien refusé de ce que je lui ai demandé. Tous ses jouets, il me les offrait avant même que j'en eusse exprimé le désir. Son plus grand plaisir est d'être avec moi, de me suivre, de m'obéir.

Nous sommes entrés le même jour en classe enfantine. Nous revenons ensemble du collège. Il est dans mon existence comme s'il était mon parent. Nos mères sont amies. Elles se font leurs

confidences, se racontent les fâcheries de leurs maris et leurs soucis de ménage.

Est-ce que je l'aime? Je n'imagine pas ma vie sans sa présence. Il m'est indispensable. Je tâcherai de l'appeler près de moi plus tard. Sa fidélité me plaît. Je l'ai battu une fois si fort qu'il a saigné du nez. Il ne m'a pas dénoncé. Je l'estime.

Il n'est pas fort en gymnastique, ni adroit de ses mains. Mais son cœur est loyal et ouvert et il a des tendresses de petite fille. Ses poches sont toujours pleines de billes, de toupies, de ficelles; il fait collection de timbres-poste; il sait le prix de tout, mais il ne veut pas entendre parler de devenir commerçant. Il rêve de devenir professeur comme son frère aîné. Il n'aime pas beaucoup donner, sauf à moi. Un jour, il m'a dit : « De quoi que tu puisses avoir besoin, tu n'as qu'à t'adresser à moi, je te le procurerai. »

Je sais bien que je pourrais lui parler de Mme Caraguel. Il se ferait plutôt couper la langue que de répéter une seule de mes confidences. Mais je n'éprouve pas le besoin de parler d'elle. Je n'ai jamais envie de confier mes secrets à autrui.

Fernand, qui était entré sur la pointe des pieds, avec une larme au bord d'un de ses grands yeux noirs d'Arabe, rit à présent de me voir si bien rétabli.

— Alors, tu viendras demain matin en classe?

— Demain matin, peut-être pas... mais demain

après midi, certainement. J'ai simplement été saisi par le soleil...

Fernand bavarde. Il croit avoir bien traité le problème. Maynadier n'a fini par en trouver la solution qu'à quatre heures moins vingt. Castagné a remis copie blanche.

— Si j'avais su, disait-il, je me serais mis à côté de Maynadier.

Nous rions ensemble de bon cœur.

— Tu sais, me confie Fernand, nous allons dimanche à l'étang. J'ai entendu ta mère et la mienne qui le décidaient tout à l'heure. Nous pourrons peut-être déjà nous baigner... Moi, je n'ose pas, mais tu devrais t'arranger pour que toute la bande soit de la partie.

La bande, c'est Fernand Blum, Castagné, Balmigère, Capdevielle, Firmin et Victor Jalabert. Bien entendu, c'est moi qui suis le chef.

## V

Marcel Vié ne fait pas partie de la bande. C'est mon camarade de jeux nobles et un peu mon rival en savoir. La pharmacie de son père, M. Julien, est le sanctuaire de la science, des belles-lettres et des arts. C'est surtout en latin que Marcel est de première force. Depuis l'âge de huit ans, il tra-

duit chaque jour pendant une heure, avec son père, un texte à livre ouvert. Souvent je suis convié à ces exercices. Mais je n'aime pas beaucoup ces explications trop rapides où l'on perd sans cesse le fil du récit ou du développement.

— *Etsi vereor,* quoique je craigne; *judices,* ô juges; *no turpe sit,* qu'il ne soit honteux; *pro fortissimo viro,* pour un homme très courageux; *dicere incipientem,* de dire en commençant; *timere,* avoir peur...

Je déteste la barbarie de ce mot à mot. Mais je suis obligé de faire à mauvaise fortune bon visage. J'ai à soutenir l'honneur du collège. Marcel Vié est un des espoirs du petit séminaire. Il faut qu'on sache que les élèves de l'Université ne le cèdent en rien à ceux des prêtres sur le chapitre des langues mortes.

Quand nous mettons trop de temps à dénicher le sujet de la proposition principale dans l'amas des incidentes et des conjonctives, M. Julien nous donne des tapes à coups de César ou de Tite-Live. Il ne nous fait pas grand mal, mais il affirme que c'est à coups de dictionnaire qu'il devrait frapper.

Il n'aurait que la main à étendre pour exécuter sa menace.

Sur le bureau de la pharmacie, il y a d'un côté le Codex, de l'autre le gros Quicherat latin-français.

Que de fois, l'heure du latin terminée, avons-nous regardé, Marcel et moi, M. Julien doser les ingrédients des drogues qu'il préparait, suivant les

ordonnances, au bas desquelles les médecins soucieux des traditions n'avaient pas omis le f. s. a. : *fac,* fais; *secundum,* selon; *artem,* l'art... peser ses poudres sur la balance de précision qui habite une maison de verre, les déposer en petits tas sur les carrés de papier préparés à l'avance, coller l'étiquette sur le flacon ou le pot, essayer dix bouchons à chaque fiole avant de trouver le bon, puis recopier sur son grand registre le numéro des remèdes, en nous récitant leurs formules chimiques.

M. Julien, outre le goût du latin, a trois autres passions : les liqueurs fortes, la peinture à l'huile et la Comédie-Française. Quand sa pharmacie lui en laisse le loisir, il partage son temps entre les lectures latines et la peinture de natures mortes. Sur chacune de ses toiles, il rassemble les comestibles et les objets les plus disparates : un melon ouvert, un éventail et un livre de messe, par exemple, avec une draperie de velours comme fond. Son principal souci, il nous l'a expliqué, est d'enfermer sa composition dans la pyramide préconisée par les grands peintres italiens. Ses deux chefs-d'œuvre sont une morue sèche suspendue contre une porte verte garnie de clous et le pendant qui représente un lièvre accroché par les pattes de derrière à un barreau de fenêtre.

Dans la rue des Marchands, chacun sait que M. Julien aime boire. Sa femme lui interdit d'aller au café, mais il a toujours trouvé le moyen de satisfaire quand même son penchant. Mme Vié

s'étonne que les jours où il n'a pas quitté une minute son officine, l'haleine de son mari soit si fortement imprégnée d'absinthe. Elle ignore que M. Julien dissimule ses bouteilles de pernod ou de vermouth dans l'armoire aux poisons.

M. Julien aurait pu être professeur de latin dans une Université, critique dramatique ou peintre. Il a tous les dons et je n'oublierai jamais tout ce qu'il m'a enseigné. C'est à lui que je dois d'avoir des idées claires sur le théâtre. Il parle sans cesse de Bressant, de Febvre, de Got, de Delaunay, de Reichemberg, qu'il a entendus lorsqu'il étudiait à l'Ecole de Pharmacie. Le répertoire de Dumas fils et d'Augier n'a pas de secrets pour lui. Il récite par cœur la tirade du panier de pêches du *Demi-Monde* et il dit la dernière réplique de M. Poirier au premier acte : « On va vous couper vos talons rouges », avec l'intonation nasale et la mimique de Coquelin Cadet.

M. Julien n'a jamais oublié Paris, le Quartier Latin, l'Odéon, et il les regrette toujours. Tous les deux ans, il relit les œuvres complètes de Victor Cherbuliez et d'Anatole France, les deux seuls prosateurs qui aient su écrire en français depuis Paul-Louis Courier. Paul-Louis, c'est le modèle indépassable... Il emprunte la *Revue des Deux Mondes* à la bibliothèque de la ville et les suppléments théâtraux de l'*Illustration* à M. Sénégas, le bijoutier, pour se tenir au courant des pièces nouvelles. Mais il n'aborde que celles qui comportent moins de six personnages : « Dans Racine,

combien as-tu de personnages ? » me dit-il. Il répète aussi : « Hugo n'est pas un dramaturge. »

Marcel, mon aîné d'un an, est chétif et pâle, le cou préservé en toutes saisons par un foulard de soie blanche. Il est sujet à de fréquents accès de fièvre. Comme nous ne sommes pas camarades d'études, nous ne parlons presque jamais de nos professeurs.

La vie que nous menons ensemble est une vie bien à nous, héroïque et mouvementée, loin de la rue des Marchands, au pays de Jules Verne, de Livingstone et de Savorgnan de Brazza, ou bien à Paris sur les grands boulevards et dans les cabarets de Montmartre.

A travers les longs corridors, les greniers et les caves garnis de bonbonnes et d'herbes médicinales, nous pouvons respirer en paix les parfums et les aromates des rivages imaginaires où nous sommes tour à tour caciques, sultans ou explorateurs.

Madeleine nous escorte en qualité de cantinière ou de gouvernante, au Pôle Nord, dans l'île mystérieuse ou à travers la terre chaude du Mexique. Corcoran, Hattéras, les enfants du capitaine Grant, familiers et présents, assistent invisibles à toutes nos expéditions et dans le boudoir de Mme Julien, pour tromper la monotonie des interminables traversées, nous jouons aux dominos ou à la manille aux enchères.

Il n'y a qu'avec Marcel Vié que je me permette encore de semblables enfantillages. Aucun autre

de mes camarades, pas même Fernand Blum, ne comprendrait ce que nous comprenons Marcel et moi, lorsque nous nous élançons ainsi au pays des livres.

Avec tous mes autres compagnons, je tâche d'être le plus possible moderne. C'est moi qui ai organisé l'équipe de football des « moyens » et j'ai été choisi par les rhétoriciens et les philosophes pour faire partie du comité de la Section scolaire antialcoolique qu'on a fondée au collège. Je m'applique devant les grandes personnes et mes maîtres à révéler un esprit positif et scientifique.

Mais pourquoi ne m'abandonnerais-je pas de temps à autre, avec Marcel Vié, à ma faiblesse secrète, à mon goût pour les travestissements, les terres de lumière d'au delà les océans et les temps héroïques du capitaine Fracasse et de Jean Valjean, des Trois Mousquetaires et de Buffalo Bill. A force d'imiter en jouant ces grands exemples de courage, d'audace et de sang-froid, ne peut-on espérer acquérir quelques-unes de ces qualités? Je sais bien qu'on ne traverse pas l'existence « flamberge au vent », mais il y a encore des duels où un homme d'honneur doit, le cas échéant, savoir tenir sa place.

— Un journaliste, me dit souvent Marcel, doit être un escrimeur redoutable... Et puis, les femmes aiment ça... Je serai journaliste, je défendrai le roi et la religion et je signerai mes articles du nom de jeune fille de ma grand-mère qui était noble... Elle s'appelait de Bordenave.

Moi, je ne changerai pas de nom. Je pense à l'anecdote que raconte J.-N. Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille*. Dans sa jeunesse, il voulait prendre un pseudonyme, mais il en fut dissuadé par son père, qui lui dit : « Le seul moyen de rendre ton nom moins plébéien et moins sujet à moqueries, c'est de l'illustrer par ton talent. »

Je suis d'ailleurs fermement républicain. Comment ne pas préférer Gambetta à Louis XV? Mais je ne suis pas décidé, comme Marcel, à devenir journaliste. J'écrirai simplement quelquefois des articles de fond, quand je serai devenu député, dans le *Matin* ou la *Dépêche de Toulouse*.

Il n'est pourtant pas inutile d'être bon épéiste et je prendrais volontiers des leçons d'escrime avec le prévôt du régiment, comme Balmigère et Castagné, mais le jour où j'y ai fait allusion à table, mon père a fait semblant de ne pas entendre et j'ai assez d'orgueil pour ne pas insister.

Marcel Vié ne prend pas de répétitions d'escrime, lui non plus. Ses parents sont assez riches pour lui offrir ce luxe, mais sa mère aurait bien trop peur qu'il transpirât et prît mal. Nous nous exerçons en cachette avec des bâtons flexibles et un vieux traité d'escrime, mais je ne crois pas que nous fassions de grands progrès.

Marcel a des marottes comme son père : l'une, c'est de lire tous les livres de médecine que possède M. Julien, pour tout savoir sur les hommes et les femmes; l'autre, c'est de faire des bulles de savon, comme un enfant de neuf ans. Les jours

où je suis bien disposé, nous nous installons sur le palier du premier étage, d'où nous laissons tomber de nos chalumeaux ou de nos pipes d'un sou des bulles irisées. Marinette nous imite et s'amuse à souffler dans les tasses remplies de savonnade : c'est alors dans la tasse une révolution, et l'eau bleue se gonfle et écume comme une mer en tempête, déborde et enfin pend en grappes qui ont les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Mais malheur à celui qui, en voulant parler, aspire dans son chalumeau : une saveur huileuse et fade lui emplit la bouche et le fait longtemps cracher...

Marcel me déconcerte un peu par ses brusques sautes de caractère. Il abandonne brusquement le jeu des bulles de savon et me trace le tableau de son avenir : à peine bachelier, il partira pour Paris, s'inscrira à la Faculté de Droit, où il ne mettra jamais les pieds, s'affiliera au parti monarchiste, il s'entourera de femmes et jouera au poker. La politique, les femmes et le jeu, c'est ce qui l'intéresse plus que tout. Il m'a avoué qu'il n'ouvrirait jamais un livre classique après son baccalauréat.

En somme, ce qu'il veut, c'est mener la vie d'un boulevardier. Il y a des jours où je trouve cet idéal bien borné. Je ne le lui dis plus. La première fois que je lui en ai fait la remarque, il m'a répondu et sa voix au timbre un peu voilé résonne encore à mon oreille :

— Et toi, quel est ton idéal?... Tu veux tout et tu ne sais même pas ce que tu veux.

J'ai dû convenir que j'ignorais encore ce que je ferais dans la vie, tant je suis attiré par des choses diverses. Et Marcel s'est alors moqué de moi sans indulgence, car il n'a aucune générosité. Il est toujours équitable, très bon joueur, il ne manifeste jamais de mauvaise humeur quand il perd, mais il n'est pas généreux.

Sur le moment, j'ai eu honte de n'avoir pas encore arrêté mon choix. Mais en réfléchissant mieux, je m'aperçois bien que nous n'envisagerons jamais les choses sous le même angle. Soldat, professeur, poète, négociant ou ministre, ce qu'il faut, ce que je veux, c'est être grand.

## VI

A quatre kilomètres d'Auzargues, dort un étang côtier, dont l'eau est déjà toute chargée de sel. Les jeudis de printemps et d'été, on met le goûter dans un filet :

— En route, mauvaise troupe, dit ma mère en ouvrant son ombrelle.

— Enfants, passez devant, dit Mme Blum, qui a des varices à ses grosses jambes.

Elles nous suivent d'un pas moins sautillant, escortées par nos grandes sœurs qui parlent chiffons et mariage. Laissant à gauche la grand'route

venteuse, bordée d'oliviers et de tamarins, on s'engage dans un chemin creux, étroit comme un couloir, et c'est une joie de courir le long de ses hauts talus d'où se découvre toute la basse plaine que les vignobles ont gagnée sur les marais.

La même petite émotion nous serre à la gorge chaque fois que nous franchissons en fraude, pardessus les fils de fer épineux, la voie ferrée, qui mène en Espagne. Alors apparaissent les domaines de Montfort et de Tapis, les ruines romaines de la teinturerie de pourpre, et le sentier court bientôt au milieu de flaques remplies d'une eau saumâtre, toute chargée déjà du parfum de l'étang.

Les premières cigales grésillent dans les oliviers et les figuiers-fleurs, et nous ne tardons pas à arriver au bord de la dune d'où l'on peut contempler tout l'étang avec ses eaux glauques, ses cheveux d'herbes et les bourgades lacustres où vivent les pêcheurs et qui étincellent au loin sous le soleil.

Nous gagnons la petite plage et nous déshabillons pour le bain, à l'abri des barques échouées. Rien n'existe plus que le bruit des cigales, que l'odeur et l'éclat des eaux où nous plongeons avec délices. Et nos grandes sœurs assises sur la dune regardent en silence l'endroit où Mataléno, héroïne amoureuse de notre petite ville, vint, il y a cinquante ans, se donner la mort...

Toute la bande est là; nous avons su, Fernand et moi, manœuvrer avec assez de diplomatie. Ma mère accepte de se charger de Castagné, Capde-

vielle et Balmigère. Et Fernand obtient de la sienne qu'elle emmène les deux frères Jalabert, nos voisins de la rue des Marchands.

Le refus de Mme Julien est si certain que je n'ai jamais essayé d'inviter Marcel Vié. Je me demande d'ailleurs s'il serait volontiers de la partie. Il redoute de sortir de ses livres et de ses combinaisons d'avenir...

Sauf Victor Jalabert, qui est en cinquième, nous achevons tous notre quatrième au collège et Capdevielle est le seul qui soit dans la section sans latin. Mais il est si bon garçon, si inventif, si adroit de ses mains et en même temps si dévoué et si modeste que nous aurions mauvaise grâce à le dédaigner. C'est lui qui a, de nous sept, le plus de biceps et qui se sert le mieux de son couteau, que ce soit pour tailler le bois ou pour creuser le sol. Il a des cheveux d'un blond presque blanc, des yeux bleus pâles : quand nous voulons le faire enrager, nous l'appelons : l'albinos.

Rien n'est plus drôle que le contraste entre Fernand Blum, olivâtre de teint, aux cheveux bruns tout crêpés, aux yeux noirs et Capdevielle l'albinos. Autant Capdevielle est adroit, autant Fernand l'est peu.

Firmin et Victor Jalabert veulent être marins. En attendant les abordages des grands combats navals et la chasse à la baleine, ils n'ont pas leurs pareils pour pêcher à la ligne, nager, plonger, ramer. Firmin réduit instantanément les kilomètres en milles ou en nœuds marins et il sait le

nom de tous les mâts et de tous les cordages des voiliers.

Castagné est le plus riche et le plus généreux de nous tous. Nous l'avons admis dans la bande parce qu'il n'est pas fier de son or et reconnaît la suprématie de l'intelligence sur l'argent. Il se montre plein de gratitude pour notre accueil et je suis sûr de toujours le voir se ranger à mon avis. Le seul qui me résiste quelquefois, c'est Firmin Jalabert. Un jour j'ai même été obligé de me battre avec lui. Il est presque aussi fort que moi, mais je l'ai terrassé. Nous sommes restés fâchés deux jours, puis nous nous sommes réconciliés avec solennité en présence de toute la bande, et depuis il n'y a plus eu d'ombre entre nous.

Dieu me garde d'abuser de mon autorité et de mon prestige. Mais j'aime que dans la bande règne une discipline exemplaire.

Quant à Balmigère, s'il pouvait ne jamais se séparer de nous il serait parfaitement heureux. Il ne se trouve pas bien chez lui : son père est souvent en voyage et sa mère, à ce que l'on prétend, n'est pas « sérieuse ». Il ne rit presque jamais et écrit des vers en cachette. Il m'a dit une fois que la bande, c'était sa vraie famille.

Le rôle de la bande, c'est de déclarer la guerre à l'injustice et à la sottise et c'est en même temps d'assurer à ses membres une entr'aide constante. Il est bien entendu que notre fraternité durera après le collège, et que, devenus des hommes,

nous nous soutiendrons les uns les autres de toutes nos forces et par tous les moyens.

La rue des Marchands, la ville entière sont peuplées de gens mesquins, retardataires, sans grandeur d'âme, sans largeur de vues, incapables de désintéressement et d'héroïsme. Ils se disputent pour savoir s'il faut déplacer une borne-fontaine, et ils ne savent même pas si Djibouti est en Afrique ou en Asie. Ils ne savent rien de la grandeur de la France, rien de leur rôle de citoyens. Si Rome avait été peuplée de pareilles gens, elle n'aurait pas soumis l'univers.

Ce que nous voulons, nous, c'est régénérer notre ville, nous rendre dignes des héros de l'antiquité et des paladins du moyen âge. Pour cela, il ne faut que travailler, concentrer son énergie, lutter contre toutes nos faiblesses. Nous arriverons alors à nous imposer et à imposer notre volonté, à réorganiser la société, à faire régner la prospérité sur la France et hors de France.

Le plus exalté de tous pour la réalisation de ce grand œuvre, c'est Fernand Blum. Selon lui, nous devons réussir à ramener l'âge d'or sur la terre. Je suis sûr de sa fidélité comme de celle de Balmigère.

Castagné ne nous abandonnera pas et nous fournira les premiers fonds indispensables à nos entreprises. Capdevielle me suivra aveuglément. Quant aux frères Jalabert, séduits surtout à l'idée des batailles qu'il faudra livrer, des coups à donner et à recevoir, ils ne cèderaient pour rien au

monde leur place de combat. En avant donc et à la grâce de Dieu...

Chaque fois que nous allons à l'étang, c'est pour nous l'occasion de perfectionner notre entraînement physique et sportif. Il y a d'abord la pente rapide de la dune sableuse à descendre à toute vitesse et à escalader trois, quatre fois de suite pour acquérir du souffle et de l'endurance. Tant pis si les souliers sont remplis de sable, si les lacets pètent, si le soleil tape : le dernier arrivé, en guise de punition, portera pendant les quatre kilomètres du retour tous nos caleçons de bain alourdis par l'eau.

Du côté de la butte de tir d'infanterie, s'étend un terrain « aménagé » avec des haies et des fossés à franchir, c'est là que nous nous exerçons au saut. Tantôt nous vérifions nos records, tantôt nous nous lançons ensemble à travers la piste d'obstacles. A mon commandement, on prend le pas cadencé, le pas gymnastique, le pas de course. Nous faisons les cinquante derniers mètres à toute vitesse. Une demi-heure de repos à l'abri du vent, tête à l'ombre, torse et jambes au soleil.

Pendant la baignade, Firmin Jalabert nous enseigne la nage suédoise qu'il a apprise l'an dernier à la mer. Le but que je me suis proposé est que la bande réussisse à parcourir quatre kilomètres à la nage. Nous y arriverons tous, sauf, j'en ai peur, Fernand Blum qui ne parvient pas à nager autrement qu' « à la chien » et ne sait pas se raidir pour faire la planche.

Castagné achète chaque jour l'*Auto*. Nous nous tenons ainsi au courant des choses sportives. Il nous prête sa bicyclette sur laquelle nous nous exerçons les uns après les autres.

Nous devons d'abord devenir des hommes complets, solides au poste, le corps aussi souple et endurant que le cerveau.

L'étang est avec la rue des Marchands mon domaine et mon champ de manœuvre. C'est de là que je bondirai un jour à l'assaut du monde.

Au bord d'un étang pareil à celui-ci, Achille venait, guidé par le Centaure Chiron, s'exercer à tirer de l'arc, à sauter, à forcer les cerfs et les lévriers à la course. C'est d'une rue bordée de boutiques pareilles à la rue des Marchands que Diderot, le fils du coutelier de Langres, Rousseau, le fils de l'horloger genevois, s'élancèrent vers la gloire. J'imagine, dans une édition future du Larousse, le début de ma biographie : « Rigaud (Jean-Hippolyte), né à Auzargues, le 12 novembre 1899, d'un père établi chapelier dans cette ville. Passe son enfance et fait ses premières études dans sa ville natale... »

Je serai Rigaud, le fils du chapelier d'Auzargues, et des petits garçons, dans l'arrière-magasin de leur père, rêveront d'une destinée semblable à la mienne. Auzargues n'a encore fourni à la France aucun grand homme...

Mais nul Larousse ne dira tout ce dont j'aurai été redevable à l'étang. C'est sur ses bords que j'aurai endurci mon corps pour la lutte et formé mes

plux beaux rêves d'avenir. Devant moi, la vie s'étend unie comme son eau. Il y faudra bientôt plonger et se frayer une voie. Je me sens souvent triste à l'idée qu'il faudra *choisir* une route et renoncer à toutes les autres. Je voudrais tant ne renoncer à rien de ce qui est, de ce que j'imagine, de ce qui s'offre et s'offrira à moi.

De cette barque de pêcheurs, là-bas, dont j'aperçois à l'horizon la voile déployée — l'antique voile quadrangulaire des vaisseaux qui portaient Enée exilé de Troie et la fortune de Rome — aperçoit-on sur la dune la forme mortelle de l'enfant de treize ans que je suis — taille : 1 m. 49, poids : 41 kilos.

Ma puissance. Déjà fait ployer devant elle mon père et ma mère. La bande entière s'y soumet. Et celle seule dont la puissance aurait pu contrebalancer la mienne m'a juré alliance et amitié.

Non, camarades, faites sans moi un dernier tour de piste. Le chef doit s'accorder le temps de méditer, pendant que ses troupes manœuvrent. Nos grandes sœurs en robes claires dansent une ronde en chantant.

Je touche mon front, je regarde mes yeux dans mon miroir de poche, je prononce des mots sans suite pour entendre le son de ma voix dans l'air libre.

## VII

Tous les jours, en sortant du collège, je traverse l'Esplanade, les quatre allées de platanes verts et blancs, jonchées de pompons pelucheux et de cassantes plaques d'écorce. Depuis la passerelle sur le canal jusqu'aux Halles couvertes, elle appartient, de huit heures à midi, aux marchands forains.

Je connais les étalages et les boniments de tous : la vieille marchande d'épingles et de peignes sous son parapluie rouge, le berlingotier, étirant sur le croc d'acier, dont le chapeau chinois tintinnabule, la pâte blanche filetée de rouge qui est à la menthe, la pâte verte qui est à l'anis, la noire au caramel, la jaune au citron, pendant que sa femme, de ses gros ciseaux à bouts carrés, taille les berlingots gros ou petits; les soldeurs sous leurs bannes cossues : « Pour liquider, mesdames... On l'a volée, la marchandise, on l'a volée. » Dans sa roulotte, dont un des côtés se rabat, le banqueroutier, un mètre de bois à la main, met à l'encan les lainages, les toiles et les cotonnades : « Ça vaut mieux que ça... On a dit quinze... A quinze francs, de quoi confectionner six belles chemises... Quinze une fois... On a dit cinquante à droite... Quinze cinquante une fois... »

Et il y a aussi la dame qui, les yeux bandés, reconnaît le millésime des pièces de monnaie et récite la bonne aventure!

— Madame Joulia, commande l'impresario.

— Monsieur?... répond l'extra-lucide d'une voix glapissante qui s'éraille.

— Voulez-vous dire à cette personne ce que vous savez de son passé et de son avenir?

— Mademoiselle, prenez garde, on vous veut du mal et un grand danger vous menace, mais un jeune homme blond...

Le jeudi, jour de marché, les forains reçoivent du renfort : dentistes et pédicures ambulants, vendeurs de stylographes à 0 fr. 50, de paquets-surprises ou d'attrapes « pour s'amuser et se divertir en société », athlètes qui jonglent avec des poids de cinquante, rompent les cordes qui les ligotent, ou déchirent un jeu de cartes de trente-deux : « Allons, mesdames, allons, messieurs, je fais appel à votre juste appréciation et à votre bon cœur... Encore douze sous et je commence... Onze, dix, neuf sous... Plus que neuf sous... Un bon mouvement... »

J'ai été pris à partie, un jeudi, par un camelot qui vendait de la colle à tous usages : « J'entends autour de moi, disait-il, des personnes qui doutent de mes paroles... » Et m'apostrophant directement : « Oui, jeune homme, c'est comme je le dis... » Les rires fusaient, tous les yeux étaient braqués sur moi. Que pouvais-je répondre? Je me dégageai en jouant des coudes, au

milieu des ricanements, et rouge de honte, je m'enfuis.

Je n'ai pas encore oublié cet affront. Je l'avais peut-être mérité en m'exposant au premier rang de la foule et en me mêlant à ces badauds campagnards. Il importe donc que je m'aguerrisse : 1° à l'art de la réplique rapide et incisive; 2° à celui de dominer une assemblée d'imbéciles en parlant fort et bien.

Je m'arrête volontiers aussi devant les fouloirs à raisins, les pressoirs et les pompes mécaniques. Et j'écoute les gros propriétaires discuter à voix ample, en tortillant leur chaîne d'or à breloques : « 50.000 hectos à 35 francs sur souche... Sulfatage... Mildew... Bouillie bordelaise... »

Mais ces jours-ci, reléguant les marchands du matin et la cohue du jeudi sur les bas-côtés, la foire d'avril s'installe sur l'Esplanade. Les roulottes et les baraques, les manèges de chevaux de bois et les tentes du cirque l'envahissent.

C'est comme un caravansérail étrange et mystérieux qui éclôt au cœur de notre petit chef-lieu. Ces hommes en vestons de velours ou en cottes bleues qui montent leurs baraques, ces femmes au teint bistré qui écument leur soupe sur un fourneau de fortune et qui lavent leur linge dans les baquets d'eau bleue, ces enfants et ces animaux qui jouent sous les roulottes, aucun n'est comme moi né au fond de la vieille province qu'ils abandonneront dans trois semaines. Je ne me suis jamais éloigné à plus de trente

kilomètres d'Auzargues, pour aller faire une saison à la mer ou rendre visite à mon grand-oncle le chanoine.

Mais tous ces gens viennent d'ailleurs. Certains ne sont même pas Français et parlent vite de rauques idiomes criards. J'aimerais me mêler à l'existence de tous ces étrangers. Je n'ai plus la sottise et la puérilité de naguère : je ne rêve plus de devenir acrobate ou dompteur, et je n'ai qu'à faire un tour dans la journée sur l'Esplanade pour me rendre compte que belluaires, saltimbanques ou écuyers de cirque ne passent pas leur vie en maillot rose et en justaucorps pailleté.

Mais ils ont traversé tant de villes, passé tant de ponts, vu tant de pays immobiles, eux qui bougent sans cesse, qu'ils ne peuvent être pareils aux gens d'ici. Ne sont-ils pas le peuple des nomades?

*Nomades*... Je redis ce mot qui est de mes préférés, en dehors même de ce qu'il signifie. J'aime certains mots comme des visages, j'inscris sur un carnet par ordre alphabétique mes mots de prédilection. A la lettre a, il y a déjà : arome, abbatial, accordailles, abricotier, alezan, aloès, et aussi le mot le plus long de la langue française : anticonstitutionnellement.

Je ne connais rien que mes livres et ce qui m'entoure, toutes les rues d'Auzargues, les bords du canal garnis de banquettes pour les laveuses, coupés par les conduites d'égout. Je connais la direction des vents : le vent du Nord qui apporte distinctement jusqu'à l'autre bout de la ville le

sifflet des locomotives dans la gare; le vent du Sud-Est qui amène les moustiques et la pluie, le vent marin chargé d'humidité qui fait perler des gouttelettes sur les murs de notre escalier. Je connais encore par leur nom et par leur métier presque tous les habitants d'Auzargues. Mais ce n'est point assez.

Ma mère me reproche de m'absenter le soir de la maison jusqu'à des dix heures, mais à quoi jusqu'ici ai-je employé ces soirées de liberté? A bavarder chez Fernand Blum ou chez Marcel Vié, ou encore à rendre visite à Mme Caraguel, quand son mari est en tournée sur le réseau, ou enfin à faire au pas de gymnastique le « tour de ville ».

Je ne renoncerai pas à mes visites chez Mme Caraguel, mais désormais plus de pas gymnastique, plus de temps gaspillé chez Marcel ou chez Fernand. Je sortirai pour *travailler,* pour m'instruire de la vie nocturne. Et ce soir, pour commencer, c'est à minuit que je sortirai.

## VIII

Dix heures. Me voici au lit. De l'autre côté de la cloison, ma sœur ôte ses chaussures dont les talons claquent en retombant. Dans le lit, à côté du mien, mon frère ronfle déjà. Je siffle. Il se

tait. Les pantoufles de ma sœur traversent sa chambre. Un arrêt : elle tresse ses nattes pour la nuit. Le bruit de la brosse dans le verre à dents : glou-glou.

Dans la cuisine, ma mère remue une chaise et ses souliers grincent : c'est le moment où elle grimpe sur la chaise pour fermer le compteur à gaz. Je souffle ma lampe pigeon. De l'autre côté de la cloison, le sommier geint, aucune lumière ne filtre plus sous la porte de communication.

Ma mère monte l'escalier. La voici. Elle voile de sa main sa bougie, passe la tête par la porte entre-bâillée, écoute le ronflement de mon frère et mon souffle que je fais régulier, referme la porte. Son pas s'éloigne dans le corridor.

Je n'ai plus qu'à attendre que mon père rentre du café, où l'ont entraîné M. Sénégas et M. Rouzaud. Comme il tarde : la demie de dix heures sonne à la pendule de la salle à manger. Il ne faut pas que je m'endorme. L'horloge de la tour wisigothe sonne les trois coups d'onze heures moins un quart. Ma sœur se retourne dans son lit. J'entends le tour de clé de mon père, son pas : il gratte des allumettes. Silence. Une voiture cahote dans la rue. Entendra-t-on mon tour de clé, tout à l'heure? Mon frère a parlé, en rêvant.

Tous mes vêtements sont sur mon lit, disposés en ordre. Je les enfile l'un après l'autre, sous les couvertures. Je ne mettrai mes chaussettes qu'une fois dans la rue.

La porte de la chambre dont j'ai huilé les gonds

et le pène s'ouvre sans grincer. Dans le noir je tâte le mur de corridor jusqu'à l'escalier. Dix-sept... Dix-huit... Vingt marches. Voilà l'arrière-magasin franchi. Je tiens le coin du bureau-caisse. Ma main étendue dans le vide touche enfin la porte vitrée qu'un volet de bois recouvre à l'extérieur. La clé est bien dans la serrure. Je touche au but.

J'ai fait claquer la porte en la refermant; je me précipite dans le retrait de la maison Jalabert. Mes parents n'ont-ils pas été réveillés, ma mère surtout dont le sommeil est si léger et qui rallume sa bougie à propos de tout et de rien, d'une chauve-souris qui bat la persienne de sa fenêtre ou de deux chats qui se poursuivent sur les toits.

Mes souliers sont lacés. Pas de lumière à la croisée de la chambre paternelle. Où vais-je aller? Que vais-je apprendre? Je songe tout à coup que je pourrais bien être rencontré et reconnu. Trop tard et puis que m'importe? Je suis libre, libre, libre...

La rue des Marchands est déserte. Je lève la tête. Dans la nuit, les maisons me paraissent plus hautes et la chaussée plus étroite. La moitié des becs de gaz ont été éteints après l'arrivée du train de vingt-deux heures quarante. Le bruit de la fontaine qui coule au bout de la rue remplit l'espace nocturne.

La lune à son dernier quartier accroche un reflet à toutes les fenêtres, dont on a oublié de

fermer les volets. Une seule est encore éclairée au troisième étage de l'immeuble Rouzaud.

Le silence qui commence ici se prolonge sur toute la ville, sur les potagers et les vignobles et les oliviers qui l'encerclent, et au delà encore sur toute la province, la France, l'Europe et les espaces célestes. L'univers prend naissance où je suis, et ne s'arrête que si j'y consens. Ce n'est plus dans Auzargues que je marche, c'est au centre de l'univers. Nul ne me dispute le monde à cette heure. Tout m'appartient, tout cède à ma volonté : je suis au milieu d'un cercle sans circonférence.

Je devine déjà ce que c'est que la nuit...

A la mansarde de la maison Rouzaud, la lumière a bougé. Elle se déplace, elle disparaît. C'est, je crois bien, la chambre de la servante Adrienne. J'ai l'impression que la lumière n'a pas été éteinte, mais transportée ailleurs. Adrienne va-t-elle descendre et sortir pour éprouver comme moi le bienfait de la nuit?

Je ne m'étais pas trompé, la verrière de la porte de la rue s'éclaire faiblement, puis davantage, Adrienne va sortir. Lui parlerai-je? Je me rencoigne dans l'ombre de mon retrait... Elle ne me verra pas... Je la suivrai de loin.

La porte s'ouvre enfin. Cette longue forme blanche qui tient la lampe, c'est bien elle. Ses cheveux flottent sur ses épaules, autour de son visage. Elle n'est pas seule. Jacques Blum, le frère aîné

de Fernand, le licencié ès-lettres, l'accompagne. Ils s'enlacent longuement...

L'amour... l'amour et la nuit... je n'avais pas pensé à l'amour...

Derrière d'autres persiennes fermées que j'aperçois ici, Mme Caraguel repose, les cheveux dénoués et flottants peut-être comme ceux d'Adrienne, et si elle descendait vers moi, à son tour, elle serait la même claire apparition.

Adrienne et Jacques s'embrassent encore, poitrine contre poitrine, et Jacques soutient d'une main la tête renversée d'Adrienne. Et la voici maintenant qui frotte sa tête contre la joue de Jacques et ses bras lui entourent le cou. Jacques la caresse doucement comme j'aimais tant à caresser le pauvre Misti que j'ai assassiné; et elle ondule et ploie sous la caresse comme Diane, la belle chienne tachetée de M. Sénégas, si on la flatte en lui parlant d'une voix douce.

Jacques et Adrienne se sont séparés. Jacques se glisse chez lui; de nouveau, la lumière brille dans la mansarde et s'éteint aussitôt.

Mes oreilles brûlent. Soudain, il y a tant de choses sous mes paupières et le long de ma gorge contractée, que je voudrais pleurer. Il me semble que je sors d'une prison et que je marche dans un jardin, dont je connaissais d'avance toutes les allées et toutes les fleurs sans y avoir jamais pénétré.

Quel enfant j'étais encore il y a une heure! Tout me parlait de la chose mystérieuse et par-

tout présente : mes livres de collège et les conversations que je surprenais. Une sœur de mon père que je n'ai pas connue a abandonné son mari pour suivre un homme qu'elle aimait. Ils habitent Barcelone. Et je sais qu'elle écrit à ma mère par l'entremise de Mme Blum. Et je sais que mon père ne consentira jamais à la revoir ni à lui pardonner.

Je pense aux vers que nous a lus précisément Jacques Blum, quand il a fait à l'Université Populaire sa conférence sur « Alfred de Vigny » et que j'ai copiés sur son exemplaire :

Viens y cacher l'amour et la divine faute;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute
J'y roulerai pour toi la maison du berger.

Auprès de Mme Caraguel dort son mari aux doigts velus et aux dents gâtées...

Pourquoi pleurer, pourquoi cette faiblesse si je n'ai qu'un devoir : être fort? Faites, mon Dieu, que je comprenne avant l'âge tout ce que j'ai soif de connaître.

Je me tuerais s'il le fallait pour Mme Caraguel. La destinée nous sépare. Je souffrirai, sans me plaindre, comme il appartient à un chef. En marche, en marche, que vais-je encore découvrir cette nuit?

Derrière la devanture close du café des Négociants, j'entends un murmure étouffé de voix. Par le trou de la serrure, j'aperçois un tapis couvert de cartes et d'argent. Comme le père de Bal-

migère est pâle! Il lève son jeu d'un geste saccadé. Le docteur Justafré rit en essuyant son lorgnon. Le gros Molinier, de l'usine à soufre, est congestionné. Je ne connais pas le quatrième partenaire...

De la place des Quatre-Fontaines, avance dans ma direction une mélodie de mandolines et de guitares. Je me dissimule dans une entrée ouverte. La troupe passe, cadençant le pas... C'est l'amour encore qui guide ces donneurs de sérénades sous les fenêtres des jeunes filles endormies que leur concert réveille doucement et chacune se précipite aux jalousies qu'elle entr'ouvre sans bruit, pour reconnaître s'il y a, parmi les musiciens, le valseur qu'au bal du dernier dimanche elle avait préféré.

La retraite espagnole s'éloigne vers la rue des Nobles. La grêle musique décroît et meurt. Le père de Balmigère a donné un grand coup de poing sur le marbre de la table. Il n'a plus d'argent devant lui. Le gros Molinier fourrage dans un énorme tas de louis et de pièces d'argent. Le père de Balmigère n'a pas plus de chance au jeu qu'ailleurs...

La rue des Nobles m'a conduit jusqu'à la rue Mosaïque que je longe lentement. Me voilà parvenu dans les mauvais quartiers des rixes nocturnes et des bars à rideaux rouges, fermés à cette heure. Minuit sonne à la tour Wisigothe, et pourtant, à travers bien des volets filtre encore une clarté rose.

Du trottoir où elle était arrêtée, sous un réverbère, en robe lâche et chignon haut, une femme s'avance dans l'ombre vers moi :

« Viens, mon petit homme... », me dit-elle. Je ne distingue pas ses traits. Sa voix est amollie de tendresse enfantine. Sans attendre ma réponse, elle me devance vers une des maisons éclairées. Derrière elle, je pénètre dans un vestibule large, orné d'un bassin de rocaille et de mousse d'où monte un jet d'eau qui retombe dans un aquarium où nagent des cyprins roses tachés de sang. Une grosse lanterne japonaise l'éclaire à peine. Des portes qui encadrent le vestibule fusent par instants des cris de femmes et des chansons coupés de brusques silences. La femme marche toujours devant moi sans se retourner : son peignoir est rouge, son cou gras, ses cheveux luisent.

Une voix s'élève dans le silence :

— Je vous dis Rolande : Rolande et Yvette...

Si ce n'était pas chose impossible, je jurerais reconnaître cette voix un peu pâteuse, comme de quelqu'un qui a bu. Je me suis arrêté pour mieux écouter, mais n'entendant plus mon pas derrière le sien, la femme s'est retournée et a poussé un cri :

— Oh! monsieur Jean!...

Je la reconnais bien. C'est Angèle, notre ancienne bonne, du temps où nous avions encore une bonne, celle qui a « mal tourné ». Le malaise qui me gagnait se dissipe. Je n'ai rien à craindre d'elle. Quand elle était chez nous, elle

dissimulait toujours à ma mère mes peccadilles d'enfant et m'étouffait de baisers en me débarbouillant.

— Taisez-vous, Angèle, soyez gentille comme autrefois... J'ai fait une escapade cette nuit. J'ai voulu me promener un peu en ville. Je vais maintenant rentrer à la maison.

Elle m'a pris par la main et j'ai pénétré dans sa chambre. Elle me dévisage sans me dire un seul mot, les joues rouges et les yeux tout tristes.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, Angèle?... Vous n'avez pas l'air heureuse.

— Je suis triste, monsieur Jean, de vous montrer ma honte.

— Je le vois bien, Angèle. Vous êtes devenue une vilaine femme.

— Comment pourriez-vous m'estimer encore, monsieur Jean?

De l'autre côté de la cloison, un gémissement s'élevait pareil à un sanglot, mêlé d'interjections et de hoquets.

— Angèle, cette voix, vous l'entendez aussi. On dirait M. Julien... Et il se plaint comme si on lui faisait mal.

— Oui, c'est votre M. Julien et si on l'assassinait je crois que je retrouverais un peu du bonheur que j'ai gâché. Vous saurez plus tard pourquoi il geint de la sorte, cet ivrogne, ce lâche, ce porc qui m'a jeté dans la saloperie... Il est là à faire les pires saletés...

Sa voix s'était enrouée, elle hurlait presque :

— Ah! monsieur Jean, partez, partez vite, ne restez pas une minute de plus dans cette malédiction.

Les yeux d'Angèle étaient pleins de larmes. Un rictus hideux entaillait ses joues fardées. Elle me poussait dans le vestibule et brusquement elle me saisit à bras-le-corps, me jeta dans la rue et la porte bardée de fer claqua derrière moi.

Un long moment je demeurai étourdi, et ce cri de bête traquée se prolongeait dans ma tête bourdonnante. « Malédiction », ce mot martèle mes tempes. « Malédiction »... Angèle, Adrienne, Mme Caraguel... Je marche droit devant moi, désemparé, comme un automate...

J'ai traversé la passerelle : ses huit réverbères lancent dans le canal des disques verts et rouges dont les uns se sont brisés et éparpillés en tombant dans l'eau et dont les autres ressemblent à des accordéons de pippermint et de grenadine. Une péniche amarrée dont les chaînes grincent passe la nuit contre la berge. Je débouche sur l'Esplanade muette.

J'avais parcouru à huit heures et demie la foire qui battait son plein. Les orgues de Barbarie, les cloches et les trombones et les cris des lutteurs emplissaient les oreilles et les yeux de leur poussière multicolore d'électricité et d'acétylène... A présent, les bâches sont baissées, les roulottes sans lumière. Chez ce peuple, qui campe là y a-t-il aussi l'amour et quel est-il? Est-ce le même que dans le quartier de la Sous-Préfecture ou

de la cathédrale Saint-Paul? Est-ce l'horreur du quartier d'où je sors? Ou bien existe-t-il au monde un amour semblable à celui dont je rêve ce soir, héroïque et triste et sans langage?

Un lion gronde sourdement. Le relent des fauves derrière la ménagerie assaille mes narines. C'est étrange, il ne me donne pas la nausée, comme en plein jour. Et c'est comme un parfum trop fort d'œillet de girofle...

J'ai contourné le manège de chevaux de bois. J'avance à présent parmi des cordages et des piquets de tente. Un chien donne l'alarme et une grosse voix m'interpelle :

— Qui va là?

Je ne répondrai pas. J'ai peur. Le chien aboie plus fort. La voix répète :

— Qui va là?

Non, je ne répondrai pas. Je ne veux plus rien savoir d'autre aujourd'hui? Je vais m'enfuir... Ah! mon pied qui se prend dans un câble tendu, je trébuche, ma tête dans ma chute cogne durement sur un piquet.

. . . . . .

J'ai crié, crié de terreur. Sur mon visage une horrible chose velue et molle a glissé comme un hideux pinceau et dans la pénombre luisait une baguette blanche, pointue comme un croc.

Où suis-je? Où est le lit de mon frère? Où

est la lueur blanchissante de la fenêtre qui me dit, à toutes les heures de la nuit, si j'étais étendu sur le côté droit ou sur le gauche.

Dans mon cauchemar, m'apparaît un gros dogue vert qui bougonne en me regardant. Un singe grimace vers moi. Ma gorge est brûlée d'une odeur bouillante et saline. Des piquants écorchent mes mains et ma nuque. Qu'est-ce que ce grand mur rouge qui flamboie à la clarté d'un infernal lumignon?

Et ce trépignement, ce bruit de chaînes qui s'entre-choquent, ces coups mats dont chacun retentit dans ma tête douloureuse?

Je ne sais plus si je suis mort ou si je rêve.

— Maman, maman...

C'est moi qui ai parlé. Je reconnais le son de ma voix. Je suis bien éveillé.

De nouveau, comme une monstrueuse araignée, cette chose a parcouru mon visage.

— Au secours, au secours!

Que vais-je devenir et quelle fragilité est la mienne! Quelle fut mon audace et quel va être mon châtiment? Est-il donc vrai que nul n'a le droit de devancer son heure sans en être châtié? Je ne me suis pas assez défié de mon orgueil; maudit entre les sept péchés capitaux. Je ne suis qu'un enfant qui s'était cru un homme, un pauvre enfant sans protection, loin de sa mère...

Cette lueur qui bouge et se rapproche, qu'est-ce donc? La lanterne s'abaisse sur mes yeux tout à coup, épaississant la nuit autour de moi. Quelle

volonté mauvaise ou pitoyable y a-t-il derrière cette lumière?

— Le voilà revenu à lui...

La voix qui a parlé est rauque et pourtant musicale. Son accent n'est pas de chez nous. Elle est lente et majestueuse, elle a vibré comme une note de violoncelle, quand le solo s'élève dans le soudain silence de l'orchestre. Elle vient de loin, d'au delà des fleuves et des montagnes dont j'ignore les couleurs et les noms. Nul des hommes que j'ai rencontrés n'avait la pareille. Elle est la voix d'un monde différent. Plus beau peut-être?

Je n'ai pas le droit de mentir à cette voix, ni celui de ne pas tout dire. Celui qui parle ainsi a déjà pénétré au plus intime de moi-même et sait d'avance tout ce que je vais confesser. Mais le moindre son pourra-t-il s'exhaler de mes lèvres? Comme je parle bas : ce n'est qu'un souffle imperceptible et je suis sûr pourtant qu'aucune de mes syllabes ne se perd sans être recueillie. Mais est-ce que je parle vraiment? J'ai la fièvre.

— Je viens de mon enfance, j'ai vu l'amour et je cherche l'avenir... Mais qui êtes-vous?

— Je suis celui qui a trouvé son avenir pour n'en faire que du passé. Ecoute le vieillard, enfant, car toi aussi tu n'en feras que du passé... Tu veux savoir. Tu penses et tu dis sans cesse : demain. Je t'enseignerai, si tu le veux, ma sagesse, la plus grande sagesse du monde.

« Regarde mon visage couvert de rides, mon

crâne sans cheveux, mes mains décharnées qui sont prêts pour la tombe. Mais j'ai au fond de mes yeux toutes les images de ma vie que rien ne pourra effacer.

« Je dors le jour, je ne vis que la nuit, peuplant son désert des images qu'il me plaît d'animer et qui m'obéissent avec la docilité de mes compagnons animaux. »

Le singe avait sauté sur l'épaule du parleur et le dogue vert frottait doucement sa tête mafflue contre la poitrine creuse. Sur un geste, le singe cabriola trois fois et le chien, se dressant sur les pattes de derrière, battit l'air de ses bras griffus avant de retomber sur la paille où il s'étendit à nouveau.

— Enfant, tu veux saisir de vive force l'insaisissable : ton ardeur t'a lancé dans la nuit et tu as avancé sans crainte de tomber ou de retourner les mains vides. Grâce à moi, si tu m'écoutes et m'aimes, tu retourneras les mains chargées d'un trésor. Regarde ma solitude, car c'est la même qui t'attend.

« Je suis né dans une plaine couverte, selon l'heure et la saison, de neige ou de blé, de soleil ou de lune. Et la forêt remplie de loups séparait cette plaine de la ville aux vingt et un dômes d'or fin et de porcelaine bleue. Je suis monté joyeusement sur les chevaux sans selle avant que mon père fût mort et que le second mari de ma mère m'eût chassé. Et je voulais posséder dès lors le lendemain. Comme toi.

« Comme toi, une nuit, j'ai dit adieu à mon enfance et suis parti à travers la forêt... De la ville j'ai appris à lire, à souffrir, à détester.

« Ecoute-moi : j'ai voulu l'avenir tel que je le rêvais pour les autres et pour moi. Il n'est pas sage celui qui veut pour les autres le même avenir que pour lui. Regarde à mes poignets et à mes chevilles la marque des fers; regarde cette main droite qui a tué son gardien pour reconquérir la liberté de son avenir, ces pieds qui ont couru jusqu'à l'Océan.

« Tous ceux que j'ai aimés — enfants, hommes et femmes — sont morts. Tu dis que tu as vu l'amour, enfant. Tu t'es trompé. Et tu te tromperas chaque fois que tu croiras le rencontrer. J'ai compris ton désir géant. Nul autre ne le comprendra plus sans doute, puisque nul ne m'a compris.

« Tu es chanceux de m'avoir rencontré. N'oublie jamais cette rencontre. Je suis au milieu de mes compagnes, les bêtes, seul comme elles et comme toi.

« N'attends rien que de toi-même; éloigne-toi d'autrui. Rien ne te viendra d'ailleurs que de toi. Et jamais tu ne possèderas rien de réel. Rappelle-toi ces paroles : rien de réel. Pourquoi pleurer, enfant? Qu'importe le réel? Ton âme importe seule. Et si tu es prédestiné, comme tu me sembles en porter le signe, tu te pencheras chaque jour sur ton âme, chaque jour plus belle, et les mots couleur d'âme t'appartiendront.

« Retourne donc d'où tu es venu et souviens-toi de la nuit de notre rencontre. »

Ma gorge sèche brûle de fièvre. Toutes ces formes qui bougent confusément sont des chevaux dans leur box. Dormais-je encore tout à l'heure ou étais-je éveillé déjà?

Le plus proche de moi est noir et blanc. Ma tête est lourde et c'est comme si un balancier y était encagé et battait sa cadence contre ma tempe.

Je voudrais me lever, quitter cette litière, cette puanteur étouffante. Je titube. Un voile descend sur mes yeux. Vais-je encore m'évanouir?

— Tiens, petit, bois ce verre d'eau-de-vie?

La bouteille est aux trois quarts vide et l'haleine du vieux qui me tend ce verre est imprégnée d'alcool. Je me sens mieux : le grand mur rouge qui flamboyait n'était qu'un décor de toile peinte. La voix qui m'a parlé n'est plus, me semble-t-il, la même.

Je me sens flotter (oh! que ma nuque est douloureuse!) dans une mer calme de pensées multicolores. Rien ne me retient plus où je suis né... Je suis pareil à un bateau dont une largade a rompu les amarres, et qui, pris dans un remous, tourbillonne, avant de se reperdre dans l'indifférence de la haute mer, aux larges houles...

Pourquoi ne point partir avec ce vieux, avec le cirque? *Ailleurs*. Ce mot me paraît à présent le plus beau...

— Emmenez-moi, prenez-moi avec vous. Je veux partir d'ici...

Non, rien ne me retient plus, pas même la pensée de Mme Caraguel que je ne reverrais peut-être jamais. Je songe à elle avec une indifférence qui me fait presque mal. Qu'elle pleure, si elle veut, comme ma mère pleurera : tant pis. Je dois obéir à mon destin.

Dans cette écurie du cirque, parmi tous ces animaux endormis, ne suis-je pas semblable à Noé, s'évadant seul du déluge et aussi à Jésus dans sa crêche, prêt à marcher à la conquête des hommes? Mais, étendu sur la paille d'où je viens de surgir, le vieux palefrenier s'est mis à ronfler sans plus m'entendre. Le grand chien danois s'est approché de moi, et désormais familier, quête en remuant la queue mon attention et ma caresse. A mon geste imité du vieux, le singe a par trois fois cabriolé avant de regagner son perchoir. Je fais trois pas, le chien me suit comme son maître :

— Couché...

Il se couche.

— La patte...

Il m'a donné sa patte. A mon signal il se dresse et de ses bras griffus bat l'air. Les chevaux détournent de la mangeoire leurs longues têtes où frémissent les naseaux de satin rose et fixent sur moi leur regard globuleux.

Ce peuple d'animaux obéit à ma voix et reconnaît ma force... J'ai encore mal à la nuque. J'au-

rais pu me tuer en tombant sur ce piquet de tente.

Je soulève la toile. Une bouffée d'air frais glace mon visage. Le vent court dans le feuillage nouveau des arbres qui l'accueillent d'un long frisson pareil à celui d'une bouche. Le dogue vert me regarde partir à regret, lié à son devoir comme je me sens tout à coup lié à ma ville. Qu'a dit la voix sinon que tout était en moi... Ici ou là-bas, qu'importe.

Je veux encore marcher un moment, puis je regagnerai la maison où je suis né, aussi capable de contenir mes rêves que des mesquineries de boutiquier.

Un coq chante quand je passe devant le collège. A la fenêtre du dortoir des moyens se reflète la clarté bleue de la veilleuse. Tous les pensionnaires de ma classe dorment, et, chacun dans sa chambre, au fond du lit qu'ils occupent seuls ou qu'ils partagent avec un frère, disséminés dans les maisons de la ville, tous les externes dorment aussi. Je suis le seul de mon âge éveillé dans Auzargues. Si j'avais assez de dynamite, rien à cette heure ne m'empêcherait d'anéantir la ville entière, le collège et la caserne et la maison où j'ai laissé Angèle.

La nuit s'achève. Je vais rentrer dans mes treize ans d'où je m'étais évadé, la tête lourde et endolorie. Le vieux du cirque, le singe et le dogue vert soubresautent devant mes yeux et valsent vertigineusement. Les jointures de mes ge-

noux sont douloureuses et ma lassitude pèse de tout son poids entre mes deux omoplates. Les griffons des Quatre-Fontaines, de leur bouche gonflée, soufflent dans l'eau qu'ils lancent au bassin comme dans une flûte, et la rue des Marchands dort bercée par cette musique.

Je voudrais m'étendre sur le rebord du trottoir, le front contre la pierre, et ne me réveiller que le jour de mes vingt ans...

## IX

Je n'ai pas pu aller en classe. Quand ma mère à sept heures nous a réveillés, mon frère et moi, j'ai à peine trouvé la force d'ouvrir la bouche pour lui dire que j'étais malade. Ma nuque sur l'oreiller pesait comme du plomb et ma chemise était trempée de sueur.

Un peu avant midi est arrivé le docteur Justafré. Il ne riait pas comme la nuit passée, en jouant aux cartes, mais il a ôté son lorgnon pour l'essuyer, et j'ai revu sur son visage du jour son visage de la nuit...

Le docteur Justafré diagnostique un début de fièvre cérébrale.

— Cet enfant est trop précoce... Il lui faudrait le grand air avec défense d'étudier...

Il m'a ausculté encore, il a tâté mes biceps :

— Par bonheur, il est solidement bâti. Et peut-être la fièvre va-t-elle avorter. Donnez-lui de la quinine, et la diète absolue...

Il a bien fait de dire tout cela devant moi. Je sais bien ce qui m'a terrassé. J'en veux au docteur Justafré de son air gaillard et de sa bonne mine.

Je sens que je vais m'assoupir. Ma mère s'est penchée sur moi, a fermé les volets. Il fait sombre. Je ne suis plus moi-même. A mesure que je veux saisir les souvenirs de ma nuit pour les placer sous mes yeux, ils glissent le long de mon cerveau et s'enfuient je ne sais où. Des regards luisants m'épient au plafond, aux quatre coins de la chambre. Si je me laisse aller, j'aurai peut-être le délire et l'on saura ce que j'ai fait.

Je ne le veux pas. Je ne dormirai pas. Je guetterai l'un après l'autre, en m'interdisant de réfléchir, tous les bruits de la maison et de la rue.

Mon père et ma mère parlent à mi-voix dans la cuisine. Mais il me semble que je n'ai jamais eu l'ouie aussi fine. Ils s'inquiètent à mon sujet.

— Il s'est assoupi, dit ma mère, ce ne sera peut-être rien?

Mon père lui répond et de quel accent accablé :

— Ce serait un bien mauvais moment pour qu'il nous fasse une maladie aussi coûteuse...

L'argent. Toujours l'argent. Je vais peut-être mourir et il pense au prix des ordonnances et des visites du docteur. Jusqu'ici j'avais cru qu'il

m'aimait. Je lui fais assez honneur, il me semble, pour qu'il m'aime. Je m'aperçois que je m'étais trompé. Il ne chérit que son argent. Et il n'est même pas capable d'en gagner assez pour nous envoyer chaque année à la mer. En août dernier, nous n'avons pas quitté Auzargues. Les affaires, disait-il, n'avaient pas marché comme il aurait voulu. Quelle pauvre cervelle et quel cœur rétréci!

Je continue à épier leurs paroles. Il ne s'agit plus de moi. Ils parlent de l'oncle chanoine, qui est curé de Murcy-le-Viel et dont nous serons les héritiers. Ma mère est la fille de sa sœur et c'est lui qui a élevé l'orpheline, après la mort de mes grands-parents maternels, enlevés tous les deux, en moins d'une semaine, par le choléra.

— Crois-tu, demande mon père, qu'il va répondre : oui?

— J'ai peur que trois mille francs lui paraissent une grosse somme, répond ma mère.

— Il vaudrait mieux bazarder les obligations...

— Cela non. Nous ne pouvons pas sacrifier ainsi nos petits...

De quel accent mon père a prononcé ces derniers mots! Je voudrais me lever et leur crier : « Pauvres gens, ne vous désolez plus. Les voici ces malheureux trois mille francs qui vous rendent la vie si difficile. Quittez la rue des Marchands et votre chapellerie. C'est moi qui désormais subviendrai à tous vos besoins. Je suis assez fort pour endosser cette charge. Je marierai ma sœur, j'établirai mon frère. Mais je vous en sup-

plie, ne parlez plus d'argent, quand il y a dans le monde tant d'autres choses plus passionnantes et plus belles. »

Ah! pouvoir ôter de leur existence ce souci d'argent qui les serre à la gorge et dont ils n'ont jamais été capables de se libérer ...Il est impossible que je ne sois pas assez riche à vingt ans, si je veux m'en donner la peine, pour les tirer aisément d'embarras. Je souris en imaginant leur surprise heureuse, le jour où ils se sentiront allégés de cette inquiétude incessante.

Sept ans encore... Comme l'avenir est lent à arriver. Mais pour l'instant, l'essentiel est d'être rétabli après-demain lundi et de retourner au collège. J'ai trop négligé depuis un mois mes études. Je vais m'y remettre d'arrache-pied.

Mes vertus maîtresses seront désormais le calme, le sang-froid, la raison lucide et ferme des hommes d'action.

Je m'interdis absolument de repenser à la nuit dernière. Je me cantonne dans le présent et n'en sortirai plus qu'à mon heure.

Je me sens déjà mieux. Je puis réfléchir, faire défiler qui me plaît devant mes yeux fermés. Le collège. J'évoque le collège où j'ai appris à lire et d'où je sortirai bachelier, et je revois toutes les salles d'étude et de classe; certaines donnant sur l'avenue, la plupart sur l'une des trois cours; la classe enfantine avec son énorme poêle où l'hiver nous mettions à cuire des pommes, et son vestiaire immense où nous jouions les jours de

pluie; l'amphithéâtre de physique et chimie avec la cuve à mercure, la table de marbre noir où sont les éprouvettes et les cornues et les deux grands tableaux noirs superposés qui coulissent; la salle de dessin avec ses T, ses modèles de plâtre et ses casiers de fonte remplis de cartables marbrés de vert ou de rose; la classe d'histoire tapissée de photographies d'Italie et de cartes murales Vidal-Lablache.

A l'appel de son nom, chaque professeur se présente au pied de mon lit dans son attitude familière : papa Camboulive, dit le Cyclope, qui m'a enseigné *Rosa*, la rose, et dont un tic tire la bouche et le nez dans la direction de son oreille droite. Delrieu, le maître de cinquième, me regarde en louchant et prononce ses phrases préférées : « Il n'y a pas plus de soupe aux choux sans choux que de proposition sans sujet... Les élèves d'aujourd'hui n'ont dans les veines que du fromage mou », tout en nous faisant expliquer le *Selectæ e profanis scriptoribus* et la Cyropédie de Xénophon : « Δαρίῳ καὶ Παρυσάτιδος γίγνονται παῖδες δύο... Deux enfants naissent à Darius et à Parysatis. »

Le petit Beauchamp, qui enseigne l'histoire, apparaît à son tour, une feuille à la main et dictant : « Primo, définitions, généralités, caractères... suivi de M. Louvel qui tutoie les élèves et les menace d'une voix si suraiguë que dans les classes voisines on doit fermer les portes en souriant.

Ma tête est une lanterne magique qui projette docilement toutes les images que je lui réclame. Je suis content, je ne serai pas malade. J'en suis sûr à présent. Demain dimanche, je me reposerai toute la journée si c'est nécessaire et lundi je reprendrai mon existence normale...

...C'est Elle. Comment a-t-elle su que j'étais souffrant? Va-t-on la laisser monter? Sa présence achèverait de me guérir... Le pas de ma mère dans l'escalier.

Je la préviens :

— Non, maman, je ne dors plus... Qui est en bas?

— C'est Mme Caraguel qui vient prendre de tes nouvelles.

— Maman, sois gentille. Permets-lui de monter me dire bonjour... Je me sens beaucoup mieux.

Ma mère tâte mon pouls :

— Ta fièvre semble un peu tombée.

— Maman, ouvre les volets, veux-tu?

Comme Elle est pâle!... Je ne vois, quand ma mère l'introduit, que son visage décoloré Serait-elle malade aussi?

— Eh bien, Jean, voilà que vous vous amusez à présent à avoir la fièvre.

— Le docteur a dit que j'étais solide et que je vaincrais le mal.

— Je l'espère bien...

— C'est vous qui avez l'air fatiguée? Asseyez-vous une minute...

Mon père appelle du magasin :

— Clotilde! descends faire une vente.

C'est le bon hasard qui nous laisse en présence, seuls.

— Donnez-moi la main. Vous ne m'avez pas encore serré la main.

J'ai sa main dans la mienne; je l'y conserve; je la regarde : la bague ornée d'un grenat à l'annulaire, les veines qui traversent le dos de la main comme des ruisselets bleus. Je regarde ses yeux du même bleu que les veines, soulignés d'un cerne mauve. Comme elle est belle et fine, mais comme elle a l'air abattue et mélancolique.

Je voudrais tout lui avouer, mais je résiste. Je lui dis seulement :

— Je n'ai pas dormi la nuit dernière. J'ai réfléchi à beaucoup de choses et j'ai aussi beaucoup pensé à vous. Vous ne pouvez pas imaginer tout ce qui me passe par la tête depuis quelques jours. Je ne puis plus me résigner à n'avoir que mon âge, à me borner à la monotonie du collège et de la maison. Est-ce que vous n'avez jamais désiré, quand vous aviez treize ans, d'être libre, d'être aimée et d'accomplir de grandes, grandes choses?

Je parle malgré moi. Et j'écoute mes paroles comme si c'était un autre qui les prononçait.

— Jean, vous êtes toujours trop exalté. Il faut, si vous voulez que je reste votre grande amie, devenir plus calme et moins impatient. A votre âge, puisque vous voulez le savoir, je ne rêvais

que de poupées et de crème au chocolat. Vous désirez trop tôt ce que la vie vous donnera sûrement, parce que vous êtes intelligent et laborieux.

— Non, ce n'est pas cela que je veux que vous me disiez... Dites-moi si vous croyez que je serai aimé.

— Est-ce que je ne vous aime pas, Jean?

— Je sais bien que vous m'aimez, mais je pense que vous ne devez pas m'aimer comme une femme peut aimer un homme... Il n'y a pas longtemps que je m'en rends compte clairement, mais déjà cela m'a fait souffrir... Vous ne vous doutez pas de tout ce que je sais. Les grandes personnes ne peuvent jamais se douter de ces choses.

— Voulez-vous m'écouter, Jean, et avoir confiance en moi? Je vous promets que vous serez aimé et que vous aimerez... Je ne vous parle pas comme à un petit garçon, vous le voyez bien. Et je suis sûre aussi que vous ferez de grandes, grandes choses... Il faut me promettre de toujours me prendre pour confidente. Vous savez bien que personne ne vous comprendra et ne vous encouragera mieux que moi...

Pendant que Mme Caraguel parle, j'évoque Jacques Blum et Adrienne en train de s'enlacer sur le seuil de la porte. Mais je ne sentirais pas une douceur plus grande, un contentement plus complet, si je la pressais dans mes bras et si je l'embrassais. Ces minutes-ci sont les plus belles de mon existence. J'ai ma bien-aimée dans ma chambre, près de moi, ne pensant qu'à moi. Ce n'est

plus un jeune garçon qui lui rend visite dans l'appartement de son mari. Elle ne se dérangera pas pour aller mettre sa viande au feu ou décrocher un pantalon auquel manque un bouton. Ici elle m'appartient toute pour la première et, peut-être, la dernière fois. La gratitude met une douceur inconnue dans chacune de mes articulations, au bout de mes doigts, elle me gonfle et m'allège : « Je crois tout ce que vous me dites, et je crois aussi que vous m'avez guéri... J'en suis même tout à fait sûr... Donnez-moi encore votre main. »

Sa main me semble plus pâle encore et plus fragile que tout à l'heure. Que ses doigts sont minces!... J'ai peur brusquement qu'elle soit poitrinaire et qu'elle meure bientôt. J'attire son oreille vers ma bouche et je lui dis tout bas :

— Ecoutez ce que j'ai encore à vous dire : jamais je n'aimerai personne plus que vous et je voudrais, s'il le fallait, mourir à votre place. Personne ne vous aime autant que moi, personne, personne...

Elle s'est rejetée en arrière et détourne son visage. Il y a une larme, une seule larme qui coule de son œil droit sur sa joue lentement, lentement. Elle l'écrase du doigt, et je ne puis plus détacher mon regard de cette place humide, qui luit un peu au bord de son nez. Elle me sourit sans répondre. Et je la contemple en silence...

...Quand je me réveille, il fait nuit noire et dans son lit mon frère respire fort. J'ai vaincu la fièvre cérébrale, comme je vaincrai tous les

obstacles que je rencontrerai sur mon chemin. Et je me sens léger et bondissant comme la flamme d'une bougie neuve devant une fenêtre ouverte.

## X

Ma mère m'a apporté mon petit déjeuner au lit, comme tous les dimanches. Je suis vraiment guéri. Je vais me lever dans un instant, j'ai besoin de me distraire, d'oublier tout ce que j'ai vu ou fait pendant ces dernières trente-six heures. C'est curieux : je n'éprouve plus le besoin d'y repenser, de me rappeler quoi que ce soit. Je sais que ces trente-six heures ont existé, que je pourrai les retrouver dans tous leurs détails, quand je le désirerai, et je ne m'en inquiète presque plus.

J'éprouve simplement un peu d'orgueil d'en avoir été le héros et de m'être enrichi de ce mystère.

Mais aujourd'hui j'ai besoin de me donner congé. Je veux tout ce dimanche jouer comme un enfant...

Je retire du placard tous mes vieux jouets : la pêche à la ligne, la boîte de soldats et les cubes. Il y a bien longtemps que je ne les avais

plus touchés. Les huit poissons vissés par le ventre à leur socle de bois, un anneau dans la gueule s'offrent toujours au crochet qui termine le fil de la canne à pêche et c'est toujours le rouget et le maquereau qui sont les moins commodes à ferrer.

Je sais toujours assembler mes cubes par cœur, sans consulter l'image-modèle, qu'il s'agisse de celle du couvercle, qui représente une plage au soleil avec un grand parasol à rayures blanches et roses fiché dans le sable, sous lequel des mamans vêtues de mousseline brodent en causant, tandis que les enfants pieds nus font des pâtés : qu'il s'agisse des cinq autres : du montreur d'ours, de la promenade en forêt, de la fête de la grand-mère dans la salle à manger, du paysage de neige en Russie avec un traîneau et des Russes couverts de fourrures, ou enfin de la partie de chasse qui montre les piqueurs en redingote rouge et casquette hémisphérique, tenant la meute en laisse et un cavalier qui aide une amazone à se mettre en selle.

Je range mon armée de plomb sur la table : le général se tient toujours aussi mal en selle, malgré la pointe de fer fixée entre ses deux cuisses écartées et qu'il enfonce sans pitié dans le dos troué de son cheval...

Je rouvre une vieille collection du *Petit Français Illustré* et je retrouve le sapeur Camember et le savant Cosinus et les dessins de Robida...

Et pour que ma journée d'insouciance soit com-

plète, l'après-midi je sors et je vais chez Mlle Marguerite. C'est un de mes refuges, le sanctuaire de la poésie et du passé où j'ai rêvé souvent de m'égaler aux plus grands écrivains, à Walter Scott, à Topffer, à P.-J. Stahl ou à Chateaubriand.

Mlle Marguerite habite seule une grande maison claire, pareille à une immense cage de verre, au centre de laquelle un large escalier de marbre monte en zigzaguant jusqu'à la verrière du quatrième étage. Les persiennes de toutes les fenêtres restent toujours closes et les chambres sont si obscures qu'elles font penser à de grandes caisses noires posées dans la cage de verre. Plutôt que d'ouvrir les volets, Mlle Marguerite, chaussée de ses éternelles pantoufles de feutre, y pénètre sur la pointe des pieds, une lampe à huile à la main. Je me glisse derrière elle, comme son ombre, et chaque chambre m'apparaît alors pleine de ballots empilés sur les lits, les fauteuils et les commodes uniformément recouvertes de housses grises. Autour des glaces protégées par des mousselines il y a des miniatures et des daguerréotypes.

Mlle Marguerite vit dans sa cuisine, plus grande que celle de l'*Hôtel de France,* ou bien sur son toit en terrasse où elle élève des lapins, des poules et cultive des fleurs. L'hiver, elle m'installe pour lire dans un boudoir qui prend jour sur le ciel ouvert, l'été sur un banc de la terrasse. Elle a au moins deux grands placards remplis de livres. Tous sont recouverts d'un même papier

jaune. Elle me les prête tous, mais ne me permet pas de les emporter.

Les gens, pour se moquer, disent de Mlle Marguerite qu'elle est « relique ». Mais je trouve qu'elle a raison de l'être; plus tard, j'aurai une maison où j'entasserai tout ce qui me rappellera mon enfant.

Les Auzarguais n'aiment pas parler de leur enfance. Toutes les fois que j'ai voulu interroger ma mère sur la sienne, elle m'a répondu d'une manière évasive. Je n'ai jamais rencontré, comme dans les livres, de vieilles personnes qui m'aient raconté leurs campagnes ou leurs aventures.

Mlle Marguerite n'aime guère à bavarder. On dirait que sa préoccupation principale est d'économiser ses cinq sens le plus qu'elle peut, de les recouvrir d'une housse comme ses meubles. Elle parle toujours tout bas, évitant de faire vibrer ses cordes vocales, et il faut recueillir sur ses lèvres le souffle imperceptible que ses phrases y dessinent. Elle ne peut supporter sans souffrance qu'on lui réponde à haute voix, et si je l'oublie par mégarde, elle appuie ses paumes contre ses oreilles pour mieux protéger son tympan. Si elle sort, elle abrite ses yeux sous des lunettes noires, et la nuit venue, dans sa cuisine, elle adapte, par un élastique, une visière de carton au-dessus de ses yeux afin de n'avoir pas la vue brutalisée par la clarté de la lampe dont elle tamise pourtant l'éclat par des écrans superposés de crêpon et de papier translucide.

Mais si elle épargne ses paroles, sa maison parle pour elle.

Dans le boudoir, j'écoute tous les souvenirs du frère de Mlle Marguerite qui était commandant d'infanterie de marine, quand il fut tué au Tonkin par les Pavillons Noirs. Une photographie le montre, costumé de toile blanche et coiffé du casque colonial, avec une longue barbe de missionnaire, à côté d'un poney dont les oreilles lui arrivent à peine à la hanche et qu'un Annamite chafouin tient par la bride. Un cadre contient toutes ses décorations : la Légion d'honneur, la médaille du Mexique, la médaille coloniale au bout du ruban blanc et bleu et le Dragon de l'Annam. Sur le piano, il y a ses jumelles-télémètre de campagne avec un fantassin incisé sur l'oculaire droit et un cavalier sur le gauche, traversés chacun de raies mystérieuses et numérotées. Sur la cheminée, deux petits obus à culot de cuivre, toujours astiqué comme un heurtoir de porte. Dans un second cadre, une lettre que je sais depuis longtemps par cœur, adressée par Victor Hugo au frère de Mlle Marguerite et datée de 1872 :

*Mon lieutenant,*

*Ma Muse s'incline devant la vôtre. Qu'ayant combattu comme Léonidas, vous pleuriez aujourd'hui du même accent que Dante sur les malheurs de la Patrie, cela vous rend plus noble et plus grand. Vous étiez déjà un héros, la Défaite vous*

*sacre poète de la douleur civique. Mais la revanche du Droit ne peut manquer. Nous la chanterons ensemble, ô poète.*

*Mon âge m'interdit de vous saluer en Mars, je vous salue en Apollon.*

*Votre admirateur,*

Victor Hugo.

Le frère de Mlle Marguerite, blessé à Puebla, avait rapporté du Mexique un chapeau de paille à larges ailes, pointu comme un pain de sucre ainsi qu'une divinité aztèque. De Suisse, où il avait été interné avec l'armée de Bourbaki, il avait rapporté une boule de verre remplie d'eau — *Souvenir de Genève* —. Quand on agite l'eau, elle se transforme en flocons de neige qui environnent l'image du mont Blanc flottant au milieu.

L'album de photographies est garni de dames en châle et en crinoline, de messieurs en gibus à longs poils, hauts comme des cheminées, et en redingote jusqu'aux genoux, d'enfants nus ou couverts de robes à volants de dentelles, d'où dépasse leur culotte brodée comme dans les romans de la comtesse de Ségur. Un groupe représente les élèves de l'Institution des demoiselles de Fontès, et Mlle Marguerite y figure à l'âge de douze ans, aux côtés de ma grand-mère maternelle qui était sa meilleure amie de pension.

Quand j'étais en neuvième et que je commençais à étudier l'Histoire dans Claude Augé,

Mlle Marguerite me paraissait la Fée de l'Histoire et je ne pouvais imaginer que Claude Augé eût écrit ses manuels ailleurs que dans sa maison.

Aujourd'hui, c'est encore chez elle que je puis le mieux me recueillir, m'instruire et méditer, m'inspirer des grands exemples du passé et me préparer à mon rôle Si d'aventure je me sens découragé, je me guéris avec ses livres. Je n'ai jamais eu de découragement qui ait résisté à la lecture de la *Jeunesse des Hommes célèbres* ou des *Vies parallèles* de Plutarque.

Energie et ténacité ont suffi pour conduire au but, c'est-à-dire à la gloire, ceux qui par leur origine en semblaient le plus éloignés. Giotto, avant d'être un grand peintre, n'était qu'un pauvre berger d'Italie, et combien y a-t-il d'autres petits gardeurs de troupeaux qui sont devenus papes? Qui veut peut.

J'ai lu tout cet après-midi *Quentin Durward* de Walter Scott. Louis XI était un grand monarque, qui savait manier les hommes et prévoir les événements.

Je me demande pourtant si la vie était aussi compliquée en ces temps-là que de nos jours. Je pense tout à coup à la *Farce de l'Avocat Patelin*, qui est dans les *Morceaux choisis de Septième*. Je n'imagine pas le père de Fernand Blum se laissant duper aussi facilement que Maître Guillaume, par l'Avocat Patelin, et lui confiant sans le connaître une pièce de drap. Quant à Agnelet, s'il s'amusait à bêler devant le commissaire de

police ou le président du Tribunal, cela ne l'empêcherait pas d'être condamné à la prison pour vol de moutons.

Et cependant aujourd'hui encore que d'injustices et de méchanceté par le monde...

Ce qui me révolte le plus chez mon père et chez tous les commerçants de la rue des Marchands, c'est leur pusillanimité et leur résignation. Mon père ne se plaint jamais et se satisfait de tout. L'année dernière, lors des élections, je l'ai entendu dire du docteur Garriguenc, qui est député de l'arrondissement depuis douze ans et qui ne parle jamais à la Chambre: « Celui-là ou un autre, qu'est-ce que cela peut bien faire? »

Il n'y a donc personne dans la circonscription qui soit capable de dire son fait à Garriguenc et d'occuper comme il faut sa place au Parlement.

Mlle Marguerite entre de son pas feutré, elle ne souffle pas mot, mais elle me fourre dans la bouche une crotte de chocolat à la crème, puis elle sort, reprend sur la marche de l'escalier, où elle l'avait déposée avant de pénétrer dans le boudoir, une corbeille pleine d'épluchures de légumes, de bouts de pain dur et de salade et remonte vers ses poules et ses lapins.

## XI

Je traverse le magasin de draperies et je hèle Fernand Blum du bas de l'escalier. Il est deux heures moins le quart, il n'est que temps de prendre le chemin du collège. Fernand dégringole les marches quatre à quatre :

— Je n'irai pas en classe cet après-midi.

Je m'étonne :

— Tu es malade?

Il me prend par le bras d'un air confidentiel et m'entraîne dans la rue :

— Nous célébrons ce soir notre Pâque... Voilà pourquoi mes parents m'ont offert congé.

La semaine sainte est tardive cette année. Nous ne serons en vacances que dans huit jours. Mais la Pâque juive et les pâques chrétiennes n'ont aucune raison de coïncider.

A vrai dire, jusqu'à présent, la Pâque juive n'était guère pour moi qu'un exemple de grammaire. De même je ne m'étais jamais rendu compte que Fernand fût juif avant l'année de ma première communion où je lui demandai pourquoi il ne fréquentait pas le catéchisme comme nous.

Je dis à l'occasion : « Quel juif! » C'est une habitude que j'ai empruntée à mon père pour

railler la pingrerie et la cupidité des gens. Mais un jour que j'employais cette expression en parlant de je ne sais plus qui devant ma mère, elle m'en a fait la remarque : « J'espère que tu n'as jamais laissé échapper ce mot-là devant les Blum. » Depuis lors, je me suis surveillé.

Aujourd'hui, c'est lui qui prend l'offensive. Il n'a pas l'air gêné d'être juif. Il a même prononcé ce « nous célébrons notre Pâque » d'un ton d'orgueil et de satisfaction. Je l'interroge d'un air aussi détaché que possible.

— En quoi cela consiste-t-il au juste?

Il me répond avec sa volubilité coutumière :

— Chaque année, les Israélites célèbrent l'anniversaire de leur sortie d'Egypte où ils étaient esclaves des Pharaons. Tu dois te rappeler le passage de la Mer Rouge dans l'histoire sainte. Alors, en souvenir de leur délivrance, les Israélites ne mangent pendant huit jours que du pain sans levain. Nous appelons ça le pain azyme ou les *motzes*... Et les deux premiers soirs de cette semaine de Pâque a lieu une cérémonie religieuse avant et après le dîner.

Je remarque qu'il n'a pas prononcé le mot *juif* au cours de ses explications. Je l'interroge encore :

— Mais les Israélites d'ici n'ont pas d'église; comment peuvent-ils pratiquer des cérémonies?

Fernand rit, puis reprend avec importance :

— Oh! chez nous, il n'y a jamais besoin de temple. Toutes les fêtes peuvent se célébrer au foyer. (Je remarque que Fernand emploie des

mots choisis)... Il n'y a même pas besoin de rabbin... (Il prend un temps et laisse tomber) : La religion juive est une religion avant tout familiale...

Le temps me presse. J'essaie d'entraîner Fernand dans la direction du collège pour obtenir d'autres éclaircissements, mais il résiste :

— Ecoute, me dit-il enfin, si tu as tellement envie d'être renseigné, viens à la maison vers six heures. Je te cacherai dans ma chambre, d'où tu pourras tout entendre. Mais il n'y a rien de mystérieux. C'est une fête très simple et très belle... Je t'expliquerai après ce que tu n'auras pas compris.

A six heures, quand je me suis glissé dans la salle à manger des Blum pour rejoindre Fernand dans sa chambre contiguë, la table était déjà dressée et l'on entendait dans la cuisine un grésillement de friture accompagnant la voix grasse de Mme Blum et les voix plus aiguës de Rachel et de Noémie, les deux grandes sœurs jumelles de Fernand.

Au centre de la table couverte d'une nappe brodée, un voile de dentelle épaisse suivait les contours d'un amoncellement de choses invisibles. Devant chaque assiette était une timbale d'argent, sauf à la place d'honneur où il y avait un verre à pied fileté d'or auprès d'un livret cartonné et d'une cassolette de vermeil. Une aiguière et un broc de cuivre plein d'eau étaient posés sur un guéridon.

Fernand achevait de revêtir ses habits du dimanche. Il me sembla un peu ennuyé d'avoir été pris au mot. Je lui pris la main :

— Ecoute, mon petit Fernand, tu sais bien que la différence de nos religions ne peut rien enlever à notre affection. Ne crois-tu pas que de mieux connaître la tienne m'amènera à t'apprécier davantage

Mes paroles semblèrent le rasséréner. Malgré sa confiance en moi, il avait eu peur sans doute de mes moqueries et de quelque indiscrétion.

— Tiens, dit-il, goûte ce pain azyme.

Il me tendit un morceau d'une sorte de galette plate et sèche, toute percée de trous, qui me parut fade.

— Si tu savais comme c'est bon à tremper dans le café au lait... Et il y a aussi des biscuits à l'anis et des gâteaux sucrés que l'on fait venir de Bayonne et qui sont fameux, tu y goûteras aussi.

Je l'interrompis pour lui demander ce qu'il y avait sous la nappe d'autel du centre de la table.

— Il y a dans une coupe l'os de l'agneau pascal que l'aîné de la famille mange le second soir; dans une autre, il y a les herbes amères et la fiole de vinaigre qui rappellent les amertumes de l'esclavage en Egypte; il y a dans un compotier la marmelade sans sucre qui symbolise le mortier, il y a aussi deux pains azymes...

On l'appela à ce moment et il s'élança vers la salle à manger, la tête couverte de son chapeau

melon. Par la porte qu'il avait laissé entre-bâillée, je voyais tout.

La mère de M. Blum, son visage d'oiseau de proie encadré d'une mantille noire, avait revêtu une robe de soie prune à l'ancienne mode. Mme Blum était en satin noir. Rachel et Noémie portaient leurs robes blanches à ceintures roses qu'elles avaient étrennées pour la noce de Guiguite Rouzaud. M. Blum et Jacques étaient en redingote, coiffés de leur chapeau haut de forme. Sur leurs épaules, ils avaient jeté un châle blanc à franges.

Tous ces visages bistrés qui se ressemblaient étaient solennels, mais joyeux. Tour à tour, en commençant par les hommes, Noémie, qui tenait le broc, versa l'eau des ablutions que Rachel recueillait dans l'aiguière.

Chacun prit place, et M. Blum commença à réciter les prières. Tantôt il lisait en hébreu, tantôt en français. Parfois toute la tablée faisait les réponses et à un moment ils chantèrent tous en chœur.

De temps à autre, l'aiguière et le broc des ablutions circulaient, ou bien le père distribuait à la ronde un doigt de vin, un brin de cerfeuil trempé dans le vinaigre, une feuille de laitue recouverte de marmelade. Et chaque fois il bénissait en français le Dieu d'Israël.

Au début, je ne comprenais pas grand'chose. Je m'étonnais simplement de la majesté inusitée du père Blum et du sérieux répandu sur tous ces visages d'habitude si moqueurs. Les Blum sont

connus dans toute la rue des Marchands pour être des railleurs impitoyables qui ne respectent rien.

Mais, peu à peu, en me remémorant les quelques explications de Fernand et mon histoire des peuples de l'Orient, je commençai à saisir le sens des prières et de la cérémonie.

— *Que dit l'enfant simple ? Qu'est ceci ? A celui-là tu répondras : l'Eternel nous a fait sortir d'Egypte, de la maison d'esclavage par la puissance de sa main.*

Et j'étais derrière la porte, pareil à cet enfant simple qui ne sait pas questionner, et je m'instruisais à mesure.

Ce peuple qui luttait pour ne pas demeurer en servitude et traversait le désert pour regagner sa patrie, je comprenais à présent pourquoi Fernand semblait si orgueilleux de lui appartenir.

Et M. Blum soudain m'apparut semblable au patriarche Moïse. Ce n'était plus un petit tailleur sans autre désir que de contenter quelque client hargneux, c'était un prophète entouré de sa famille attentive et respectueuse.

Je pensai par comparaison à mon père qui, jamais, ne m'était apparu entouré d'une semblable majesté. Qui sait s'il n'y avait pas aussi derrière sa mesquinerie quotidienne quelque rêve profond? Qui sait si, à treize ans, il n'était pas comme moi un petit garçon dévoré d'ambition, de curiosité et d'enthousiasme?

Comme ces Hébreux esclaves furent hardis et

braves! Quel modèle et quel exemple à imiter! Ils se sont efforcés et leur Dieu les a accompagnés jusqu'à la Terre Promise :

— Cette année, nous sommes ici, dit M. Blum d'une voix forte; l'année prochaine, nous serons à Jérusalem.

Et la vieille Blum, et Mme Blum, et Rachel, et Noémie, et Fernand, et Jacques redisent d'une seule voix :

— L'année prochaine, nous serons à Jérusalem.

Et moi, serai-je toujours ici l'année prochaine et les années qui suivront, et quelle Jérusalem m'assignerai-je pour terme de mon voyage?

Les prières achevées, Fernand est rentré dans sa chambre sous prétexte d'y rapporter son chapeau. Il m'a fait passer par le balcon, traverser la chambre de ses sœurs qui donne sur le vestibule. De là j'ai gagné sans encombre le magasin et la rue.

Quand je suis arrivé à la maison, on en était au fromage. Dans mon assiette, la soupe était figée et un reste de veau aux carottes m'attendait au fond d'un plat graisseux.

Pourquoi mon père fait-il semblant de ne pas me voir? Comme je préférerais de sa part une marque d'autorité. Oui, s'il me giflait ce soir, je crois que je ne me cabrerais pas. Il est le chef de famille.

Mais il ne lève pas la tête, il évite mon regard. Ma mère a l'air accablée. Mon frère s'essuie la bouche en ricanant, ma sœur dévisage successi-

vement mon père, ma mère et moi, tout en mordant dans une pomme.

Pas un mot n'est prononcé. Mon père se dresse brusquement et passe dans la pièce voisine. Ma mère le suit. Ils ferment la porte. La voix de mon père s'élève, furieuse, son débit se précipite : ma mère proteste doucement.

— Qu'est-ce que tu vas prendre !... dit mon frère.

J'ai envie de lui jeter le compotier à la tête. Je me contiens.

— Tais-toi, tu n'es qu'un imbécile...

— Et toi, tu n'es qu'un morveux...

Mon père crie. Ses paroles nous parviennent à travers la cloison :

— J'en ai par-dessus la tête... S'il croit que je ne vois pas ses façons de grand seigneur... Monsieur méprise son père... Et Madame tolère ça... Tu ne pouvais donc pas lui demander des explications quand il est rentré tout à l'heure sans même daigner dire bonsoir...

Pourquoi est-ce ma mère qui doit supporter les reproches? Pourquoi n'a-t-il pas, puisqu'il n'est pas capable de parler en chef, au moins le courage de m'affronter, de me questionner, d'homme à homme?

Il crie plus fort encore :

— Ton fils, veux-tu que je te le dise, ce n'est qu'un poseur, et un vaniteux... Et un sans-cœur avec ça... Incapable de comprendre les sacrifices que nous nous imposons pour lui. A son âge je

travaillais déjà, et lui se pavane, traîne je ne sais où... Et tu as la sottise d'être fière de lui... Un déclassé, voilà ce que tu es en train d'en faire...

Chaque trait s'enfonce en moi... Je me lève, je bondis jusqu'à la porte que j'ouvre d'un coup de poing :

— Me voilà; si tu as quelque chose à me reprocher, dis-le-moi en face, au lieu d'accabler maman...

Il est blême de rage, mais ses oreilles sont cramoisies. Va-t-il me sauter dessus, me rouer de coups? Est-ce que je me défendrai? Il me regarde d'un air égaré. Ses yeux semblent prêts à jaillir des orbites. Je ne me tairai pas.

— Si vous êtes des esclaves, moi, je veux être libre... Et si je vous coûte trop cher, je suis de taille à gagner ma vie sans vous...

Je me vois déjà au travail, et, le soir, à la chandelle, dans une mansarde glaciale, écrivant mes premières œuvres.

— Jean, dit ma mère, si tu as encore un peu d'affection pour moi, tu demanderas tout de suite pardon à ton père de la peine que tu viens de lui causer.

C'est la première fois que j'entends ma mère prononcer une phrase où il ne soit pas question d'argent, de nourriture, d'habillement ou de commerce, une phrase comme je les aime, où il est question de cœur, de générosité et d'âme. Je pense à la calme veillée de la famille Blum. Des larmes sillonnent les joues creuses de ma mère.

C'est moi le vrai chef de la famille, et je devine que ma mère me considère déjà comme tel.

Un peu de patience et mon père verra ce que je suis capable de faire. Non, je n'attendrai pas mes vingt ans. Je jure de n'avoir de cesse que je n'aie montré à tous ce que je puis. Petits succès de collège, vous ne m'importez plus. Ce n'est plus avec des enfants que je veux me mesurer, c'est avec des hommes. Et je veux que mon œuvre leur apporte à tous le bonheur. Je mériterai le titre de bienfaiteur du peuple, comme le Moïse des Juifs l'a mérité autrefois.

Mon devoir présent est de me montrer conciliant et calme. J'avale ma salive deux fois avant de pouvoir parler.

— Je veux bien demander pardon à papa de ma vivacité...

— Et ton père te pardonne, reprend ma mère. Serre-lui la main...

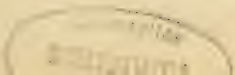
J'ai pris la main que m'a abandonnée mon père. Elle n'a pas répondu à la pression de la mienne et quand je l'ai lâchée, il l'a mise dans la poche de son pantalon. Nous nous regardions tous les trois sans plus parler ni bouger. J'ai dit enfin :

— Si vous permettez, je vais aller me coucher.

— Bonne nuit! a répondu ma mère.

# DEUXIÈME PARTIE

## LA MISSION



# I

Il fait si chaud qu'on ne peut pas penser à autre chose qu'au soleil. Il n'y a plus d'ombre autour du clocher de l'église : le crépi blanc des murailles l'a bue. Elle mettra toutes les heures de l'après-midi à traverser l'épaisseur de la pierre, à franchir l'intérieur de la nef pour ressortir enfin de l'abside et s'étirer par degrés jusqu'au milieu du jardin de la cure.

Dans le cimetière, les lézards se faufilent sur la terre sèche et craquante des tombes, entre les couronnes de perles et les pots de géraniums. Les cigales emplissent les deux cyprès qui encadrent la grille, immobiles et bleus; elles ne s'interrompent un moment que lorsqu'une bouffée de vent torride secoue et gonfle les deux arbres.

La poussière, en épaisse fumée d'argent, monte d'abord droit vers le ciel, s'empanache, devient un nuage clair qui plane au-dessus des vignes mûres, puis s'abat, s'éparpille, recouvrant tout : feuilles, grappes, maisons et routes de son grésil calcaire.

La salle à manger du presbytère est comme un îlot de fraîcheur qui sent la poire, la figue et le noyer ciré. Je quitterai demain mon grand-oncle le chanoine pour regagner Auzargues. Je ne puis demeurer ici davantage. J'ai ma mission qui me rappelle là-bas. J'étais bien sûr que l'heure de mon apostolat ne tarderait plus. Quatre mois à peine ont passé : mai, juin, juillet et août. Demain je serai peut-être un héros.

Je sais enfin à quelle mission j'étais prédestiné. Quand je pense à la manière dont ma mission s'est imposée à moi, dont la Providence m'a fourni les moyens de la mener à bien, je suis pris d'un éblouissement et parfois je tombe à genoux, éperdu devant le miracle.

A la veille d'agir, des doutes que je n'avais jamais connus s'emparent de mon esprit et me troublent. Suis-je capable, suis-je digne de conduire à son terme une œuvre pareille? Mon sang bout du désir de l'entreprendre, mais je crains à présent d'être trahi par ma débilité, de trop présumer de mon ardeur et de mes forces. Devant l'ampleur de mon dessein, j'éprouve mon infirmité et mon inexpérience.

Mon Dieu, me donnerez-vous la joie d'aboutir, ou faudra-t-il que j'échoue à mon tour? Vous le savez. Je ne suis plus celui que j'étais il y a seulement quatre mois. Egoïste et dur. Aujourd'hui me voici humble et prêt à tous les sacrifices.

Le salut qui est venu au monde d'un nouveau-né couché sans langes ni maillot, sur la paille

d'une étable, pourquoi ne viendrait-il pas à mon peuple d'un garçon de treize ans? Mon Dieu, si vous avez daigné me faire plus pur que les autres et différent des autres, n'était-ce pas pour que mon ouvrage sur la terre fût plus pur et différent de l'ouvrage commun des hommes? Puisque vous avez voulu que je fusse illuminé, et que la voie à suivre me fût indiquée par les paroles inattendues qui sont venues jusqu'à moi, c'est donc que vous consentez à me laisser gravir la rude pente du sacrifice. S'il fallait mourir dans cette croisade, que m'importerait?

Me sera-t-il donné seulement de revoir encore ce presbytère de Murcy-le-Viel, où j'ai, dans la solitude et la lecture, achevé de prendre conscience de mes nouveaux devoirs? Je m'abandonne à pleurer à la pensée de dire adieu à mon grand-oncle le chanoine.

Lorsque je serai tout entier absorbé par ma tâche, je suis sûr que souvent l'image du cabinet de travail de l'oncle Nougaret viendra me hanter. C'est là que j'ai vu lentement surgir du passé la forme de mon avenir... Quand les raisins de l'année prochaine seront mûrs pour la vendange, qu'aurai-je accompli et que serai-je?

Denise... Je prononce aussi votre nom. Il me réconfortera aux heures de découragement et de lassitude. Votre robe blanche et vos grands cheveux libres sur vos épaules m'apparaîtront au bout de mon chemin comme un phare de bon secours.

Et je pense aux deux précurseurs dont j'ai recueilli l'héritage que j'ai fait le serment de ne pas dilapider. Mon maître, mon pauvre maître, ne craignez pas que s'effacent jamais de ma mémoire les traits de votre visage si mâle au-dessus de votre corps frêle et difforme, ni l'accent surhumain de votre voix. Tant que je vivrai il y aura des fleurs sur votre tombe. Et vous, dom Irénée, martyr inconnu qui reposez si loin de la terre où vous étiez né, un jour j'irai chercher vos cendres pour les ramener aux lieux où vous avez tant espéré et tant souffert...

. . . . . .

C'est à la dernière rentrée de Pâques que j'ai rencontré celui qui, mon existence durant, restera pour moi *le Maître*. Nous ignorions ce changement de professeur. M. Ratier ne nous avait pas prévenus de son départ. Peut-être l'ignorait-il lui-même et sa nomination de chargé de cours au lycée de Roanne lui était-elle parvenue pendant les congés.

Je vois encore Castagné se précipitant à mes devants dans la cour d'honneur, le matin de la rentrée :

— Mon vieux, prépare-toi à rigoler...

Il avait les larmes aux yeux, tant il riait. Il m'impatientait.

— Au lieu de glousser, dis-moi pourquoi...

— Nous avons... hon... un nouveau prof... il est... hé... chez le principal. Pas plus haut qu'une chaise et tout bossu avec une grosse tête. Il a tout du crapaud...

Il sanglotait de rire.

...Le tambour avait roulé depuis longtemps; les pensionnaires piétinaient déjà la porte de la classe; le nouveau professeur était toujours chez le principal. Barbe-à-poux, qui était de service, pestait contre ce retard et maugréait entre ses dents cariées. Son picon et sa manille l'attendaient au Café de la Gare. Il nous donna l'ordre d'entrer et se posta sur le seuil.

Le brouhaha des serviettes et des livres jetés à la volée sur les tables, des allées et venues entre les porte-manteaux et les bancs, le bourdonnement des conversations entamées dehors et qu'on achève se calma plus vite que d'ordinaire. Le grand silence de l'attente pesait sur tous. Dix minutes s'écoulèrent encore.

Maynadier fit circuler sur un carré de papier la consigne : *Se bien lever ensemble quand il entrera.*

Barbe-à-poux porta le bout des doigts à son chapeau, s'effaça et mon maître m'apparut, salué par le trépignement unanime des pieds frottant ensemble le parquet. Castagné me l'avait exactement décrit : une énorme tête, une énorme bosse, et il n'était certainement pas de plus haute taille que moi.

Son regard rencontra le mien quand il se tourna

vers nous pour dire d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine :

— Asseyez-vous, Messieurs.

Au fond de la classe, Castagné avait enfoncé son mouchoir dans la bouche et son rire comprimé sortait en fusant de ses narines comme d'un siphon d'eau de seltz. La crise gagna tout son coin.

Au premier rang, ce fut Jalabert qui donna le signal. Le rire se propagea de lui à Balmigère, de Balmigère à Maynadier. En un clin d'œil la classe fut en proie au fou rire; cela sifflait à travers les cahiers mordus, crépitait derrière les toux affectées, mugissait et houlait malgré la compression des mains sur les bouches.

Moi-même je n'y tenais plus; déjà je sentais mes joues se creuser, mon nez et mon front se plisser, et le rire grimper en picotant le long de ma gorge. Et déjà je serrais les lèvres pour qu'il ne fît pas trop de bruit en éclatant, comme on retient du doigt le bouchon d'une bouteille de champagne pour l'empêcher de sauter.

Mais, pour la seconde fois, à cette minute précise, nos regards se croisèrent. Je lus dans celui de l'arrivant tant d'orgueil, d'amertume et de dégoût que mon rire se figea dans ma gorge, puis retomba de tout son poids sur mon cœur.

Lui, que démêla-t-il dans mes yeux : du remords, de la curiosité, de la confiance? Je ne le sus que plus tard, mais il dit sans détourner son regard du mien :

— Messieurs, je vous laisse votre liberté jusqu'à huit heures et demie... A ce moment-là je commencerai ma classe.

Il abaissa son front sur les papiers et les livres qui couvraient son bureau. Il ne le releva plus avant la sonnerie de l'horloge.

Maynadier se dressa et alla déposer sur la chaire le cahier de correspondance et le cahier de textes. Castagné s'était fatigué de grimacer. De nouveau, le silence des grandes attentes plana sur la classe.

Enfin l'étrange voix s'éleva et je pensais en l'écoutant au timbre d'un louis d'or secrètement fêlé par une paille.

— Quel est celui d'entre vous qui s'est classé premier à la dernière composition en français?

Balmigère jeta mon nom, répété en écho sur tous les bancs.

— Monsieur Rigaud, veuillez faire l'appel de vos camarades et songez à venir me parler à la fin de la classe.

Je crus que dix heures n'arriveraient jamais. Que pouvait-il bien avoir à me dire? Le tambour me délivra enfin. Maynadier s'était jeté sur le cahier de correspondance et déjà il avait déchiffré la signature. Le nom courut de bouche à oreille : D'Auzargues.

Un noble... Le bossu était noble ; sans doute descendait-il de ces comtes d'Auzargues dont le blason timbre le porche de la tour Wisigothe et le chœur de la cathédrale Saint-Paul.

Il attendit que les derniers traînards eussent franchi le seuil, et, m'offrant une main décharnée :

— Monsieur Rigaud, dit-il, je suis heureux de causer un moment en tête à tête avec vous. J'avais déjà appris, en consultant les notes des deux premiers trimestres, que vous dépassiez nettement vos camarades par l'intelligence et le savoir. Je me suis aperçu ce matin avec émotion que votre cœur était d'une aussi bonne trempe que votre esprit. Je vous en félicite.

Mes joues brûlaient. Il reprit :

— Est-ce que vous êtes originaire d'Auzargues?

— Je suis Auzarguais, fils et petit-fils d'Auzarguais, tant du côté paternel que de celui de ma mère.

M. d'Auzargues se tut, puis brusquement :

— Il faut beaucoup aimer Auzargues... C'est un grand pays que le nôtre. Aucune histoire n'est plus belle que la sienne. Elle vous passionnera. Sang albigeois ne peut tarir.

Et il me quitta sur ces paroles étranges, me laissant tout balbutiant et décontenancé.

C'est le lundi de Quasimodo qu'eut lieu cette première conversation. Combien en avons-nous eu dans le mois qui suivit? Le mercredi, mon maître m'invita à passer chez lui l'après-midi du lendemain. Il occupait hors ville, me disait-il, avec sa sœur qui était du même âge que moi et serait tout heureuse de me connaître, une vieille propriété de famille, sur le chemin de l'étang, sitôt passé le

carrefour des routes de Vinassan et de Murcy-le-Viel.

Je connaissais bien la maison aux volets gris, toujours clos, qu'on apercevait en se haussant au-dessus de la grille aveuglée par une plaque de tôle jusqu'à hauteur d'homme, et surtout le mur du jardin garni de culs de bouteille d'où émergent les plus hautes palmes d'un cèdre du Liban et le dôme luisant d'un magnolia. Quand j'étais tout petit, cette propriété me terrifiait et je n'avais jamais voulu demander à personne à qui elle appartenait. C'était là que j'avais longtemps logé tous les personnages de mes contes de fées favoris : Gracieuse et Percinet, la Belle aux cheveux d'or et Riquet à la houppe, dont j'imaginais le repas de noces cuisiné au pied du cèdre par les petits marmitons jaillis des boîtes enchantées.

Et le sort voulait aujourd'hui que dans cette maison même qui m'avait tant fait rêver m'attendissent M. d'Auzargues, sa sœur et la promesse de je ne sais quels récits inouïs et fabuleux.

## II

Le cœur battant, je tirai la chaîne rouillée et une cloche chevrota au loin, si longtemps qu'il semblait qu'elle n'allait plus se taire jamais.

M. d'Auzargues vint m'ouvrir lui-même. Sa belle figure était plus pâle et plus creusée que de coutume; il paraissait souffrir, il avait marché vite pour abréger mon attente et il haletait. Sa respiration était sifflante. Il détourna la tête, pris d'une quinte de toux qui secouait sa bosse de bas en haut, comme un sac mal calé sur le dos d'un mulet.

Les allées du jardin avaient disparu sous les herbes folles, et les ronces embroussaillaient les anciens parterres. Une statue de pierre se dressait sur un socle moussu; c'était une déesse élevant à la hauteur de son épaule une corne d'abondance. Une tonnelle s'appuyait au mur d'enceinte, ombragée par une treille où grimpait un rosier sauvage marié au feuillage des muscats romains.

Dans la maison, quelqu'un jouait sur un piano dont la voix cassée se lamentait doucement.

La musique cessa au bruit de nos pas sur les dalles blanches et noires du vestibule. Et Denise d'Auzargues parut.

— Denise, lui dit son frère, je t'amène un Albigeois.

Je ne voyais que son sourire de grande personne sur son visage d'enfant. Je ne sais comment je pris la main qu'elle me tendait. Sa main serra la mienne, et soudain m'apparurent ses grands cheveux écumeux, ses yeux noirs et dorés si semblables à ceux de mon maître, et sa robe blanche à liséré rouge qui laissait nus ses bras et son cou.

Moi, que les inspecteurs généraux, que l'évêque

même de Carcassonne, le jour de ma confirmation, n'avaient pas réussi à intimider, je me sentais, devant cette fillette de mon âge envahi par un trouble et une gêne inexprimables.

Mais un autre sentiment étrange et nouveau s'imposa à moi au même instant. Il me semblait que pour la première fois je me trouvais en présence d'égaux. C'était un sentiment de sécurité confiante que je n'avais jamais éprouvé, même en présence de Mme Caraguel. Il semblait inutile de parler, chacun devinait les deux autres.

J'aurais voulu que cette minute se prolongeât, ne finît plus. Il y avait le sourire un peu fatigué de mon maître, le sourire de Denise et il y avait mon sourire aussi...

Nous pénétrâmes dans la salle d'où Denise était sortie. Le piano était encore ouvert, et entre les deux portes-fenêtres qui donnaient sur le jardin, une grande table basse était chargée de gravures et de livres.

Denise se tourna vers son frère :

— Raymond, tu devrais tout de suite montrer à M. Rigaud son portrait.

Elle n'avait pas la voix aiguë des petites filles de son âge, mais une voix plus grave et un peu rauque, avec des inflexions pareilles à celles qui roulent dans les gorges des tourterelles, au printemps.

Mon maître — il s'appelait Raymond, Raymond d'Auzargues, le beau nom de gentilhomme — fouilla un moment dans le tas de gravures.

— Tenez, fit-il en m'en présentant une, regardez cette reproduction du mausolée de mon aïeul Raymond III d'Auzargues dit le Bossu, qui se trouve à Florence dans le deuxième cloître de la Santissima Annunziata. C'est un bas-relief qui représente Raymond à la bataille de Muret, où il fut blessé et d'où il n'échappa qu'à grand'peine. Il se retira en Avignon, combattit encore les ennemis du Midi puis s'exila à Florence, où il mourut marié à une Uberti, sœur cadette du père de Farinata... En entrant en classe le premier jour, j'ai été frappé de votre ressemblance avec le valet d'armes que le sculpteur lui a donné pour escorte au combat et qui a dû être modelé d'après nature...

La lance au poing, couvert d'une cuirasse à damiers, le visage à demi caché par le heaume aplati, le dos courbe, Raymond le Bossu était figuré en train de charger un ennemi invisible. A la tête de son cheval, suspendu à la bride, un jeune page courait et je retrouvais sur son visage tous mes traits : la même figure un peu trop longue, renflée à la hauteur des yeux, le front droit, les larges yeux sarrasins presque triangulaires, le nez fort et le menton pointu.

Je ne pouvais détacher mon regard de cette reproduction.

— Puisque votre portrait n'a pas l'air de trop vous déplaire, dit mon maître, vous me permettrez de vous l'offrir.

— Oh oui! s'écria Denise en battant des mains, il faut que vous l'emportiez.

Ainsi quelqu'un qui me ressemblait comme un jumeau avait assisté à la bataille de Muret. Mais qu'était-ce donc que la bataille de Muret, et l'Annunziata et les Uberti? Une grande honte me venait de mon ignorance que je n'osais pas avouer. Mon orgueil seul m'avait égalé à mon maître; je sentais soudain combien je lui étais inférieur et à Denise aussi, à laquelle tous ces noms semblaient familiers.

— Il y a, reprit mon maître, dans la chronique de Pierre de Vaux-Cernay, un récit du rôle joué par Raymond le Bossu à la bataille de Muret. D'après cet auteur, Raymond blessé fut emporté par ses partisans jusqu'à Auzargues, où il demeura caché pendant six mois dans une grotte... L'autre historien de la croisade des Albigeois, Guillaume de Tudèle, ne fait pas mention de la grotte, mais voilà qui va vous intéresser, il parle du valet d'armes de Raymond qu'il nomme Jehan de Nogaret.

Je ne puis retenir un cri. Mon cœur sautait dans ma poitrine :

— Nougaret était le nom de ma grand'mère maternelle...

— C'est une simple déformation de Nogaret, sans aucun doute... Vous voyez que nous sommes de très vieilles connaissances.

— J'ai un grand-oncle qui est curé de Murcy-le-Viel et qui porte aussi le nom de Nougaret.

La figure de M. d'Auzargues s'illumina :

— Comment, vous êtes un neveu du chanoine Nougaret! s'écria-t-il. Mais savez-vous bien que c'est l'homme du monde le plus savant en histoire d'Occitanie? C'est un grand malheur qu'il ait depuis vingt ans renoncé à produire... Peut-être a-t-il perdu la foi dans son peuple, cette foi, Jean Rigaud de Nogaret, que je voudrais vous insuffler, car vous m'en semblez digne...

Il s'arrêta pour reprendre haleine :

— Oui, je voudrais vous l'insuffler avant de mourir... Le peuple occitan, lui, ne peut mourir. Sa résurrection s'accomplira comme la résurrection italienne s'est accomplie. L'Italie a ressuscité malgré l'Autriche. Avec ou contre le gré de la France, notre peuple ressuscitera à son tour. J'étais venu pour prêcher la croisade. Mais j'ai peur de n'en avoir plus la force. J'avais cru que je guérirais mon mal en le promenant à Malte, en Egypte, aux Baléares. Mais je le sens irrémédiable, et c'est pourquoi j'ai voulu passer les derniers jours de ma vie au milieu de mes frères occitans, tâcher d'en convaincre quelques-uns avant de mourir. C'est un peu dans cet espoir que je vous ai fait venir ici.

Il s'interrompit. De longues larmes silencieuses coulaient sur les joues ambrées de Denise, et il voyait aussi que j'avais peine à contenir les miennes.

— Il ne faut pas s'attrister, Denise d'Auzargues, ni vous, Jean Rigaud de Nogaret. L'homme passe, la race demeure. Promettez-moi plutôt de

recueillir de ma main la torche et d'en attiser la flamme avant de la transmettre à votre tour.

Une quinte de toux l'interrompit, le plia en deux sur son fauteuil, rosissant ses pommettes, emperlant de sueur son front en voûte. Je regardais, atterré. Denise avait saisi mon poignet et le serrait convulsivement. Ses ongles me griffaient. Tout à coup mon maître porta son mouchoir à sa bouche et l'en retira teint de sang. Denise poussa une plainte déchirante, puis, se reprenant, elle appela :

— Miquèle...

La porte s'ouvrit avec violence et dans l'encadrement apparut une femme coiffée d'un foulard jaune à fleurs rouges, au visage couleur de noix sèche, toute vêtue de noir. Elle se jeta sans dire un mot sur M. d'Auzargues, le souleva comme une plume et l'emporta.

Je ne savais comment consoler Denise, ni quoi lui dire.

J'articulai enfin :

— Ce ne sera rien.

Elle secoua la tête tristement :

— Je sais bien que Raymond m'aura quitté bientôt pour toujours. Il me l'a souvent répété lui-même en m'ordonnant d'être courageuse, parce que je serai, lui disparu, la seule survivante de la lignée. J'essaierai de lui obéir.

Elle plongea son regard dans le mien et je me sentis frémir.

Elle ajouta fièrement :

— Jusqu'au jour où les Occitans m'appelleront pour être leur reine... Miquèle a lu dans les lignes de ma main qu'un jour je serais reine...

Elle s'arrêta, puis reprit :

— Miquèle, avant d'être notre servante, a été la servante d'un roi, de Don Carlos d'Espagne, aux côtés duquel un de nos oncles combattit en souvenir de l'aide que Pierre II d'Aragon avait apportée jadis aux Albigeois. C'est cet oncle qui a amené Miquèle en France... Voulez-vous m'attendre une minute? Je vais voir si mon frère repose.

Je restai seul dans la grande salle. Aucun bruit ne venait du jardin, ni de la maison. Où étais-je? Depuis une heure, je vivais en plein rêve. Tout ce à quoi j'avais si longtemps aspiré s'offrait soudain à moi. Je pris la photographie du mausolée à la main. Je découvrais la source de mes ambitions et de mes instincts. Ma destinée venait à ma rencontre plus merveilleuse encore que je n'avais osé l'imaginer.

J'avais raison d'hésiter à fixer mon choix et de vouloir tout embrasser, tout connaître. J'étais prince d'Occitanie et je ne savais rien d'elle. Mais tous ces noms : Muret, Pierre II, d'Auzargues, Nogaret, tous ces noms s'entrechoquaient dans ma tête comme des coups de sabre sur des cuirasses d'argent fin.

Je sursautai à la voix de Denise que je n'avais pas entendue rentrer.

— Voulez-vous que nous sortions, me disait-elle.

Mon frère s'excuse de vous abandonner et il m'a prié de vous mener faire un tour dans le jardin.

Dans le vestibule, elle se coiffa au passage d'une capeline de blonde et nous marchâmes l'un près de l'autre dans les allées herbues jusqu'à la haie de cyprès qui doublait le mur du côté d'où souffle le « vent fou ».

— J'ai habité avec mon frère, me dit-elle, des pays où les cyprès étaient enguirlandés de roses. Je suis sûre que vous aimeriez connaître ces pays où il y a des rochers rouges qui surplombent la mer. Les routes sont bordées d'arbres aux feuilles pointues qui sentent fort, et de buissons emplis de fleurs et de baies odorantes qui sont des myrtes, des lentisques et des genêts. Il y a aussi d'autres plantes pareilles à des soleils verts qu'on ne peut cueillir tant elles sont hérissées de piquants. Ce sont des pays où l'on a fait les croisades, et il y fait plus chaud, dès le printemps, malgré la bise de mer, qu'ici au milieu d'août. Il faudra qu'un jour vous les visitiez aussi.

Denise paraissait avoir oublié son frère, et je crois que j'oubliais moi-même en l'écoutant que mon maître dévoré de fièvre et brisé par la toux, gisait sur son lit. Denise parlait, et chaque plante, chaque arbre évoqué par elle prenait devant mes yeux la place des plantes et des arbres du jardin.

Mais des hurlements rauques qui partaient de la maison interrompirent Denise. C'était Miquèle qui criait, dans une langue que je ne connaissais pas :

— Miquèle demande un médecin, me dit Denise, toute pâle.

— Je cours le chercher, répondis-je.

Je partis en courant. Le soleil d'avril chauffait aussi fort qu'en juillet et la route était longue jusqu'à la rue des Nobles. Mais mon pas gymnastique ne faiblissait pas. Ce n'était pas en vain que je m'étais entraîné à la course de fond. Le docteur Justafré achevait sa consultation; il sauta dans son cabriolet déjà attelé et partit à bride abattue.

Et moi, je me retrouvai seul au milieu de la rue de tous les jours...

## III

Mon maître ne put pas reprendre ses cours. Chaque soir en sortant du collège j'allais m'informer de sa santé. Le plus souvent, je le trouvais dans la grande salle, étendu sur une chaise longue, devant la porte-fenêtre ouverte sur le printemps. Quand il se sentait trop faible pour descendre de sa chambre, c'était Denise qui m'accueillait et me donnait de ses nouvelles.

Je n'avais jamais songé à la mort. Je la voyais pour la première fois s'approcher d'un être qui me tînt au cœur. Mes grands-parents étaient tous

morts avant ma naissance. Et depuis, personne dans ma famille n'avait eu de maladie dangereuse. Je n'aurais pas cru que mourir fût une chose si simple. Quand je regardais la figure cireuse, les narines pincées de mon pauvre maître, sa grosse tête rejetée en arrière et abandonnée sur les coussins, je n'avais aucune peine à l'imaginer immobile pour l'éternité. Mais quand je me répétais que plus jamais, jamais, rien n'existerait plus pour lui, rien de ce qui se voit, s'entend, se touche, que sa bouche serait muette, ses yeux clos, son cerveau vidé, alors il se creusait en moi un gouffre sans fond où je me sentais glisser désespérément, et si j'essayais de me raccrocher, je ne rencontrais qu'une pente vertigineuse et glacée qui accélérait encore ma chute sans fin.

A voix basse, pour que la toux ne l'interrompît pas, il me parlait longuement. Il ne m'entretenait plus que de mon devoir d'Occitan, et ses yeux fiévreux luisaient d'un feu noir. Dans ces récits défilaient Simon de Montfort et tous les chevaliers venus du Nord et groupés autour de la bannière au lion pour la perte des Albigeois, le duc de Bourgogne, les comtes d'Auxerre, de Saint-Pol, de Forez, de Genève et de Nevers, tous bénis par Innocent III et brandissant l'épée qui brille et tue, et Raymond VII de Toulouse, pusillanime cousin de Raymond d'Auzargues le Bossu, faisant sa soumission au Pontife.

Raymond VII, le Seigneur du Midi, hérétique et qui se voulait libre, se présentait nu devant le

porche de Saint-Sernin, où vingt archevêques et évêques attendaient qu'il parût; il se prosternait dans la poussière et prononçait le serment, sur le corps du Christ et les reliques des Saints, d'obéir désormais aux commandements de Rome, puis, ô honte, ô dérision, à demi étranglé par le légat du pape qui le traînait par l'étole qu'on lui avait passée au cou, il était enfin admis dans le sanctuaire.

Béziers, Narbonne, Auzargues, Carcassonne, Lavaur, flambaient l'une après l'autre dans la nuit comme des torches vivantes, et le cri horrible de l'abbé de Cîteaux me donnait la fièvre : « Tuez tout, Dieu sait reconnaître ceux qui sont à lui. » Et Dame Giraude, à Lavaur, elle que jamais homme au monde n'eût quitté sans qu'elle l'eût fait manger, était chargée de pierres et jetée dans un puits.

Et Muret, Muret la sanglante, où Pierre II d'Aragon fut tué, Raymond le Bossu blessé... La grotte où Jean de Nogaret aidait à le transporter en secret, après l'avoir soigné et guéri, avant de l'accompagner en Avignon et de s'exiler avec lui en Toscane. Cette grotte où peut-être, disait mon maître, une partie du trésor des Auzargues et des Aragon était enseveli. Mais où pouvait se trouver cette grotte?

Tous les vieux mots : occitans, hérétiques, cathares, albigeois, prenaient un sens pour moi. Jamais les récits de 1870 ne m'avaient ému et exalté au même degré, lus dans mes livres de prix

ou de la bouche du vieux Michel, autrefois, quand le grand-père de Marcel Vié nous amenait jouer dans le square Saint-Paul et prenait place sur le même banc que lui. Le père Michel n'était pas parvenu à me faire haïr les Prussiens. A écouter mon maître, je comprenais maintenant quels étaient nos vrais ennemis.

Et j'imaginais aussi tout ce qu'avait dû être cette guerre inexpiable. Denise, accoudée au dossier de la chaise longue, écoutait parler son frère, et quand, la respiration sifflante, il s'interrompait pour cracher ou pour boire quelques gorgées de lait chaud, que Miquèle lui apportait, nous nous entre-regardions, Denise et moi, en frémissant.

Raymond d'Auzargues nous parlait aussi de l'avenir de l'Occitanie et ses yeux brillaient alors d'une énergie impuissante, d'un regret désespéré; tour à tour il passait dans son regard des reflets d'épée et une buée de larmes :

— Quand les temps furent révolus, je suis accouru trop tard. Le vieux sang d'Occitanie avait fermenté et jailli. Du fond du Roussillon, des garrigues, de partout, des plaines audoises, des vallées de l'Orb et de l'Hérault, des Albères, des Corbières et du Minervois, du Quatourze et du Bas-Pays Auzarguais, ils s'étaient tous dressés contre la France du Nord, mâtinée de Celtes et de Germains. Dans leurs veines, le vieux sang bouillonnait, le vieux sang noble des Grecs et des Romains, où l'apport sarrasin et sémitique a mis le parfum de l'Orient. Toute la sagesse et tout le

courage de nos aïeux avaient soudain réuni les partis et les sectes en discorde. Comme les pèlerins de jadis aux prédications manichéennes, ils ont marché sur les routes poudreuses, bordées de platanes et de tamarins, ils ont campé sur les places des villes, clamant leur misère et renouvelant obscurément leur vœur d'émancipation. Le sang a coulé. Les régiments venus du Nord ont tiré sur les vignerons du Midi. Encore une fois l'Occitanie a été écrasée. Elle a manqué d'un chef. Si mon mal ne m'avait pas retenu en Egypte, j'aurais pris la tête du mouvement, proclamé la séparation de l'Occitanie et de la France. J'aurais dû accourir malgré mon mal. Il eût été plus beau de périr au milieu de mon peuple régénéré que de crever comme je vais le faire.

« Cinq ans seulement ont passé et déjà ce réveil est oublié. Le Midi est retombé dans sa honteuse torpeur séculaire. Ce sont les hommes de votre génération, Jean, ce sont eux seuls qui pourront l'éveiller et le dresser à nouveau contre ses oppresseurs. Moi, je n'aurai même pas pu commencer cette tâche: je vous la confie comme je l'eusse confiée à Denise, si elle avait été un garçon. N'oubliez jamais ce que je vous affirme : le vieil orgueil occitan n'est pas mort; il n'a besoin que d'un chef pour se grouper autour de lui. Ce chef, Jean, rendez-vous digne de l'être. Un jour, dans les Etats-Unis d'Europe, l'Occitanie ressuscitée comme la Pologne aura encore son rôle glorieux à jouer dans la civilisation humaine. »

Et je pensais en l'écoutant que ce n'était pas en vain que j'avais formé ma bande, que je l'avais entraînée à la fatigue et à l'endurance, que je lui avais imposé ma volonté. Elle deviendra le premier noyau de la grande insurrection occitane, lorsque je me serai rendu capable de la faire triompher. Travailler, travailler nuit et jour, tout apprendre de la grande épopée de jadis, voilà ce qu'il fallait d'abord avant de songer à l'action. Je me jurais de consacrer toutes les vacances d'été à me préparer à ce rôle.

Que m'importait à présent l'humble condition de mes parents! Sans le savoir ils m'avaient transmis le germe sacré.

## IV

Le dix juin fut une journée blanche et bleue, un jeudi chaud et poussiéreux comme un jeudi d'août. Les tonneaux d'arrosage firent leur première sortie de l'année et les gamins, pieds nus, suivaient en courant la rampe d'eau qui hersait la poussière et bronzait la chaussée de fraîcheur. Le café de la Bourse et le café Continental avaient dressé des guéridons sous les platanes de l'Esplanade et les garçons fendaient la foule de cet après-midi de marché, agglomérée entre les tables, en

brandissant à bout de bras les plateaux d'argent chargés de bocks écumeux et glacés.

L'Espagnol, qui, l'hiver, vend les marrons rotis et les cacahuètes, avait placé sa sorbetière sur une voiture en forme de gondole vénitienne, et débitait les boers à la vanille et au moka.

Je longeai lentement le marché, respirant le parfum de l'arrière-printemps et la fraîcheur artificielle, contournant les cireurs accroupis sur leurs bottes, au milieu de fioles et de chiffons, acharnés sur les pieds des clients toujours renouvelés.

Aucun détail jamais ne sortira de ma mémoire. Je vois encore l'automobile à capot rouge arrêtée au coin de la rue de l'Arcade, devant la pharmacie Donadieu, et le long du canal, au delà des banquettes des lessiveuses, les enfants de la laïque pêchant à la ligne, ou faisant une pleine eau avec leurs caleçons courts, rayés de rouge ou de bleu.

Les affenages, sur la route de Murcy-le-Viel, ne suffisaient pas à contenir les voitures et les chevaux qui avaient débordé sur les trottoirs et jusqu'au milieu de la chaussée. Les chevaux liés aux roues par le bridon mâchaient lentement le fourrage posé devant eux ou remuaient le nez dans le sac plein d'avoine qu'on leur avait attaché aux oreilles.

Au loin, tant était grande la limpidité de l'atmosphère, le sommet du Canigou se profilait, d'un bleu de pastel à cause de la neige. En me retournant, je voyais les deux tours jumelles de la

cathédrale d'où l'on domine les étangs et la mer et qui, à trente kilomètres à la ronde, signalent aux habitants de la plaine l'emplacement de leur métropole.

Les leçons de mon maître vivifiaient les vieilles pierres que je rencontrais en chemin et dont il m'avait enseigné l'histoire. Le même soleil qu'aux jours de la croisade impie éclairait le même paysage et les pierres qui avaient survécu aux siècles et à la grande Révolution : mais les âmes n'étaient plus les mêmes.

Je hâtais le pas, pressé de retrouver mon maître. La veille, appuyé sur mon bras, il avait fait le tour du jardin et m'avait exprimé son espérance de guérir. Denise courait devant nous et cueillait des roses en riant. Ma tête était au même niveau que celle de Raymond d'Auzargues et il me semblait qu'ainsi nous étions plus proches l'un de l'autre et que sa pensée me pénétrait mieux.

— Si je vais aussi bien demain, m'avait-il dit, nous ferons quelques pas dehors.

La cloche émit au loin sa plainte enrouée. Tantôt c'était Denise qui venait m'ouvrir la grille et mon cœur battait en entendant sa course légère sur le gravier. Tantôt c'était Miquèle : son pas pesant l'annonçait dès sa sortie de la maison, mais semblait ensuite piétiner sur place interminablement. J'attendis un long moment. J'étais bien sûr qu'on avait entendu la cloche. Je tirai pourtant une seconde fois sur la chaîne rouillée et la cloche de nouveau tinta fêlé. On eût dit qu'elle n'al-

lait plus s'arrêter. Mais personne ne répondait. Et je sentais pourtant qu'il y avait quelqu'un dans la maison.

Un peu las d'attendre sans bouger, je croisai mes jambes et dans le mouvement que je fis mon corps rompit l'équilibre. Pour ne pas tomber, je dus me retenir de la main à la porte. A ma grande surprise, elle céda sous la pression et s'ouvrit toute grande. C'était la première fois que je trouvais la grille ouverte.

Je réfléchis que mon maître devait être déjà sorti, sans m'attendre, sur la route de l'étang, escorté de Miquèle et de Denise. Sans doute allaient-ils tous bientôt rentrer et on avait laissé la porte ouverte à mon intention.

Je pénétrai dans le jardin ensoleillé. La maison dormait derrière ses persiennes fermées. La porte du vestibule était entrebâillée. Pas un bruit. Je traversai le vestibule et entrai directement dans la grande salle. J'avais beau prêter l'oreille : rien ne bougeait, rien ne respirait dans la maison. Parfois le roulement d'une charrette sur la route, un trille d'oiseau dans les arbres du jardin rompaient le silence que j'avais hâte de retrouver pour épier de nouveau. Je n'osais pas appeler. Je n'osais pas entrer dans la cuisine, ni monter à l'étage.

Sans aucun doute, mon maître était en promenade. Combien je regrettais de n'avoir pu l'accompagner dans cette première sortie. Fouler à ses côtés le sol d'Occitanie, sentir son corps affai-

bli et difforme prendre appui sur mon épaule, ou bien son bras passé sous mon bras, être pareil à Jean de Nogaret soutenant Raymond le Bossu après la bataille de Muret, c'était une satisfaction que je m'étais promise et qui m'échappait.

Trois heures sonnèrent : d'abord à l'horloge à caisse du vestibule, puis au coucou de la grande salle, une seconde fois à la grande horloge du vestibule, enfin une pendule carillonna à l'étage d'un timbre qui résonnait comme deux coupes de cristal entrechoquées.

Jusque-là je n'avais éprouvé qu'un peu d'étonnement et beaucoup de joie en songeant que mon maître avait pu sortir. La clarté du jour, l'animation heureuse du marché, l'apparition du franc été, tout cela m'avait empli de tant de force qu'il me semblait presque tout naturel que Raymond d'Auzargues fût guéri.

Mais ces pendules sonnant l'une après l'autre, et qui auraient sonné de même si je n'avais pas été là pour les entendre, me firent tressaillir.

Je ne suis pas poltron, mais j'eus la brusque intuition que ces pendules me voulaient du mal. Je quittai le fauteuil où je m'étais assis machinalement et d'une détente si brusque des jarrets que ma casquette posée sur mes genoux tomba sur le tapis et roula jusqu'à la corbeille à papiers, sous le bureau de mon maître. Il m'était insupportable de rester immobile. Je me dirigeai presque en courant vers la porte, je fis quelques pas dans le vestibule. L'escalier de pierre évasait vers moi le

bas de ses rampes de fer forgé, encadrant la première marche aux angles arrondis, plus large que les autres.

Je ne sais quelle force me poussait à monter. J'enjambais deux marches à la fois, à toute vitesse. En un clin d'œil, je me trouvai sur le palier de l'étage. De chaque côté, une porte grise à double battant et fermée. J'eus honte de mon indiscrétion et redescendis aussi précipitamment que j'étais monté. Mon piétinement emplissait le vestibule. Qu'aurait pensé de moi mon maître s'il m'avait surpris à cet instant?

J'avançai jusqu'au seuil. Le jardin était aveuglant à regarder. Je me renfonçai dans la fraîcheur et la pénombre du vestibule. La curiosité, je ne sais quelle inquiétude, m'aiguillonnaient. De nouveau la maison des d'Auzargues redevenait la maison-fée dont je rêvais en lisant les contes de Perrault, et, pareil à la femme de Barbe-Bleue, je voulais visiter les chambres, les six chambres permises et la septième aussi.

Nouvel Aladin, je souhaitais et craignais à la fois qu'un bon génie vînt me prendre par la main pour me guider à travers la demeure mystérieuse. Et j'hésitais à imaginer la forme et l'habillement de ce bon génie : tantôt je le couvrais d'une cuirasse comme le fantôme qui apparaît à la fin des *Vacances* de la comtesse de Ségur, et tantôt il ressemblait à Gargantua.

Je n'étais plus moi-même, je le sentais. J'étais la proie des contes. Un sort extraordinaire m'était

réservé. Je devais obéir jusqu'au bout. Soudain je revis le vieux du cirque, je crus entendre sa voix rauque comme une toux qui me commandait d'aller où m'appelait mon désir.

Plus posément cette fois, d'un pas de somnambule, je remontai l'escalier et je tournai résolument la poignée de la porte de droite. Un corridor sombre s'enfonçait au cœur de l'étage. Je m'y engageai sans hésiter, tâtant la muraille de la main; le mur se creusa brusquement, mes doigts s'accrochèrent à des moulures de bois : une porte. En tâtonnant le long du chambranle, je heurtai une clé; j'ouvris. La chambre, sans un meuble, ne contenait que de grandes malles plates et des valises. Collées sur chacune, des images coloriées me racontaient tous les voyages de mon maître : une pyramide, un chameau monté par un Arabe, un croissant de lune au ciel, c'était l'emblème de l'*Hôtel des Etrangers,* au Caire. Ailleurs, je lus : *Cyrnos Palace* et au-dessous était peinte une montagne rouge surplombant une mer indigo. Ailleurs encore, il y avait des palmiers et une mosquée, un grand palais de pierre rousse, un chalet alpestre...

Je laissai ouverte derrière moi la porte de cette pièce afin d'éclairer un peu le corridor que je regagnai. La chambre suivante ne renfermait que des oignons rangés sur le parquet, un sac à demi plein de pommes de terre, et, pendu au plafond, un jambon emmailloté dans un linge comme un petit enfant.

Encore une porte, la dernière qui donnât sur

le corridor. Je la poussai et me trouvai dans une chambre à coucher défaite. Sur le lit en désordre, je reconnus un des foulards jaunes de Miquèle.

La chambre qui suivait était celle de Denise. Je l'aurais voulue toute blanche et rose. Elle était sombre et si peu meublée que les larmes m'en vinrent aux yeux. Pourquoi cette souffrance, parce que Denise vivait dans ce cadre modeste? Pourquoi eussé-je voulu qu'elle reposât dans un lit plus beau que ce lit de noyer ciré? Pourquoi ces chaises recouvertes d'un velours rouge fripé me paraissaient-elles indignes de l'entourer?

J'avais une déception qui me laissait décontenancé, troublé, mal content. Je prononçai tout haut : « Pauvre Denise! » Le son de ma voix m'effraya et j'épiai un long moment si aucun bruit ne montait du rez-de-chaussée. Il y avait au mur deux grands agrandissements au fusain dans des cadres dorés. Je devinai que c'étaient les parents de Denise et de mon maître. Du père, on ne retenait qu'une grande barbe qui mangeait ses joues et grimpait jusqu'à ses larges yeux. La mère avait de longs pendants d'oreille au-dessous d'une coiffure haute. Son visage ovale avait un air triste et maladif. Ni mon maître, ni Denise ne leur ressemblaient.

Denise était-elle jolie? Je ne m'étais encore jamais posé cette question. Jolie? Belle? Que répondre? Je concentrai toute mon attention là-dessus. Et voici que soudain, au milieu de ma méditation, une voix qui semblait venir d'ailleurs que de moi-

même s'éleva entre mes temps, au-dessus de mes yeux, en un lieu de l'intérieur de ma tête où se logent d'abord mes plus belles idées, avant que je leur aie trouvé une place dans ma mémoire. Cette voix disait : « Elle me plaît » et je répétai avec mes lèvres et tout bas : « Elle me plaît », je redis deux fois en français : « Elle me plaît », et j'aurais voulu le dire en toutes les langues.

J'étais de nouveau Jean Rigaud. La maison-fée redevenait la maison de mon maître et de Denise. Et je me plaisantais de m'être abandonné à des enfantillages. Je ne renonçai pourtant pas à terminer ma visite, et traversant la chambre de Denise et la pièce à côté qu'occupaient une baignoire et deux tables de toilette, je pénétrai dans la chambre voisine.

...Mon cri fut si perçant et si fort (après trois mois, il retentit encore à mon oreille) que la maison en fut remplie.

J'eus l'impression que toutes les cloisons et tous les meubles avaient disparu et qu'il n'y avait plus dans toute la maison que ce cri. Je ne sais comment je me retrouvai dans le jardin. Mon cri me poursuivait. Mon cri seul existait.

Mais comme j'allais atteindre la grille et m'enfuir éperdu vers la ville, une forme noire se dressa devant ma course.

Elle m'étreignit, m'embrassa sur les deux joues et la voix de Denise sanglota dans mon oreille :

— Je n'ai plus de frère.

Et une voix que je reconnus pour la mienne répondit :

— Vous m'avez encore, Denise, et je vous aime...

Alors j'aperçus Miquèle qui avait remplacé son foulard jaune par un foulard noir et un homme qui avait des pantalons larges, pas de gilet, et, dépassant de la poche de sa veste, un mètre de bois pliant.

## V

Mon maître mort ne cessa plus de me parler. Le surlendemain de ses funérailles, Denise me remit en souvenir de lui un petit carnet entoilé de noir. Dans ces pages écrites durant les quelques semaines qui précédèrent sa fin, je retrouve jusqu'au son de sa voix. Il m'ordonne de mener à bien la tâche qu'il avait lui-même entreprise, il m'encourage, il m'adjure, il m'instruit. Combien de fois ai-je relu le carnet noir! A chaque lecture nouvelle, tout m'apparaissait aisé et possible.

## CARNET DE RAYMOND D'AUZARGUES

Saint François d'Assise, ni Mistral, jamais n'ont souhaité les brumes. Mais Gœthe et tous les Barbares du Nord aspirent au soleil, descendent vers l'Italie s'y régaler des fruits épanouis au jardin des Hespérides, « wo die Citronen blüh'n ».

Je pense au mot de Lessing : « Es wandelt niemand unbestraft unter den Palmen ».

D'où viennent cet attrait, cet empire, cette victoire du Midi sur le Nord, de la lumière sur l'ombre?

Je le découvre aujourd'hui au fond de ce village languedocien où l'automne, rafraîchi d'un parfum de menthe, de rose et de laurier, bout encore de l'ardeur de l'été.

*Nos numerus sumus et fruges consumere nati.*

Méridionaux, nous sommes nés pour consommer les moissons et les grappes que les ciels heureux de nos pays nous prodiguent gratuitement.

La grande civilisation méditerranéenne est née du double règne du loisir et de la pauvreté facile. Seul le Midi après l'Orient était capable d'extraire du christianisme une pure doctrine de pauvreté et de la pratiquer.

Dégagé de la contrainte du travail forcé — la fécondité du sol, la douceur du climat y suppléent — lesté de philosophie franciscaine, le Midi élimine toutes les causes de conflits sociaux.

Il emplit les heures du jour à l'aide de ses cinq sens (dont il sait se servir) et des beaux-arts.

Cette haute forme de culture humaine ne revêt un aspect démocratique que dans le Midi. La tentative albigeoise prétendait à réaliser cette unanimité du bonheur humain dans la paresse active.

Le développement des grandes civilisations industrielles du Nord est imposé par les difficultés de l'existence dans ces terres froides, par l'obligation de beaucoup manger, de se bien chauffer, de se bien loger.

Les maisons du Midi sont sombres et sales? Le soleil se charge de tout dorer et de n'y pas laisser vivre leurs occupants. Celles du Nord sont claires, tapissées de couleurs vives, emplies d'objets de cuivre? C'est qu'elles essaient de suppléer du mieux possible au manque de lumière.

Tant que le Nord n'eut pas envié, persécuté, vaincu, réduit en esclavage, puis attaché à sa fortune, le Midi de la France, le Paradis terrestre existait encore en Occitanie.

Il y a, me semble-t-il, une loi biologique à réviser : ce n'est pas la satisfaction aisée des besoins qui les multiplie, c'est la difficulté d'en satisfaire aucun. L'oiseau dans sa cage garnie d'un peu de millet, d'une feuille de laitue, d'une burette d'eau et d'un peu de seiche pour s'aiguiser le bec, ne souhaite rien d'autre et vit joyeux, chantant et paré de son plus beau plumage, aux saisons de la ponte. Mais si sa cage était vide et qu'il n'y trouvât rien pour satisfaire sa faim, il se briserait

la tête contre les barreaux ou parviendrait à s'enfuir. Et, devenu libre, il devra bâtir son nid, chasser de quoi se nourrir, se garder des oiseaux de proie, du plomb et de la glu : sa vie sera assiégée de besoins.

Il pourra, les ayant satisfaits au prix de luttes et de peines incessantes, railler le gueux clos dans sa cage, en apparence moins noble et moins libre que lui; en réalité plus que lui indépendant des caprices de la nature et mieux soumis à ses lois.

***

Dimanche. Retour à Auzargues. Quand minuit a sonné à la tour Wisigothe, dans l'étroite tranchée des rues à parois de vieilles maisons grises où je marchais seul, j'ai vu surgir l'image de mon enfance. Une femme (vieille? jeune?) a passé alors, et mon cœur a battu comme à quinze ans.

Si le vent souffle du Nord, le sifflet des locomotives emplit la ville. Mais hier le vent du Sud rendait l'air nocturne sirupeux, insinuant et frais et par instant le parfum saumâtre des étangs montait du canal par flottantes bouffées.

Au matin, le train courait à travers les glèbes rouges et or, piquées des sarments noirs des ceps. Les maisons s'abritaient derrière les haies de cyprès, tendant leurs tuiles rouges au soleil. Les

herbes des prairies luisaient sous la brise qui les courbait. Les treilles et les norias attendaient l'été avide de leur ombre et de leur fraîcheur. De place en place, un pin parasol rassemblait autour de lui tout le paysage. Habitées de ruches, les garrigues abruptes, où le roc à vif montre son éclat saignant ou doré, se jouaient dans une grisaille bleuissante et veloutée.

Dans les gares les hommes et les femmes avaient des visages sculptés dans du beau bois. Et leur rauque accent, où l'Espagne paraît!

J'ai embrassé en pleurant la mère de mon ami mort, dans la chambre où mon adolescence s'éveillait au rythme des beaux vers.

J'ai écouté parler des voix : celles que l'âge et les dents qui manquent tronquent ou empâtent, et celles des morts dont la sonorité est aujourd'hui plus éclatante et aussi plus douce.

Les arbres blancs et verts de ce printemps entrent par la fenêtre ouverte et dessinent sur les dalles de ma chambre des entrelacs de lumière dominicale. C'est l'heure où les belles jeunes filles, minces, au teint bistré, reines par la dédémarche et par l'éclat de leurs yeux noirs s'apprêtent pour la grand'messe. Le vent qui bruit tisse et retisse les dessins que les arbres font sur les dalles. Et le sifflet des locomotives entre aussi par les fenêtres, car le vent, ce matin, souffle du Nord.

*
**

Mon nom d'Auzargues m'accable et m'exalte. Puisqu'il était tombé en déshérence, pourquoi mon trisaïeul a-t-il voulu le réintégrer dans la famille avec le titre de comte? Louis XVI a signé les parchemins et approuvé l'arbre généalogique qui avait été dressé par mon trisaïeul. Mon grand-père et mon père, sages fils de la Révolution, ne se sont jamais souciés ni du nom ni du titre. Ils avaient sans doute raison. Le cours de l'histoire ne se remonte pas comme celui d'une rivière.

Mais le signe dont je suis marqué m'émeut plus que je ne saurais dire, certaines nuits d'insomnie. Cette bosse qui voûte mon dos, comme elle voûta celui du plus illustre de mes ancêtres, il y a sept siècles, me prédestine et me trouble.

Quel rapport pourrait-il y avoir entre le petit licencié ès lettres que je suis, aux bronches délabrées, vivant de rentes honnêtement gagnées par son négociant de père, et le héros de Muret et des luttes guelfes?

Simples rapports de héros à historien, avais-je d'abord pensé. Mais à mesure que je poursuivais les documents pour une monographie de Raymond le Bossu, comte d'Auzargues, à mesure que je parcourais les marches catalanes et gasconnes où il acquit sa gloire, les terres italiennes où il fut exilé, je sentais croître en moi la foi dans la perpétuité de son idéal albigeois.

*
**

Je ne crois plus au félibrige, j'ai eu tort de croire à la possibilité de transformer les revendications viticoles de 1907 en souhait d'autonomie. Il faudrait rendre aux Languedociens l'admiration, la religion de leur pays.

De toutes les régions de France, le Bas-Languedoc est celle que les voyageurs, les géographes, les archéologues et les artistes ont le plus négligé. Tantôt les descriptions du Midi français prennent Marseille pour centre et ne rayonnent pas au delà de Nîmes et de l'Estérel, tantôt elles prennent pour centre Toulouse, mais attirées par les Pyrénées, ne vont pas en deçà de Carcassonne.

Narbonne, Auzargues, Béziers, Montpellier, Agde, Cette, le pays-bas des vignobles et des étangs, le confluent de toutes les grandes civilisations méditerranéennes et orientales, sont abandonnés à leur sommeil.

C'est pourtant cette rive qui a reçu les premiers établissements des Phéniciens et des Grecs, qui accueillit l'apport carthaginois avant de devenir en Gaule le centre de la romanité. C'est là qu'au moyen âge les Arabes et les Juifs vinrent enrichir de leur sagesse la sagesse occidentale, là que fleurit, avant Assise, la doctrine de

pauvreté et de tolérance affectueuse. La mère de saint François fut-elle vraiment provençale ou venait-elle de Languedoc?

*
**

Les canaux du Nord ont leurs poètes et leurs peintres. Ceux du Midi ne les ont point eus encore. Au coucher du soleil, à Béziers, le canal de Paul Riquet, bordé de hauts cyprès touffus, est comme une lame d'acier bleui qui plonge dans le sang du soleil.

Le canal de la Robine à Narbonne glisse vers Mandirac, Tournebelle et Sainte-Lucie, tantôt doré, tantôt vert, tantôt gris, entre deux rangées de peupliers qui sont des cyprès joyeux, des touffes de lauriers roses et les palissades de roseaux qui protègent des maraudeurs les vergers et les treilles des « grangeots ». Les sarcelles et les macreuses le hantent, là où il côtoie les étangs, et parfois en septembre, un héron jaune et rose, posé sur une patte, s'envole majestueusement à l'approche d'une charrette de raisins.

A Toulouse, aux Pont-Jumeaux, on danse les soirs d'été et les « fenestrats » y succèdent aux parties de football.

Dans ces pays où les ruisseaux sont souvent à sec, c'est le canal qui joue en permanence le rôle de l'eau.

*
**

La plaine, la garrigue, la mer, les étangs, les canaux, les cyprès, l'aveuglante poussière blanche, l'odeur des figuiers et du vin, les tièdes bouffées du vent grec qui amènent la pluie, font danser les moustiques, mettent aux lèvres et aux narines la fadeur douce des marais, tout ce pays de fièvre et de soleil qui aboutit à la mer grande ouverte sur les départs méditerranéens, où que je sois, je ne puis m'en déprendre.

C'est lui que je cherchais dans Florence, dans Athènes et dans Barcelone et qui jusqu'à ma mort m'asservira à sa rédemption...

*
**

Il n'y a nulle folie à imaginer une Occitanie indépendante.

Tout ce qui est est, mais pourrait être autrement.

La stabilité des régimes politiques et sociaux n'est qu'apparence. La facilité avec laquelle un Cromwell prend le pouvoir, avec laquelle un Louis-Philippe devient roi, puis perd sa couronne (pour ne rien dire de l'antiquité) me hante et me pousse à espérer et à agir. Il n'existe ni déterminisme, ni matérialisme historique, mais sim-

plement des contingences et des hommes pour s'en servir.

Pour cela nul besoin d'hommes de génie. De 1789 à 1795, il n'y a pas eu en France un seul dirigeant de génie. La Révolution n'en a pas moins changé le monde. Les disciples du Christ étaient eux aussi sans génie.

*
**

Louis XI, Richelieu et Napoléon Ier, les trois grands centralisateurs, je les hais. Sans eux, une autonomie politique et linguistique du pays d'Oc eût été peut-être possible. Mais aujourd'hui seule une indépendance complète pourra régénérer notre peuple. C'est à elle qu'il faut tendre; tout autre effort serait vain.

*
**

Aux soirs de doute, se raccrocher à la devise du Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer », et aux deux vers de Mistral dans la *Reino Jano :*

*...Perdre o gagna li joio*
*Qu'enchaù aco? Lou beù es de courre!*

## VI

Les dernières semaines du troisième trimestre passèrent pour moi dans la tristesse et l'exaltation. Je me nourrissais de la pensée et de la doctrine de mon maître, et chaque jour, dès quatre heures, mon réveille-matin me tirait du lit. Dans la maison encore endormie, à la clarté fraîche de l'aube précoce, c'était le moment où je songeais à la mission que Raymond d'Auzargues m'avait léguée et où je méditais sur elle. Je ne négligeais pas mes études : je puisais dans le sentiment de ma nouvelle responsabilité une alacrité surnaturelle pour mes travaux scolaires.

L'histoire m'était comme une suite de chansons dont on retient pour toujours les mélodies, rien que pour les avoir entendues une fois. Penché sur mon atlas, j'étais le roi d'Occitanie, qui rend visite aux peuples amis du monde entier, mais je m'attardais aux rivages qui forment un anneau dont la Méditerranée est le chaton de saphir. Et jamais je n'avais si bien compris l'Afrique, qui est, sur la carte, une poire jaune, rose et verte avec les petites taches violettes qui appartiennent aux Portugais.

Je n'avais plus cessé de m'adonner particulière-

ment aux mathématiques depuis ma déconvenue du second trimestre.

J'aurais voulu que le programme de la classe fût plus chargé encore. A quoi bon échelonner sur tant d'années ce que mon avidité eût voulu absorber en quelques mois : pourquoi attendre deux ans encore avant que le monde de la physique et de la chimie s'ouvrît à moi, pourquoi ne m'enseignait-on pas déjà la philosophie?

C'est durant ce trimestre que j'ai pour la première fois éprouvé ce que je ressens plus vivement encore aujourd'hui et qui, je crois bien, différencie l'homme de l'enfant. Enfant, je savais toujours ce que je voulais, mais à présent, je ne sais plus toujours ce que je veux, et quand j'ai ce que je croyais souhaiter, je reste insatisfait. Je ne voulais naguère qu'une chose à la fois, il m'arrive d'en vouloir à la fois plusieurs et qui sont inconciliables.

Etre sans conteste le premier de la classe, ce qui jusque-là avait été mon désir le plus vif et ma raison de vivre, non seulement ne suffisait plus à mon bonheur, mais encore me paraissait une puérilité dégradante. Je ne me sentais plus comblé quand j'étais auprès de Mme Caraguel, je songeais à Denise, et je me fâchais si elle me demandait pourquoi j'avais l'air si triste; je souhaitais par moment lui faire du mal, la voir pleurer à cause de moi; j'aurais voulu lui parler de Denise dont elle ignorait l'existence, mais j'aurais en même temps voulu que tout fût entre

nous comme quelques mois auparavant. Je lui préférais Denise, auprès de laquelle je ne désirais rien d'autre, mais à mesure que j'avais moins besoin d'elle, je craignais davantage de perdre Mme Caraguel et j'exigeais qu'elle m'aimât plus que jamais.

Rien de ce qui était ne me satisfaisait plus. Mon seul refuge était *ce qui serait*. Ce qui, grâce à moi, serait. Les pleurs me venaient aux yeux, chaque fois que, dans ma solitude de l'aube, j'évoquais l'image de mon maître. Grâce à lui, j'avais de quoi peupler mon avenir et je savais quelle route suivre.

Je me comparais à Marcel Vié qui me narguait un jour parce que je n'avais pas encore arrêté un programme de vie! J'en avais un désormais, et autrement vaste et beau que le sien, tout d'égoïsme et de vanité.

Avec celles du premier matin, mes plus belles heures étaient celles du crépuscule, que je passais auprès de Denise dans le jardin de la villa d'Auzargues. Je ne manquais pas un seul jour de lui rendre visite.

Denise paraissait avoir oublié les mots que je lui avais dits à la mort de son frère, mais quand nous passions à l'endroit de la grande allée, où je les avais prononcés en l'embrassant, nous nous taisions toujours l'un et l'autre.

Elle aimait à parler des pays où elle avait vécu entre son frère et Miquèle, choyée, indépendante, jouant et courant seule sous les mimosas en

fleurs, hauts comme des maisons, ou cueillant en septembre les figues de Barbarie, hérissées de piquants, sur les pentes abruptes dont la mer baignait le pied. Elle préférait à tous autres le séjour des îles pareilles à de grands navires de rocs et de sable, immobiles au milieu de la mouvante immensité des eaux. Elle n'avait jamais le mal de mer sur les paquebots peints en noir, dont les cheminées sont baguées de rouge ou de blanc, et, elle courait de la plage avant, où sont la cambuse, les cabines des matelots et les passagers d'entrepont jusqu'à la passerelle de commandement où l'officier de quart lui faisait les gros yeux en lui montrant l'écriteau : « Réservé au service ».

Le plus souvent, je l'écoutais, désolé d'avoir un passé aussi uniforme et monotone. Denise avait vécu tout ce que je n'avais qu'imaginé. Quand elle m'interrogeait, je ne lui parlais que de l'avenir de l'Occitanie, où elle serait princesse. Mais elle secouait la tête sans répondre. Un soir pourtant, un soir que je n'oublierai pas, tout parfumé de fenouils et de seringas, elle ne se contint plus :

— Raymond parlait comme vous. Il est mort à présent. A quoi bon désirer des choses impossibles?

— Ah! Denise, répliquai-je, vous ignorez quelle force bouillonne en moi, de quoi je suis capable et quelle est ma ténacité... Je vous jure que l'Occitanie vivra ou que je périrai.

— Vous périrez donc, fit-elle à voix basse en prenant ma main.

— Non, non, Denise, je sens que je vaincrai. Avant de rencontrer votre frère, déjà je me promettais une destinée redoutable et ardue. J'ai ma bande qui me suivra jusqu'à la mort. Je sens que nous réussirons...

— A quoi?

— A quoi?... Mais à refaire des Occitans un peuple heureux. Vous ne savez pas ce que tout le monde ici souffre et peine. Un matin que j'étais au lit malade, j'ai entendu mon père et ma mère se désoler de leurs embarras d'argent. Il y a pourtant dans ce pays de quoi permettre à chacun une vie simple et sans soucis. Votre frère le répétait bien souvent. C'est du Nord que l'argent est venu jeter le trouble en Occitanie. Je veux libérer notre pays de la tyrannie du Nord et de l'argent.

— Je vous souhaite bonne chance...

— Pourquoi me décourager ainsi, Denise? Voilà comment vous vous conformez aux souhaits de votre frère mourant? Et une vie plate, sans héroïsme vous semble donc si désirable?

J'avais parlé avec rudesse. Denise serra ma main qu'elle n'avait pas lâchée?

— Vous avez raison, Jean. Je suis trop tendre et pas assez courageuse. Je suis indigne de ma race et du frère qui m'a élevée. Il faut me pardonner. Je ne suis qu'une petite fille un peu paresseuse et j'ai tant de plaisir à m'abandonner,

à respirer les parfums de la terre et de la mer, sans penser à rien d'autre, sans désirer rien d'autre, que je ne réagis pas toujours. En ce moment, par exemple, pour un peu j'oublierais mon chagrin et je ne demanderais rien de plus que de rester éternellement dans ce jardin auprès d'un ami tel que vous.

Nos regards se rencontrèrent, elle rougit, mais sans détourner les yeux. Comme Miquèle l'appelait pour le repas du soir, je pressai davantage sa main dans la mienne et la quittai sans lui répondre.

Je me rappelle tout ce que j'ai pensé ce soir-là en regagnant la rue des Marchands. Je me répétais que, plus favorisé que les héros de Corneille ou de Racine, je n'aurais pas à sacrifier ma passion à mon devoir, ni mon devoir à ma passion. Je me rappelle aussi que tout me paraissait simple et léger. J'étais soulevé d'une telle joie que marcher au pas ne me suffisait plus et que je me mis à courir de toutes mes forces. Je gravis quatre à quatre les deux étages qui conduisaient à ma chambre et, me jetant sur mon lit où j'avais si souvent rêvé à Mme Caraguel, je mordis l'oreiller pour qu'on ne m'entendît pas crier le nom de Denise.

## VII

La distribution des prix approchait. Les compositions finales étaient depuis longtemps terminées et, comme d'habitude, j'attendais tous les premiers prix, sauf, naturellement, celui de mathématiques. Je tenais même d'un maître répétiteur qu'il avait été question à la dernière assemblée des professeurs de me décerner le prix d'honneur offert par le sous-préfet qui devait présider la cérémonie.

Mes parents avaient décidé que je passerais mes vacances chez mon oncle le chanoine Nougaret. Les affaires de la chapellerie n'étaient pas assez florissantes pour que nous puissions aller tous en famille à la mer. Mon frère était attendu dans l'Ariège par ses parents nourriciers et ma sœur était invitée à Ouveillan par une amie de pension.

Deux grands mois m'appartiendraient donc pour mûrir mes projets et décider d'une ligne de conduite, deux grands mois de solitude et de travail. Que m'importaient tous mes lauriers de collège, qu'étaient-ils auprès de ceux dont mon maître m'avait appris à rêver?

Je n'étais pas retourné à Murcy-le-Viel depuis plusieurs années mais je me rappelais bien la grande armoire bourrée de livres de mon oncle.

Un lundi de Pâques, quand nous étions tout petits, nous étions venus fêter la Saint-Loup à Murcy, et mon frère, en tombant, s'était ouvert le front sur un des angles moulurés de la bibliothèque. Je m'imaginais d'avance puisant à ma guise dans ce trésor, encouragé et conseillé par mon grand-oncle, attendri et fier de mon ardeur d'apôtre. Je n'étais pour lui jusqu'ici qu'un gamin sans conséquence, mais quels grands yeux il écarquillerait lui, le plus savant des historiens albigeois, quand il découvrirait en son petit-neveu le futur rédempteur de l'Occitanie...

L'estrade tricolore dressée au fond de la cour d'honneur, contre les fenêtres du réfectoire, l'emplacement de l'orchestre à gauche, la grande tente rayée de rose qui abrite du soleil les parents d'élèves, le défilé officiel au son de la *Marseillaise,* je n'évoquais pas tout ce protocole, chaque année, le même, sans sourire avec un peu de mépris. Tous ces hochets, tous ces procédés d'émulation me paraissaient d'une puérilité intolérable. Pourtant le grand jour venu, lorsque je redescendis de l'estrade, chargé de livres, les oreilles sciées par la couronne de papier doré dont le sous-préfet m'avait coiffé, dans le crépitement des bravos, et que ma mère, les larmes aux yeux, m'embrassa la première, je me sentis baigner dans la même béatitude et la même émotion que les années passées et à la plaisanterie traditionnelle du cousin Marius, venu en redingote et en chapeau haut de forme :

— Tu sais, Jean, j'ai commandé une brouette... je me mis à rire aux éclats, sans arrière-pensée. Jusqu'à la fin de la cérémonie, je m'enfermai dans ma vanité de petit collégien, et, pour la dernière fois, je crois bien, de ma vie, je ne fus plus qu'un enfant heureux.

Je ne partis pour Murcy-le-Viel qu'une semaine après la distribution des prix. Aujourd'hui que j'ai triomphé de tous les obstacles et que je suis prêt à l'action, je ne puis encore sans frémir songer à cette grande semaine de honte où j'ai touché le fond de la tristesse et du dégoût humains.

A déjeuner, pour fêter mon prix d'honneur et mon prix d'excellence, on retient le cousin Marius et sa sœur Henriette. Mon père avait monté de la cave une vieille bouteille de Quatourze qu'on but avec la pintade rôtie et ma mère avait roulé des oreillettes qu'on arrosa de blanquette de Limoux. Le cousin Marius chanta les couplets de l'opérette :

> Tambours, clairons, musique en tête,
> Voilà qu'arrive le régiment...

qu'on accompagne au refrain en tapant du couteau sur les flûtes à champagne.

La chaleur était accablante, lorsqu'alourdi par le repas de fête, je traversai la rue pour monter chez Mme Caraguel. Je savais la trouver seule. La veille au soir, M. Caraguel, en imperméable

et en leggins, m'avait crié au passage : « Veux-tu m'accompagner, clampin, je pars en tournée pour trois jours. » Elle était seule, en effet, vêtue d'un simple peignoir lâche, qu'elle laissait largement décolleté tant la chaleur l'incommodait. Les canaris, en boule dans un coin de leur cage, s'étaient assoupis.

— Eh bien! me demanda-t-elle en m'ouvrant la porte, vous êtes content? combien de prix?

Je lui racontai tout : le discours d'usage de mon professeur, le remplaçant de Raymond d'Auzargues, la réponse du sous-préfet, mon prix d'honneur et la chute de Maynadier qui avait dégringolé les marches de l'estrade sans lâcher sa pile de livres (tous des seconds prix). Le vieux Quatourze et la blanquette de Limoux produisaient leur effet : je parlais avec une volubilité qui faisait rire Mme Caraguel, et je me grisais toujours plus de mes paroles et de ce rire. J'arpentais la salle à manger en imitant la démarche du sous-préfet, et pour mimer la façon dont il saluait de son bicorne à plumes, je m'étais coiffé d'un chapeau de Mme Caraguel, mais je butai contre un fauteuil, et en étendant les bras pour retrouver mon équilibre, je donnai un grand coup sur la cage des canaris qui, affolés, se mirent à battre des ailes et à m'asperger de l'eau de leur petit abreuvoir.

J'imitai ensuite le principal plaçant les parents et parcourant les rangées de chaises en retroussant sa toge à parements jaunes lisérés d'her-

mine. J'avais jugé indispensable, pour compléter la ressemblance, d'endosser un manteau de Mme Caraguel, qui traînait derrière moi ; les manches étaient si amples qu'en me retournant avec toute la dignité d'un chef d'établissement, je jetai à terre une tasse à café qui était encore sur la table. Je restai tout confus, mais Mme Caraguel riait si fort qu'elle ne pouvait se baisser pour ramasser avec moi les débris de porcelaine :

— Ecoutez, Jean, si vous êtes venu ici pour faire mourir de peur mes canaris et pour briser la vaisselle, il faut le dire tout de suite.

« Asseyez-vous près de moi, sur ce canapé, et défense absolue de bouger les pieds et les mains. »

Elle me saisit par les deux poignets et me fit asseoir sur le canapé :

— Regardez-moi ces oreilles couleur d'écrevisse cuite et ce front en nage.

Elle ne riait plus et tirant de son sein un petit mouchoir parfumé :

— Donnez un peu ce front qu'on vous l'essuie...

Je tendis mon visage et humai le parfum. Mme Caraguel s'était penchée sur moi et, de son peignoir entr'ouvert, le même parfum montait, mais plus âcre, plus violent. J'éprouvais une sensation de malaise. Cette odeur trop forte me troublait. Après le mien, Mme Caraguel essuya son visage, les tempes d'abord, puis le tour de ses lèvres où perlaient, sous un duvet léger, des gouttelettes de sueur.

Le vin que j'avais bu à déjeuner empourprait mes joues fièvreuses. A travers les persiennes coulaient des bouffées d'un air embrasé.

Aucun détail ne m'est sorti de l'esprit.

— Quand aurez-vous vos quatorze ans? me demanda Mme Caraguel.

— Le 12 novembre. Je suis né le jour de la Saint-Martin.

— Quel grand garçon vous êtes... Déjà un homme qui me trouvera bientôt trop âgée pour lui plaire et ne pensera plus à sa vieille amie.

Elle poussa un soupir et reprit ma main. Les pensées, les images les plus curieuses voltigeaient devant mes yeux mi-clos : je voyais défiler les internes de ma classe qui, le soir, entre sept et huit, sortent de la salle d'études et s'isolent pour fumer, pour regarder les journaux illustrés et échanger en ricanant tous les gros mots qu'ils connaissent et, parmi eux, François Bissières, dont je me rappelais les yeux cernés, les joues cireuses et qui était mort en février de s'être épuisé.

Pourquoi tous ces souvenirs venaient-ils me visiter à ce moment, eux que j'avais toujours laissés à la porte du collège? Comment toutes les saletés des fins de récréations et des petits livres à couvertures jaunes qu'on paie quatre sous dans les kiosques à journaux, pouvaient-elles hanter ma mémoire dans cette salle à manger où nous avions fait ensemble, ma grande amie et moi, de si beaux rêves héroïques?

Je lève les yeux : était-ce bien Mme Caraguel que j'avais auprès de moi? Cette odeur qui émanait d'elle et qui me faisait peur, je me souvenais tout à coup où je l'avais respirée déjà. C'était la nuit où je m'étais échappé, lorsque Angèle m'avait saisi à bras-le-corps pour me jeter à la porte de sa vilaine maison. Mais comment cela se pouvait-il? Mme Caraguel respirait fort, sa poitrine se soulevait et elle serrait ma main à me faire crier.

— Qu'avez-vous?... Pourquoi me serrez-vous si fort?

Ses yeux sont étrangement dilatés et je sens mon pouls heurter avec violence contre mes tempes!

— Vous pleurez à présent?

J'appuie ma tête contre son épaule, je voudrais savoir comment la consoler. L'affreuse odeur qui, cette fois, me rappelle les sacs de linge sale qu'on vide à la maison les jours de lessive, me donne la nausée et me rejette en arrière. Mon amie parle. Mais elle ne semble plus s'adresser à moi, elle se parle à elle-même. Je n'oublierai jamais cette voix sifflante et rauque qui répétait des mots sans suite :

— Pourquoi pas?... Tout est bien... Tout est bien... Pourquoi pas?

Ses yeux soudain se penchent sur les miens, enfoncent leur regard devenu blanc dans mes prunelles : sa bouche et ses mains fondent sur

moi; son peignoir s'écarte, ses cheveux se dénouent...

Je la repousse avec tant de force que je la jette à terre. Cette femme demi-nue, pareille à ces pauvresses qui, l'été, sur la plage, se déshabillent en plein vent, qu'a-t-elle encore de commun avec ma grande amie? Et moi, tout débraillé devant elle, comment pleurerais-je assez ma honte? des cris m'échappent :

— Je vous déteste, je vous hais, je ne veux plus vous voir, je vous hais, oui, je vous hais.

Elle reste étendue à terre, sans bouger, plaintive, le visage dans les mains :

— Jean, j'ai été folle... Il ne faut pas me détester. Il faut me pardonner... Donnez-moi la main que je me lève.

J'ai tellement honte que je n'ose pas remettre mes vêtements en ordre devant elle. Elle se suspend à ma veste, et de nouveau son âcre odeur me repousse loin d'elle. Je happe mon canotier, j'ouvre la porte de la salle à manger; dans la pénombre de l'antichambre je me reboutonne en hâte, les doigts tremblants et je me précipite dehors.

Je longeai la berge du canal et courus, malgré la chaleur, jusqu'à ce que je fusse arrivé hors ville. Mon cerveau était en feu, et quand je me demandais ce que je ressentais, tantôt c'était de la tristesse, tantôt de la colère et tantôt de la honte. Ce dont j'étais certain, c'était que je ne reverrais de ma vie Mme Caraguel.

Elle, que je considérais comme un ange de pureté, ne valait pas mieux que toutes ces brutes de pensionnaires avec leurs sales histoires et elle avait essayé de me rabaisser au niveau du pire de tous. Jamais je ne lui pardonnerais.

Où en serait-elle arrivée si je l'avais laissé faire? Elle qui prétendait m'aimer!... Je me rappelais ce livre qui avait longtemps traîné dans le pupitre de Bissières : *L'Art de faire l'amour*. Quel rapport, mon Dieu, quel rapport y avait-il entre toutes ces lectures défendues, toutes ces histoires bonnes pour des servantes ou des cancres et le rayonnement de l'amour dont je rêvais!

J'essayai de raisonner froidement et mes réflexions me désespérèrent davantage. Je n'avais jamais songé à l'importance que pouvait avoir *dans la vie* le contenu de ces livres que notre surveillant général appelle « des ouvrages malsains ». Je n'avais jamais pensé surtout qu'il pût jouer un rôle quelconque dans l'existence de gens connus de moi. D'un coup je me rendais compte de mille choses desquelles je m'étais jusque-là désintéressé. Comment avais-je pu, attentif comme je l'étais, ne pas m'apercevoir plus tôt de la saleté de la vie? Comment, la nuit où j'avais rencontré Angèle, n'avais-je pas fait tous les rapprochements qui s'imposaient à présent à moi? Les gestes de Mme Caraguel c'étaient les mêmes qui devaient accompagner les cris rauques de M. Julien, dans la maison d'Angèle, les mêmes que ceux de Jacques Blum et de la bonne des Rouzaud.

Et mon père, ma mère?

Ma mère aussi.

Je me jetai dans un fossé et la tête enfouie dans mes bras contre l'herbe et la terre grasse du talus je sanglotai jusqu'à la nuit.

## VIII

Je ne rentrai à la maison que pour me mettre à table. J'évitais les regards de ma mère, étonnée et inquiète, que je sentais peser sur moi. Je prétextai les émotions de la matinée pour refuser de sortir sur le pas de la porte prendre le frais avec les voisins. Mme Caraguel y descendait quelquefois. Je montai me coucher.

Comme souvent, dans le fort de l'été pour être moins incommodé par la chaleur, je me glissai tout nu entre les draps; mais mon corps sans vêtement, toute cette chair étalée et moite, me firent horreur. J'imaginai, dans cette même attitude, tous les habitants de la rue des Marchands, le principal, le sous-préfet, mes professeurs et je hoquetai de dégoût. Le vieil exemple de la grammaire latine : « Les yeux sont le miroir de l'âme », me traversa l'esprit, je revis les yeux de Mme Caraguel, quand elle s'était jetée sur moi, qui étaient le miroir de sa chair.

Je souriais (mais avec quelle atroce ironie) de ma naïveté de la veille. Je savais pourtant la veille exactement les mêmes choses mais je ne les reliais pas les unes aux autres. Tous les détails m'étaient connus, mais je les laissais épars comme les cubes d'un jeu de patience, sans songer à les assembler. Et voici que, comme par magie, ils s'étaient assemblés tout seuls pour m'offrir une image plus horrible que toutes celles que j'aurais pu concevoir.

Je m'endormis tard cette nuit-là, et, en me réveillant, je retrouvai mon tourment à mon chevet. Mais c'était moi-même qui me faisais horreur, plus encore que Mme Caraguel. Toutes les phrases du catéchisme de persévérance et de l'Evangile me revenaient à la mémoire, et je les appliquais à mon corps. Pour la première fois, j'éprouvais vraiment combien il était méprisable et vil, qu'il n'était que boue, en attendant de se résoudre en poussière (*ciner et pulvis es*...).

La journée durant je restai accablé par tous les besoins bas de la nature humaine : comment ne m'étais-je jamais encore aperçu de ce que comportaient de dégradant la digestion, la sueur? J'imaginais avec désolation l'intérieur de mon ventre : cet amas d'entrailles, de boyaux et de viscères pareil à un étal de triperie. Je ne pus avaler une seule bouchée de viande. Le seul mot de chair me révoltait et me levait le cœur. Je ne croyais pas qu'il fût possible de tant souffrir.

La nuit venue, je me jetai sur mon lit, enfermé

dans la plus longue de mes chemises et, par bonheur, le sommeil — un lourd et noir sommeil d'ivrogne — m'écrasa aussitôt...

Un jet de soleil fusa, me frappant en pleine figure. Il faisait grand jour, et, entre mes paupières papillotantes, je reconnus ma mère en train de fermer la fenêtre, après avoir ouvert tout grands les volets. Elle s'approcha de mon lit, se pencha sur moi, m'embrassa avec sa tendresse un peu craintive et son regard toujours en soupçon d'une maladie en train de couver. Mon frère ronflait encore dans son lit, protégé par la pénombre.

Je le contemplai, me demandant s'il savait, lui, mon aîné, tout ce que je savais. Je l'enviais : au moins, il ne souffrait pas. Mais d'autre part, eussé-je consenti à être pareil à ce gros dadais endormi?

Ne valait-il pas mieux être instruit de tout? Il m'eût bien fallu, d'ailleurs, un jour ou l'autre faire l'expérience de l'avant-veille. J'étais assez solide pour supporter le coup, tout inattendu et rude qu'il fût.

Je glissais ainsi de raisonnement en raisonnement. Je me sentais la tête légère, l'esprit clair et j'avais l'impression de voir courir ma pensée à travers les sinuosités de mon cerveau. J'oubliais presque ma peine : le soleil jouait sur ma couverture et dans son faisceau lumineux dansaient d'impalpables poussières de clarté que je rendais folles en y plongeant ma tête. Comme c'était

bien un soleil de second jour de vacances et comme ma mère avait bien fait d'ouvrir les volets! Pauvre maman, comme elle m'aimait, comme elle m'avait tendrement embrassé...

Brusquement, je retombai au fond du gouffre noir, d'où je venais de m'évader. Ce baiser de ma mère, c'était encore un baiser. Le baiser d'une bouche de chair, comme étaient de chair ma bouche et celle de Mme Caraguel.

Je me levai d'un bond, m'habillai comme un fou et sortis. Longtemps j'errai le long du canal, rivé à ma souffrance. En vain je me répétais qu'un jour ou l'autre tout m'eût été révélé.

J'aurais voulu ne plus avoir aucun contact avec les hommes, vivre seul. Si j'avais pu, je serais parti le jour même pour Murcy-le-Viel. Là, du moins, je serais loin de tous les visages connus. Et, du seuil de la porte, en levant les yeux, je n'apercevrais pas les fenêtres de Mme Caraguel, celle de sa salle à manger où était né mon malheur. Dans le vieux presbytère, à l'abri de l'église, peut-être pourrais-je oublier tout ce qui était chair et retrouver la paix de l'âme. Heureux les prêtres qui sont chastes et vivent dans le mépris des sens. Je n'avais jamais songé à entrer au séminaire, mais je les enviais de fonder leur existence sur le seul culte de Dieu et de leur âme immortelle.

Sur ce dernier point, tout au moins, je me promettais d'imiter leur exemple. Si tous les hommes, si toutes les femmes vivaient asservis à leur

corps, je serais l'exception, je ne vivrais que de mon âme et pour mon âme.

Cette résolution prise, je me sentis un peu apaisé, et il me sembla que mon maître, s'il me voyait d'outre-tombe, devait être content de son disciple.

Depuis la veille de la distribution des prix, je n'étais pas retourné chez Denise. C'était la première fois depuis la mort de son frère que je passais plus de quarante-huit heures sans aller à la villa. Je décidai de ne pas tarder davantage et à l'heure accoutumée, je tirai la chaîne de la cloche qui me répondit du fond du jardin de sa voix rouillée. De petits pas coururent sur le gravier qui crissait et Denise elle-même m'ouvrit :

— Méchant, me dit-elle, pourquoi m'avez-vous abandonnée si longtemps?

Que répondre? Je voulus prendre sa main, mais elle me repoussa et couvrant d'un bras son visage, comme un enfant qui craint d'être battu, elle éclata en sanglots. Je marchais près d'elle, sans trouver un mot d'excuse ou d'explication. Elle se dirigea vers la tonnelle, s'assit sur le banc et continua de pleurer, avec des hoquets et des soubresauts d'épaules qui me bouleversaient.

— Vous ne méritez pas que j'aie à cause de vous toute la peine que j'ai... Vous êtes trop mauvais et vous ne m'aimez pas.

Le jour de la distribution des prix, elle m'avait attendu tout l'après-midi, espérant des détails sur la cérémonie, sur mon triomphe, et je n'étais pas

venu. Le lendemain elle m'avait encore attendu en vain. Je n'avais agi de la sorte que parce que je ne me souciais pas d'elle.

Je saisis de force sa main qu'elle continuait à me refuser et dont elle cachait ses yeux, et je découvris son visage. Ses longs cils mouillés m'apparurent, ses paupières rougies et ses lèvres serrées. Et je ne trouvais toujours pas un mot à dire. Elle était une toute petite fille dont le gros chagrin a besoin d'être consolé. Je la pris doucement par l'épaule et l'attirant contre moi, je commençai à la bercer en répétant :

— Ne pleurez plus, Denise, ne pleurez plus, je ne veux pas que vous pleuriez.

Elle ne résistait plus : longuement je la berçai ainsi. De temps à autre, ses cheveux mousseux effleuraient mon menton, et comme elle avait soulevé sa tête, ses joues humides furent à hauteur de ma bouche et, par deux fois, je les baisai...

Ce fut comme si une explosion m'avait crevé le tympan, tant fut puissant le cri de la voix intérieure qui clama le mot de dégoût. Et, dans ma tête, ce fut comme si d'innombrables bourdons martelaient ce mot : « la chair, la chair, la chair ».

J'avais brusquement cessé de bercer Denise, et ses grands yeux braqués sur moi m'interrogeaient. Je n'osais pas m'écarter d'elle Mon cœur était noyé de honte. Mais comment expliquer à cette enfant ce qui m'était arrivé et le serment

que j'avais fait. Mon devoir était de me dominer. J'y parvins et je feignis de plaisanter!

— Il m'avait semblé entendre un pas... J'ai cru que Miquèle allait nous surprendre.

Je me levai, mais Denise resta assise et ses yeux m'interrogeaient toujours. Avec une violence enfantine, elle s'écria soudain :

— Elle peut nous surprendre... Je suis libre et elle n'est qu'une servante. Revenez vous asseoir près de moi.

Je repris ma place sur le banc et un long moment nous demeurâmes tous deux sans parler. Ce fut Denise qui rompit le silence.

— Ecoutez-moi, Jean. Vous allez partir chez votre oncle... Et moi j'ai reçu une lettre de mon tuteur qui m'envoie aux bains de mer pour les vacances. Après les vendanges, on décidera de mon sort et sans doute m'enfermera-t-on dans un couvent. Quand nous reverrons-nous? Plus jamais ce ne sera pour nous comme c'était jusqu'aujourd'hui.

J'avais accepté sans trop de tristesse l'idée de m'éloigner de Denise, parce que je la laissais dans la villa et le jardin où nous nous retrouvions chaque jour. Mais la pensée qu'elle allait partir de son côté, qu'elle habiterait un endroit inconnu de moi me remplit d'un nouveau désespoir.

Cette souffrance de plus ajoutée à toute la détresse qui m'accablait depuis trois jours me fut si insupportable que je ne cherchai plus à me

contraindre, et je me mis à pleurer à mon tour. Je sentis les bras de Denise se refermer autour de mon cou, sa joue tiède et ronde s'appuyer contre la mienne et, comme un murmure, coulèrent dans mes oreilles tous les mots que je souhaitais entendre :

— Jean, pensez au jour où nous aurons vingt ans. Jean, pensez que je n'ai que vous sur terre... Pensez que vous devez m'aimer, me conquérir et me protéger. Pensez à ce que vous avez promis à Raymond... Pensez à toute la peine que j'ai. Si vous ne m'épargnez pas la vôtre, comment ferai-je pour vivre?

Je ne sais pas comment on souffre, passé vingt ans, mais je ne pense pas qu'on puisse souffrir plus que nous souffrions, nous qui n'en avions que treize.

Je me raidissais; je me répétais : « Montre-toi viril, sache supporter dignement tes souffrances. » Et comme je me contraignais pour y parvenir, à les regarder bien en face, je m'aperçus que toutes celles de ces derniers jours s'étaient presque dissipées, ne me blessaient plus et que la seule perspective de ne plus voir Denise me torturait. « Il faut réagir », me disais-je, et je prononçai tout haut : « Denise, ce soir mieux vaut nous séparer. Je reviendrai demain et je suis sûr que nous serons plus courageux l'un et l'autre. »

— Oui, Jean, me répondit-elle, cela vaut mieux. Mais (sa voix se fit plus basse) embrassez-moi bien fort avant de me quitter.

Elle m'offrit son visage, et je mis sur chacune de ses joues, les yeux fermés, les tempes battantes et la gorge sèche, un baiser où se mêlait douloureusement à l'effroi de l'impureté charnelle la douceur sublime de notre amour.

## IX

Il me fallut trois jours encore pour retrouver toute ma confiance et ma sérénité, trois jours où la lutte fut rude, mais s'acheva par ma victoire.

Quand je pris le train pour Murcy-le-Viel et que, seul dans un compartiment de troisième, j'eus salué successivement au passage le pont du canal, la tour Wisigothe, le square Saint-Paul, les Casernes, et, reconnaissable au loin à ses ardoises au-dessus des vignes bien sulfatées, le toit de la villa de Denise, il me parut que je venais de quitter un monde où je ne rentrerais plus.

« Adolescence... » Le wagon ne cessait de répéter ce mot. J'allais d'une portière à l'autre; en cliquetant contre leurs glissières les vitres disaient : « Adolescence »; les roues disaient en frottant contre les rails : « Adolescence »...

Je me sentais prêt à combattre autant qu'il le faudrait. Le mal me guettait, mais le connaissant, je le vaincrais; je savais si bien où était

le devoir. Je souriais de ma sottise des jours passés; j'avais peine à excuser le trouble où m'avait jeté ma dernière rencontre avec Mme Caraguel. Cela me semblait dater de si loin, que, par instant, je me demandais si je n'avais pas rêvé. Comment surtout avais-je pu comparer un baiser de ma mère ou de Denise à cette chair qui avait menacé ma bouche et ma nudité? C'est mon âme seule qui embrasse Denise ou ma mère.

J'étais joyeux comme un convalescent, pour lequel la vie prend un sens nouveau. Il me semblait que je relevais d'une maladie dont je sortais plus fort. Je m'amusais à m'appliquer toutes les phrases dont on use à propos des garçons de quatorze ans : « âge ingrat », « crise de croissance », « période critique » et toutes les autres.

L'essentiel d'ailleurs, c'était d'obéir au souhait de mon maître, d'obtenir de mon oncle tous les éclaircissements, tous les conseils, tous les livres nécessaires. Ah! tout apprendre, tout savoir, pour agir sans délai. Mettre le plus tôt possible tout en œuvre pour le triomphe de la cause occitane...

Passé la halte de Saint-Johannès, le train grimpe la rampe en soufflant, fonce dans un tunnel pour traverser la colline et c'est sur l'autre versant à mi-côte, dominant la vallée de l'Aygoual, qu'est bâti Murcy-le-Viel, au milieu des vignes et des oliviers.

Mon grand-oncle m'attendait sur le quai de la station, coiffé de sa barette à pompon, lisérée de

violet. Il ne met son grand chapeau rond, son « plat à barbe » comme il l'appelle, que pour descendre en ville, à Auzargues, ou pour recevoir Monseigneur à la gare, le jour de la confirmation. Il avait le nez plongé dans son missel et ne leva la tête que quand le train fut arrêté. Il ramena sur le front ses grosses lunettes rondes, hésitant entre les quatre portières qui s'étaient ouvertes. De l'une jaillit un sac postal; de l'autre une grosse dame; son regard s'arrêta sur la troisième d'où je sautai à terre d'un bond avec ma valise.

Nous nous embrassâmes et je le considérai comme si je ne l'avais jamais vu. Ce n'était plus l'oncle-gâteau, un vieux prêtre débonnaire au nez plein de tabac, que j'avais devant les yeux, c'était celui qui allait m'ouvrir les portes du mystère. Je lui découvrais une majesté inconnue, j'étais envahi par le respect et la timidité. Comment lui exprimer tout à trac ce qui tourbillonnait dans ma tête, lui dire : « Mon oncle, je sais à présent qui vous êtes. Autrefois je me moquais un peu de vous parce que vous habitiez un village et portiez des soutanes râpées. Je me croyais plus fin que vous. Vous étiez un peu pour moi comme le grand vieux fauteuil qui est dans notre salle à manger : un meuble de famille qu'on aime bien mais qu'on traite sans déférence. Aujourd'hui, je ne suis plus devant vous qui savez tout ce que j'aspire à apprendre qu'un simple petit ignorant. Mais vous ne soupçonnez pas ce changement, je

suis encore pour vous l'enfant turbulent qui sautait sur vos genoux pour jouer « au cheval de « mon papa, quand il va, il va, il va... » ou qui décapitait vos rosiers à coups de baguette. Mais ce n'est plus votre gros nez d'où sortent des poils saupoudrés de tabac qui m'hypnotise, ce sont vos yeux. »

Le regard de mon oncle se posa sur moi, tout bleu et tout neuf dans son visage tanné, creusé de ravines, et quand il croisait le mien, je m'appliquais à penser intensément tout ce que j'aurais voulu qu'il y lût. Mais il n'avait pas l'air de s'apercevoir que mon regard avait vieilli et n'était plus celui d'un bébé. Il me parut tout à coup impossible de lui confier mon secret et de lui réclamer son aide.

Il me questionna et je souffris comme d'une injustice que ses demandes fussent les mêmes demandes puériles d'autrefois :

— Tu n'es pas trop fatigué?

(Fatigué pour trois quarts d'heure de voyage.)

— Tu n'as rien oublié au moins, dans ton compartiment? Le frérot et la sœurette vont bien? Papa et maman aussi? Et ces prix?

Puis il se tut, sembla ne plus faire attention à moi. Je levai les yeux et en retrouvant, courbé dans sa soutane puce, avec son cou tout plissé, son gros nez en pomme de terre émergeant des rides et des ravines de la face, le même long vieillard maigre que j'avais toujours connu et dont

j'embrassais sans plaisir les joues piquantes et molles, je me sentais à mille et mille lieues du but que je me proposais d'atteindre. Mais quand il soulevait ses paupières et qu'à nouveau ses yeux se découvraient à moi, tout entiers et nus, je reprenais courage et soudain toute différence d'âge me semblait abolie entre nous.

Des gens nous croisaient sur la route et saluaient : « Bonjour, monsieur le Curé. » Ceux qui me connaissaient m'adressaient une parole d'amitié : « Comme te voilà grandi. Ça fait bon d'être en vacances... » Ils s'expliquaient entre eux à voix haute qui j'étais : « C'est le second des petits Rigaud chapelier. » Ou bien ils interrogeaient mon oncle et puis s'exclamaient : « Ah! Mlle Marie a déjà un grand fils comme ça. » Un vigneron, qui portait à la main deux grappes mûres, voulut à toute force m'en donner une : « Ce sont les premiers raisins de l'année », me dit-il en français, puis il échangea quelques mots en languedocien avec mon oncle.

J'écoutais avec avidité, honteux de mal parler le dialecte d'Oc. A Auzargues, dans la rue des Marchands, tout le monde comprend le patois, mais nul ne s'abaisserait à le parler. Ici, riches et pauvres parlent languedocien et n'usent du français qu'avec les étrangers. Je suis donc un étranger?

Mon oncle répondait en patois et je l'écoutais avec enchantement. J'aurais voulu qu'il ne me parlât que languedocien.

La vieille Baptistine nous guettait du seuil de la cure.

Elle essuya sa main à son tablier bleu avant de serrer celle que je lui tendais. A table, lorsqu'elle eut apporté le bouillon de poule (une poule tuée et farcie en mon honneur), le *Benedicite* expédié, mon oncle me dit brusquement :

— J'ai un peu peur que tu t'ennuies ici. Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire de toute ta sainte journée?

Je n'avais pas songé à la facilité avec laquelle je pourrais me confier à lui, et, un instant auparavant, dans ma chambre, en déballant ma valise, j'avais échafaudé les projets les plus extravagants. Je m'étais presque arrêté à celui-ci : demander à mon oncle de me confesser et, dans l'ombre du confessionnal, lui tout avouer. Je fus si déconcerté par sa question que je ne trouvai pas d'abord de réponse. Mon oncle me dévisageait avec un peu d'inquiétude, il ajouta :

— C'est que je ne pourrai pas te tenir beaucoup compagnie. Ce ne serait d'ailleurs pas une compagnie bien gaie... Mais tu pourras te joindre aux quelques compagnons de ton âge qui sont ici.

J'aurais voulu faire entrer dans une seule phrase tout ce que je brûlais de lui dire, y trouver place pour mon maître, pour l'Occitanie, pour chacun de mes désirs, que sais-je? mais ce fut, hélas! cette phrase d'écolier sage et bien stylé qu'il me fallut prononcer :

— Vous savez bien, mon oncle, que les livres sont entre tous les meilleurs campagnons...

Et je me tus. J'aurais voulu me battre, m'enfoncer sous terre. Il me semblait que je venais de perdre par cette réponse de nigaud mon unique chance de me dévoiler.

Si ma réponse lui parut pédante et enfantine, mon oncle n'en laissa rien paraître et il reprit de sa voix égale :

— C'est que je ne crois pas avoir beaucoup de livres qui puissent t'intéresser...

Un homme en train de se noyer quand la main de son sauveteur, le saisissant brutalement à l'épaule, soulève sa tête hors de l'eau, doit éprouver une sensation du genre de celle qui me secoua.

Docile, l'occasion que j'avais laissé échapper revenait s'offrir à moi. Je répondis précipitamment :

— Vous vous trompez, mon oncle, je suis sûr au contraire que vos livres m'intéresseront tout à fait.

Quelle impossibilité de se comprendre y a-t-il donc entre une grande personne et un enfant? J'attendais de mon oncle une question qui eût débondé mon cœur prêt à s'épancher. Mais il sourit et dit simplement :

— J'en serai étonné...

Puis il s'inclina sur une poire et s'appliqua à la peler en spirale d'un seul tenant sans lever son couteau. Le soupirail lumineux se referma.

Je me retrouvais environné de nuit, envahi par le désespoir, seul.

En me voyant baisser la tête, mon oncle reprit :

— Tu devrais aller te reposer. Une bonne nuit te fera du bien... Baptistine, apportez un bougeoir.

Je gagnai docilement ma chambre. Les draps de lit étaient rapeux. Les murs passés au lait de chaux, le bénitier avec sa branche de laurier, les portraits en couleur de Pie IX, de Léon XIII et de Mgr Dupanloup accrochés au mur me dominaient de leur indifférence glaciale. Rien ne m'était affectueux. Mon grand-oncle lui-même me semblait aussi définitivement éloigné de moi que mon pauvre maître disparu. Tout ce que j'avais imaginé et calculé s'était écroulé et je me sentis soudain la tête vide, pareille à un grelot sans pois.

La lune qui perçait les rideaux de mousseline faisait bouger sur la chaise où j'avais entassé mes vêtements un peu de clarté pauvre. Je repensais à l'espoir que j'avais contenu en moi, quelques heures plus tôt, pendant le trajet d'Auzargues à Murcy, scandé par la locomotive, rapide et robuste comme elle, soufflant fort sa joie conquérante et qui s'était si vite enfui par une invisible fissure. Plus rien ne m'en restait. Perdu dans ce vaste lit, cercueil trop grand pour ma taille, qu'étais-je? qu'un pauvre petit corps d'enfant au milieu de l'immensité des âges et des

espaces. Mourir... ah! la chute au néant, l'affaissement du pendu, brusque, au bout de la corde, la respiration coupée, l'effondrement dont le cœur brutalement défaille, en même temps que le vertige retourne le cerveau sens dessus dessous entre les oreilles qui cessent de bourdonner... et la résurrection en sursaut, les ongles griffant les draps, les phalanges recroquevillées et la bouche ouverte pour un cri qui ne peut sortir... Chaque fois que je commençais à m'assoupir, le cauchemar me précipitait au fond de cet abîme et revenu à moi j'entendais, insaisissable et présent comme mon espérance perdue, le rappel d'un crapaud qui montait des roseaux en bordure de l'Aygoual, pareil à l'adieu d'un ami qui s'éloigne pour toujours dans la nuit.

## X

En m'éveillant, je sus tout de suite où j'étais. Je pensai à ceux qui racontent qu'à leur réveil dans une chambre inaccoutumée ils ont besoin d'un long moment avant de reprendre conscience. En ouvrant les yeux, je retrouvais à mon chevet ma déconvenue et mon découragement de la veille. Je me rendais compte qu'à moins d'un miracle,

je ne réussirais pas à faire de mon oncle le conseiller et le complice que j'avais imaginé. Dès lors, comment, seul et privé de tous moyens, m'acheminer promptement vers le but que j'avais juré à Raymond d'Auzargues et que je m'étais juré à moi-même d'atteindre. Je me reprochais amèrement ma maladresse et ma timidité, mais je sentais bien qu'elles étaient irrémédiables.

On frappe à la porte et sans attendre ma réponse, Baptistine entre dans la chambre. Baptistine, pour moi, c'est un cep de vigne. La première fois que je l'ai vue, j'ai pensé à un pied de vigne, et, à mesure que je grandissais, j'ai trouvé qu'elle y ressemblait davantage. Elle est noueuse et couleur de sarment, dure et basse. Elle était déjà vieille quand ma mère était petite fille : elle a l'air de tout savoir, mais devant les maîtres, elle n'ouvre presque jamais la bouche. Elle écoute en silence ce qu'on dit et elle tricote des bas de laine tout en écoutant. Luisantes et bleues, les longues aiguilles d'acier dépassent de sa coiffe noire et plate, où elles ont leur nid; et Baptistine, quand la tête lui démange, se gratte avec l'une d'elles, d'un aller et retour rapide, d'arrière en avant, d'avant en arrière. Quand elle parle, elle confond les *v* et les *b*.

— Bonjour, Baptistine.

— Bonjour, *Moussu Jean. B*ous *b*oulez du chocolat ou du café au lait pour votre petit déjeuner?

— Je veux du chocolat... Quelle heure est-il, Baptistine?

— Six heures passées... *Moussu* le Curé dit sa messe à sept.

Elle sort en emportant mes chaussures poussiéreuses, et je reste étonné d'être de si bonne heure si bien éveillé déjà. Il fait grand jour, et quand je m'approche de la fenêtre, tout brille déjà, sauf l'Aygoual que les crapauds n'ont laissé s'endormir que très tard et qui repose enfoncé dans sa couverture ouatée de brumes.

Le premier coup de la messe sonne. Je me débarbouille et m'habille en hâte pour faire à mon oncle la surprise d'être présent au Saint-Sacrifice. Je me sens pris d'une ardeur et d'un espoir nouveaux.

J'avale mon chocolat sans attendre que les rôties piquées au bout d'un couteau devant le grand feu de sarments soient grillées. Je traverse le jardin du presbytère et pénètre dans la petite église bleue et nue. Baptistine a déjà allumé les quatre cierges de l'autel. Deux vieilles et trois enfants — de ceux qui préparent leur première communion — sont assis sur les premiers bancs. Je prends place sous la chaire. Mon oncle fait son entrée, suivi de son desservant et commence sa messe basse. Je voudrais prier, je ne puis, je ne suis occupé que de le regarder. Il va, il vient, fait des signes de croix et les génuflexions rituels. Je ne pense qu'à ce qu'il sait et qu'il ne me dira pas.

*Ite missa est.* Le temps a passé comme un éclair. Aucune inspiration divine ne m'a visité. Je

me précipite dans la sacristie. Peut-être mes paroles de la veille au soir ont-elles germé dans l'esprit de mon oncle et sollicitera-t-il de moi des explications? Il m'embrasse et s'étonne que je me sois levé pour assister à la messe.

— Le bon Dieu pour ce matin ne t'en aurait pas voulu, me dit-il, si tu étais resté à faire la grasse matinée... Rentrons, j'ai une faim d'ogre et je n'aime pas faire attendre mon café au lait. T'es-tu fait servir à déjeuner?

— Oui, mon oncle, j'ai pris un chocolat qui était excellent.

— Eh bien, va donc faire un tour au bord de l'Aygoual ou jusqu'aux fours à chaux.

— Si vous le permettez, je préférerais remonter dans ma chambre écrire un mot à maman pour lui dire que je suis bien arrivé.

— A ton gré... Mais tu peux écrire dans mon bureau; tu y seras mieux et tu n'empêcheras pas Baptistine de faire ton lit.

Il m'installe lui-même à sa table de travail, devant la fenêtre, dont il ouvre à demi les volets fermés. Sur le sous-main, il dispose du papier blanc quadrillé, des enveloppes.

— Aimes-tu les plumes Sergent-Major ou préfères-tu les Gallia? me demande-t-il. Choisis dans cette boîte celle qui te plaira. Je vais jusque chez M. le Maire.

Derrière moi, il y a la bibliothèque mystérieuse, contre laquelle mon frère s'est fendu le crâne en tombant, toute remplie des secrets de mon

oncle. En entrant, j'ai vu briller dans la serrure la clé qui m'ouvrirait, si j'osais, la porte de science.

Mon oncle est sorti. Mon cœur bat, ma gorge se serre. Au-dessus de ma tête, dans ma chambre, Baptistine marche pesamment; le lit roule. Me voici en tête à tête avec moi-même, avec mon désir d'action glorieuse qui n'a pas été deviné. J'ai envie de faire le signe de la croix pour conjurer le mauvais sort, de me jeter à genoux sur le carreau pour prier Dieu, mieux que je n'ai fait à la messe, de m'exaucer et de m'accorder son appui.

J'écris : « *Chers parents, après un excellent voyage...* »

Je n'ose pas me retourner. Je sens, je sais qu'il y a quelqu'un derrière mon dos — quelqu'un qui m'épie. Les gonds de la porte ont grincé. Ce presbytère est-il une maison hantée ou bien suis-je en train de devenir fou? Il faut pourtant, malgré ma terreur, que j'aie le courage de me retourner.

Je me lève si brusquement que ma chaise tombe et, par la porte entrebâillée, je vois l'ombre du couloir avaler le chat cendré qui, d'ordinaire, monte la garde à la cuisine, pelotonné en rond sous le manteau de la cheminée.

J'écrirai tout à l'heure, j'ai le temps. Ce qui importe, c'est le secret que mon oncle ne me livrera pas lui-même. Une force irrésistible me

pousse en avant. La clé sans difficulté tourne. Il y a six rangées de livres, et, au bas du meuble, quatre tiroirs. Du latin, du latin encore, rien que du latin. Du français à présent : *Histoire du Languedoc* de Dom Vayssette. Que choisir? où découvrir ce qui me servirait? Ah! quelle accablante amertume de se retrouver à tout moment, à ceux même où l'on aspire le plus haut, un simple enfant de treize ans dans toute son impuissance.

Mais non, je ne veux pas, je ne veux pas être cela, je me veux héros, je veux entreprendre et mener à bien cette chose grande et dangereuse, au risque de périr.

Dissimulé sous les vieilles reliures fauves, dont le cuir s'écaille, il y a — j'en suis sûr — je veux qu'il y ait ce que je cherche. Ma tête brûle. Baptistine a ouvert là-haut la porte de la chambre et son gros pas écrase l'escalier. Si elle entrait ici... Je reprends ma lettre : *Je suis arrivé à Murcy-le-Viel où j'ai trouvé l'oncle, ainsi que Baptistine, en parfaite santé.*

J'entends crier dans le jardin : « Piti, piti, piti... » Baptistine donne à manger aux volailles. Que peut-il y avoir dans les tiroirs? J'en ouvre un au hasard; il est rempli de liasses de papiers jaunis. Sur les carrés de carton glissés sous la ficelle de chaque liasse, je déchiffre : *Héritage grand-père, Héritage papa, Succession Louise et Pierre.*

Pierre, Louise, ce sont les parents de ma mère.

Sur une grande enveloppe gonflée, cette suscription :

*Documents Séminaire et Ordination.* Sur une autre : *Achat vignes et maison.* Un calepin couvert d'additions et de numéros. Tout le passé de mon grand-oncle et de la famille de ma mère est enfermé dans ce tiroir, mais ce n'est pas cela que je cherche.

J'ouvre le deuxième tiroir : il contient des boîtes de papier à lettres bourrées à craquer. Sur chaque boîte, une date ou un nom au crayon bleu. Dans le troisième tiroir, je découvre de gros cahiers cartonnés. Ce sont les cours de mon oncle au Grand Séminaire de Carcassonne. Cahier d'exégèse. Cahier de morale. Cahier de religion. Dans de grandes chemises de carton gris, soigneusement étiquetées, des modèles de sermons.

La porte de la rue claque; vite à ma lettre :

*Je suis certain que je vais passer ici d'excellentes vacances et que je ne m'ennuierai pas une minute. Baptistine, qui vous envoie bien le bonjour, est aux petits soins pour moi. Elle m'a fait manger hier de la poule farcie et boire ce matin un chocolat délicieux.*

*Je vous écrirai plus longuement d'ici quelques jours pour vous narrer mes impressions.*

*L'heure du courrier approche. Je ferme cette lettre non sans vous embrasser bien fort comme je vous aime...*

La porte s'ouvre en miaulant; mon oncle paraît sur le seuil :

— Comment? Tu n'as pas encore achevé ta lettre?

— J'ai un peu lambiné, mon oncle, mais je n'ai plus que l'adresse à écrire.

Pourvu qu'il ne remarque pas que la bibliothèque est entrebâillée. Avant de me rasseoir, j'ai simplement poussé les deux battants. Si je n'étais pas un lâche, j'essaierais de lui parler. Oui, pour la dernière fois, je vais essayer.

— Je me suis permis d'ouvrir la bibliothèque et...

— Et tu as été épouvanté de son contenu...

— C'est-à-dire, mon oncle...

Il rit d'un large rire qui plisse ses tempes, creuse ses pattes d'oie, cache ses yeux, épanouit toute sa face, mais sans faire aucun bruit.

— Ne te défends pas, c'est trop naturel. D'ailleurs, je t'avais prévenu.

Il ne saura rien aujourd'hui. Aujourd'hui, ni jamais. Je sors pour jeter ma lettre à la boîte et rentre aussitôt. Sous l'allée couverte du petit jardin aux arceaux tapissés de vigne vierge, mon grand-oncle va et vient, lisant son bréviaire.

Avec la hâte et la précision d'un cambrioleur, je me suis précipité sur la pointe des pieds dans le bureau; je suis allé tout droit au dernier tiroir de la bibliothèque que je n'avais pas encore fouillé. Mes doigts tremblent en fourrageant dans le tas de brochures et de manuscrits qui le remplissent. Serais-je au but? Voici une notice sur *la Basilique de Saint-Paul d'Auzargues,* par l'abbé

Nougaret; voici d'autres ouvrages de mon oncle, mais aucun des titres ne se rapporte au sujet qui m'intéresse. Les manuscrits sont des mémoires lus aux Jeux Floraux, à la Commission archéologique d'Auzargues ou à celle de Carcassonne.

Mon oncle, son bréviaire ouvert, continue ses allées et venues. Je fouille toujours et soudain je frémis. Sur un manuscrit, j'ai lu ces mots éblouissants : « Notes sur les Albigeois après le XIIIe siècle. »

Je ne tarderai pas une minute à dépouiller ces notes. J'ai refermé le tiroir, donné un tour de clé à la bibliothèque, et déjà je suis dans ma chambre, j'en ai poussé la targette et je commence à lire.

— *Moussu* Jean, *Moussu* Jean.

C'est la voix de Baptistine. Je crie:

— Voilà. Je descends!

Mais où cacher les brochures que j'ai dérobées? Sous le matelas? Dans le tiroir de la table de nuit? Dans le placard? Oui, le placard; je pourrai en emporter la clé. Merveille! le placard est plein de papiers. Sur un énorme tas, ceinturé d'une sangle, je lis : « *Légendes sur les d'Auzargues.* » Sur un autre : « *Brouillons et projets.* »

Ainsi, j'avais dormi sans le soupçonner auprès du trésor que je cherchais. *Projets,* quels peuvent être ces projets? Mais Baptistine appelait encore. Ah! être seul, être libre.

— *Moussu* le curé, *bous* attend au jardin...

Je saute les marches trois par trois. Sous l'allée

couverte. M. Longuère et ses deux fils causaient avec mon oncle. Je les avais déjà entrevus une ou deux fois au magasin, à Auzargues. Les deux fils faisaient leurs études au Caousou à Toulouse. Leur rase-pet bleu à boutons d'or leur donnait un air grotesque.

Ce que je souffris ce jour-là est indicible. Après les Longuère, ce fut M. Lachenaud. Après le déjeuner, une tournée de visites avec mon oncle jusqu'à la fin de l'après-midi; et autant de tasses de café que de visites. A la veillée, quelques intimes de la cure avaient été conviés et l'on but du grenache à ma santé, en admirant ma bonne mine. Je ne répondais aux questions que par monosyllabes. Il me semblait que mon oncle se moquait de moi. Il devait me juger stupide. Le vieux notaire qui avait été le condisciple de mon oncle au Petit Séminaire d'Auzargues me rebattait les oreilles avec les études de leur temps : « Les vers latins, ah! les vers latins! on ne fait plus aujourd'hui de vers latins... Et les pastiches, ah! les pastiches, ton grand-oncle était de première force là-dessus... »

A dix heures seulement je reçus l'autorisation de me retirer. Je touchais au but. Plus rien ne s'interposait entre mon désir et moi. Mais j'ouvris si brusquement la porte de ma chambre que ma bougie s'éteignit et que je dus redescendre la rallumer.

Je me contraignis à modérer mes gestes ; je m'obligeai à compter jusqu'à soixante avant d'ou-

vrir le placard. Enfin, les paquets poussiéreux extraits du placard, les sangles desserrées, les premiers feuillets empoignés d'une main qui tremblait, je ne fus plus que celui que je désirais être.

## XI

Le miracle ne se produisit que la quatrième nuit, mais si parfait, si total que j'en reste encore éperdu de gratitude. J'en savais plus que je n'avais rêvé en apprendre. Il ne restait plus qu'à agir. Par moment, l'orgueil me soulève; je souris et à ma reconnaissance envers mon oncle chez qui j'ai reçu cette grâce, se mêle un peu de moquerie sans irrévérence. Il ne se doute pas que je connais tout le grand drame, la grande passion de sa vie, et quand son regard bleu s'égare, je sais, moi, l'enfant de treize ans, vers quel rêve et quels souvenirs s'envole la pensée de ce vieillard.

Parfois je me demande s'il n'a pas souffert tout ce qu'il a souffert, s'il n'a pas gravi son terrible calvaire pour que je puisse, moi qui suis de sa race, accomplir la mission qu'il avait lui-même entrevue.

Et vous, Dom Irénée de l'abbaye de Froidefont, hérésiarque et martyr, qui êtes mort en exil au fond d'un monastère de Hongrie, que votre sou-

venir soit béni! Mais il y a six mois, aurais-je pu imaginer que mon destin se préciserait si tôt et que tous les moyens de lui obéir me seraient offerts à la fois.

Tout est clair à présent. Je frémis en songeant que j'ai failli laisser de côté ce cahier sur la couverture grise duquel mon oncle avait écrit : « *Copie des lettres de Dom Irénée* (1874). » Je ne me lasse pas de relire ces lettres vieilles de quarante ans, animées de la même passion qui m'anime.

« Abbaye de Froidefont, 10 avril. — Ne pensez-vous pas, mon cher frère, qu'il est temps encore de régénérer le catholicisme, en le christianisant à nouveau comme firent nos aïeux au XIIe siècle? Souvent je rêve à cet humble paysan du Périgord, armé de sa seule foi, qui implanta dans Orléans la doctrine albigeoise. Quelle admirable croisade pour nos trente ans!

« Reclus dans Froidefont, astreint à des rites dont l'âme semble évaporée, tant les serviteurs de Dieu les accomplissent sans ferveur véritable, je passe de longues heures dans la méditation, de longues heures aussi à fouiller les archives du couvent.

« Vous seul, je le sens, êtes à l'unisson de mon désir et de ma foi. A vous seul j'ai osé confier mes rêveries. Parfois dans ma cellule, lorsque l'heure des matines venue, je quitte ma couche pour descendre à la chapelle, l'effroi me saisit et

le long des corridors voûtés qu'éclaire de loin en loin une veilleuse, j'entends — je crois entendre — des voix accusatrices qui me sifflent aux oreilles le mot d'épouvante : « Hérésiarque. » Et la flamme des veilleuses dans l'ombre s'élargit et rougeoie comme la flamme des bûchers où brûlaient nos pères albigeois. Hérésiarque... Mon ami, mon frère en Jésus, mon aîné en espérance et en savoir, confirmez-moi dans le chemin où je me suis engagé, soutenez ma faiblesse et ma crainte.

« Je me rappelle avec joie notre dernière entrevue, cette promenade autour du vieux cimetière, parmi les dalles effacées. J'admirais votre calme, votre certitude et votre maîtrise. J'entends encore votre voix et vos préceptes. Oui, seul un Dieu mauvais a précipité notre âme dans cette vallée de larmes et l'a emprisonnée dans un corps pétri de fange. Car comment imaginer que le Dieu bon et Jésus, son émanation, aient pu vouloir le mal et toutes les hontes corporelles, et comment n'être pas assuré qu'un jour toutes les âmes célestes seront à nouveau assemblées autour du Père? Et même s'il n'y avait là que symbole, comme des impies pourraient le soutenir, que nous importerait? Ne sentons-nous pas au fond de nous-mêmes cette double nature, cette essence double qui tour à tour nous prostre dans l'animalité et fait de nous de purs esprits? Il n'est pas jusqu'à la croyance cathare en la transmigration des âmes — qu'on retrouve dans les cosmologies hindoues

aussi bien que dans la cosmologie grecque — qui ne me paraisse avoir grand sens et ne me procure réconfort et consolation. Ce mélange de chair et d'âme que nous sommes pourrait-il d'un coup s'évader de sa gangue de chair et atteindre le pur domaine de l'esprit? Ah! que je comprends mieux la longue patience et l'inlassable espérance de nos pères. Nul d'entre les hommes, proclamaient-ils, ne sera damné, mais chacun selon ses mérites, gravira avec plus ou moins de lenteur l'échelle qui mène au septième ciel...

« C'est là, n'en doutons pas, la vraie doctrine. Je la retrouvais hier dans l'*Itinerartum mentis ad Deum* de saint Bonaventure, car c'est celle de tous les Franciscains fidèles aux commandements du fondateur de l'ordre. Je retrouvais chez le docteur séraphique l'image de l'échelle, de la lente ascension de l'amour sensuel à l'amour spirituel, puis à l'amour divin, au delà du ciel cristallin, dans des sphères ineffables de musiques et de parfums. Par leur amour des êtres, ces Franciscains se rapprochent souvent de nos Cathares, mais la rigueur logique et la solidité métaphysique leur fait par trop défaut... »

Une autre lettre de Dom Irénée annonçait une grande découverte :

« Vous vous rappelez, mon frère bien-aimé, le souhait que formule dans son *Histoire de la Doctrine et de la Secte des Cathares* le calviniste

Schmidt : « Ce qu'il y aurait de plus désirable, « dit-il, ce serait de retrouver quelque écrit de la « secte elle-même; peut-être que dans le Langue- « doc ou en Lombardie on en découvrirait encore. »

Ce miracle vient de se produire en ma faveur. J'ai trouvé parmi de vieux rouleaux de parchemins qui, en 1793, lors de la dispersion des Bénédictins de Froidefont, avaient été enterrés dans des caisses en cyprès et n'avaient pas été déballés et vérifiés depuis 1805, date de la réoccupation du monastère, un traité de la *Vie parfaite,* écrit en onciales du XIIIe siècle.

« Ce traité a été rédigé par un *Parfait,* réfugié dans une caverne du Cabardès, non loin de la Galaube, entre 1211 et 1218, car il y est parlé de l'échec de Raymond de Toulouse devant Castelnaudary et de la bataille de Muret comme d'événements passés et, d'autre part, il y est question de persécutions qu'exerce encore sur le Carcassais Simon de Montfort, qui fut tué le 25 juin 1218. Le manuscrit que j'ai sous les yeux et dont je vous transcrirai la teneur dès que j'en aurai le loisir, est une copie qui a dû être faite vers le milieu du siècle par un père de Froidefont, secrètement dévoué à l'hérésie cathare.

« Minutieusement, le Parfait écrit comment hommes et femmes doivent aspirer à l'état de Parfaits et de Parfaites et par quelles vertueuses pratiques, quelles observances et quelle applica-

tion morale ils y pourront parvenir. Il s'adresse à tous les Albigeois cachés dans les grottes et les forêts environnantes pour se soustraire à la vengeance de Rome, et il les interpelle toujours sous le nom de Bons-Hommes : « O congrégation de « Bons-Hommes, s'écrie-t-il, vous, Domergue, Rai- « naut et Bernard, tout en tissant et vous, fem- « mes, tout en filant dans la grotte ou dans le « bois, écoutez la véritable parole de Christ et « comment on retourne au ciel. »

« Il y a tout un sermon consacré à l'*endura* et qui m'a bouleversé : « A présent que nous voici « parfaits, hommes prêchant par les grand'routes « et les bourgs et vous, devenues parfaites, fem- « mes closes dans vos hospices miséricordieux, « qu'attendez-vous encore? L'entrée du Paradis « doit être achetée par l'homme au prix de sa « chair et de son sang. N'avez-vous donc point de « hâte à retrouver le Dieu de la bonté, le Dieu « parfait, le Dieu rédempteur ? Attendrez-vous « votre mort naturelle ou choisirez-vous de subir « l'*endura?* Et comment la subirez-vous? Refuse- « rez-vous, *endurants,* de manger? Boirez-vous le « poison? Vous frapperez-vous d'un poignard? A « quoi bon désormais, ayant accompli sur la terre « toutes les purifications qui étaient en votre pou- « voir, rester attachés à l'enveloppe maléfique qui « entoure et salit votre âme céleste? Envolez-vous « vers le Seigneur. Et votre exemple sera entre « tous un exemple de confiance envers le Dieu de « bonté et il témoignera dans les siècles des siè-

« cles. Rappelez-vous vos cent quarante frères du « château de Minerve qui, pris par Simon, ont « préféré l'*endura* au parjure, et beaucoup cepen- « dant n'étaient point encore reconnus parfaits. »

« Il y a aussi une grande controverse avec un rabbin de l'Université de Narbonne, où le juif s'avoue vaincu et se convertit. »

En lisant ces lignes, j'ai pensé à Jacques Blum. Je saurai le convertir à mes projets. Il est de toute la bande le plus ardent et le plus fidèle. Mais la lettre entre toutes que j'ai apprise par cœur et à laquelle tout mon espoir est suspendu, la voici :

« Frère bien-aimé en Jésus-Christ, une joie ineffable m'inonde et je pense que toutes vos craintes et tous vos scrupules vont être dissipés. Partons, partons ensemble, chargés de la gourde et des pétoncles de l'apôtre errant. Je vous apporte de l'or, l'or peut être nécessaire en ce siècle vil, à toute entreprise humaine et qui m'est envoyé par Dieu. Un parchemin de la caisse en cyprès, par un nouveau miracle, m'a révélé l'existence d'un trésor de la secte et l'emplacement où il est enfoui.

« C'est vous qui, un jour, m'avez donné copie du folio 241 des *Archives de l'Inquisition de Carcassonne,* relatif à la prise du château de Montségur en 1244. « Voyez, me disiez-vous, comme ce « dernier grand épisode de la persécution contre « les Albigeois témoigne de la même ferveur chez

« nos frères qu'au début du siècle. » Vous vous le rappelez, il y est dit comment quatre Parfaits sortirent du château assiégé pour sauver le trésor de la secte. Amiel Aycart, Poitevin, Hugues et un quatrième Parfait dont le nom était inconnu se laissèrent glisser à l'aide de cordes, le long des rochers; après être restés cachés quelque temps dans un ravin profond, ils atteignirent le château de So. Tous les autres Bons-Hommes, parmi lesquels le châtelain Raymond de Perelli, Aymerillot de Montréal, fils de l'Aymeric qui fut pendu à Lavaur en 1211, Guy de Fontiers, Roger de Cuxac, ainsi que les Parfaites qui avaient soutenu le siège avec eux, la belle Philippa, Denise de Cuc, Esclarmonde d'Avellanet s'offrirent en holocauste et périrent sur le bûcher, en confirmant leur foi.

« Ma découverte, c'est un récit complet de l'évasion des quatre Parfaits, le nom du quatrième et l'indication du lieu où fut déposé le trésor et où il se trouve peut-être encore. Le quatrième Parfait n'était autre que Raymond d'Auzargues, le vieux Raymond le Bossu, rentré de Florence où il avait longtemps vécu en exil, et ce fut lui seul qui, du château de So, emporta le trésor pour le mettre en sûreté. Il se rendit au monastère de Froidefont, dont l'abbé appartenait secrètement au parti des Bons-Hommes et d'accord ils enfouirent le trésor au fond du souterrain qui conduit du monastère au trou de Malicorne, refuge et cimetière des premiers Chrétiens, dans un autel édifié par eux à mi-chemin de Froidefont et de Mali-

corne, délibérant de réserver cet or pour la résurrection prochaine de la secte.

« Une annotation marginale de la fin du XIVe siècle indique que le trésor est toujours à sa place, mais que, sous peine d'excommunication, il est interdit de toucher à cet or hérétique et de prononcer le nom de l'abbé qui se fit complice de l'hérésie.

« Ne souriez pas, vous le moins crédule des croyants, ne me taxez pas de folie romanesque. Pourquoi le trésor ne serait-il pas toujours à sa place? »

Puis ce bref billet où le drame éclate :

« Frère bien-aimé, en hâte et en cachette ce simple petit mot. Je suis mis en accusation comme hérétique et passe en jugement demain. Ce qui m'afflige au delà de toute expression, c'est que vous risquez d'être compromis, à cause de notre correspondance fréquente. Brûlez mes lettres et défendez-vous. Moi, je voudrais subir le martyre, monter au bûcher. »

Et enfin cette dernière lettre datée du monastère de Früdelap, en Hongrie :

« Frère adoré, entre tous élu, priez pour moi qui vais mourir d'*endura*, comme nos Parfaits de jadis. J'ai trouvé le moyen, grâce à la complicité d'un novice qui m'aime, de vous expédier cette dernière lettre. N'y répondez pas. Je serai déjà

transmigré, ou, Dieu le veuille, au Paradis céleste, quand mon au-revoir arrivera.

« Vous m'aviez répondu : « Peut-être », et ce mot suffisait à m'exalter. A la chapelle, au réfectoire, plusieurs fois je fus distrait, et un matin l'Abbé me demanda l'explication de la joie qui transparaissait sans cesse sur mon visage. Il me regardait d'un air sourcilleux et méfiant qui me glaça. J'avais depuis un mois demandé l'autorisation de copier et de publier le *Traité* du Parfait du Cabardès.

« Dom Cyrille m'annonça en me fixant avec sévérité que cette autorisation me serait accordée, mais à une condition : c'est que je ferais suivre le texte d'une réfutation orthodoxe des hérésies qu'il contenait. Et sans attendre ma réponse, sans même me donner sa bénédiction, il me tourna les épaules et sortit de la bibliothèque, où cet entretien avait eu lieu.

« J'étais consterné, les larmes me montaient aux yeux et je devais les contenir. Je sentais peser impitoyablement sur moi le regard creux et brûlant de Dom Pedro, notre bibliothécaire espagnol, en qui l'âme des inquisiteurs dominicains, ses compatriotes, l'âme inexorable des Arnauld et des Jean Ferrier semble transmigrée.

« A quoi me résoudre? Toute ma foi se révoltait contre le parjure qu'on réclamait de moi, à l'instigation de Dom Pedro, je le sentais bien, car lui seul avait pu se rendre compte des lectures auxquelles je me livrais, de l'émotion qu'elles

suscitaient en moi, et dont, sans défiance, je n'avais pas su voiler le rayonnement heureux sur mon visage.

« A dater de ce jour, je fus traqué, épié. Chacun de mes regards, chacun de mes gestes et, pendant les offices, chacune de mes attitudes étaient enregistrés, rapportés, commentés, du Prieur au dernier des frères lais. Toute la haine contre l'hérésiarque s'était réveillée, aussi aveugle, aussi féroce, aussi perfide qu'aux temps d'Innocent III. Dans tout le monastère, on ne s'occupait plus d'autre chose; après les devoirs rituels, chacun ne songeait plus qu'à l'œuvre pie de me découvrir et de me confondre, de me forcer à l'aveu et d'obtenir ma rétractation solennelle ou contre moi un châtiment exemplaire.

« Je renonçai à mes lectures, à mes recherches d'archives. N'en savais-je déjà pas assez? Dom Cyrille me manda dans sa cellule, et, d'un ton patelin, se plaignit que je ne lui eusse pas encore soumis ma réfutation du Parfait du Cabardès. D'abord décontenancé, je répondis d'une voix entrecoupée que je me sentais un peu souffrant depuis quelques semaines et que je n'étais capable pour l'heure d'aucun travail suivi. A quoi il me répondit qu'en effet je semblais avaler avec peine ma salive, et sur cette phrase énigmatique dont je démêlais l'atroce ironie, il me congédia.

« Les mailles du filet se resserraient. Mais le coup décisif me fut porté par Dom Pedro, au petit convent qui eut lieu le surlendemain de cette en-

trevue avec l'Abbé. L'Espagnol se tournant vers moi, au milieu du silence, s'exprima ainsi : « Dom « Irénée, qui est si profondément versé dans la « connaissance des hérésies manichéennes, et en « particulier de l'hérésie cathare, que d'autres « appellent encore albigeoise ou patarine, pour- « rait-il nous dire s'il est exact que les Doctri- « naires de cette secte professaient que tout « homme et toute femme, une fois élevés au rang « de Parfait ou de Parfaite, acquéraient le droit, « n'étant plus considérés comme esclave de leur « corps, de commettre les pires folies orgiasti- « ques et jusqu'à l'onanisme et à la sodomie? »

« En énonçant cette demande calomnieuse, reprise des vieux interrogatoires de l'Inquisition dominicaine, la bouche de Dom Pedro grimaçait un horrible sourire. Comme lorsque le prédicateur, ayant annoncé un développement nouveau, suspend une minute son sermon, il y eut dans l'assemblée des toux, des soupirs, des sandales de bois frottées sur les dalles. Dom Cyrille se moucha. J'eusse voulu que ce remue-ménage s'éternisât. Mais déjà un silence complet régnait à nouveau. Mes yeux ne pouvaient se détacher de la main gantée de violet de Dom Cyrille, baguée d'une améthyste géante et qui tenait droite la crosse dorée.

« Mon sang bourdonnait à mes oreilles et je comptais à ma carotide les pulsations brutales de mon cœur. Votre figure, votre sourire si sage, si résigné, soudain m'apparurent et, comme en un

rêve, je me remémorai votre recommandation essentielle : « Ce qui avant tout importe aujour-
« d'hui, c'est de ne pas briser l'unité de l'Eglise,
« quels que puissent être ses torts et ses erreurs. »

« Je me levai et prononçai d'une voix défaillante : « Il ne semble pas que cette thèse ait été
« vraiment soutenue par les Cathares. On n'en
« trouve mention que dans les ouvrages écrits
« contre leur secte et dans les interrogatoires du
« tribunal de l'Inquisition. Quant à moi, je n'en
« ai pas décelé la moindre trace dans le *Traité*
« *du Parfait* du *Cabardès*, que j'ai récemment
« étudié et qui est jusqu'ici le seul ouvrage au-
« thentique dû à un Albigeois. Au surplus... Je
« vous affirme, mon frère, que j'avais l'intention
« bien ferme de respecter votre conseil, et que la
« phrase qui devait suivre était celle-ci : « Au
« surplus, si pareille doctrine a été professée par
« quelques Cathares, elle est condamnable sans
« appel. »

« Mais le spectacle de tous ces yeux braqués sur moi, de tous ces cous hostilement tendus dans ma direction, fit chavirer mon propos de prudence et je m'écriai : « Au surplus, cette accusation est
« contraire à tout ce qu'on sait de l'austérité et de
« la pureté de cœur des Cathares et en particulier
« des Parfaits. »

« Les cous se redressèrent comme si une ficelle les eût tirés en arrière, et tous les yeux se détournèrent de moi, se fixèrent sur Dom Cyrille. Mais l'Abbé ne sourcilla point ; soulevant légèrement sa

crosse, il fit signe à Dom Pedro de poursuivre l'interrogatoire. Je me sentis perdu. « Expliquez-« vous, dit l'Espagnol, sur ces derniers mots : « l'austérité et la pureté de cœur des Cathares. » Il fit rouler ces dernières syllabes, comme un éclat de rire sardonique.

« De nouveau, chacun dardait son regard sur moi, et j'étais pareil au sanglier blessé, mais redoutable encore, lorsque la meute l'entoure, à la minute où tous les chiens vont bondir sur lui et où le plus hardi ne l'ose pas encore.

« J'étais assis; je me relevai, mais gardai le silence. Combien s'écoula-t-il de minutes ou seulement de secondes après ce muet aveu? Je l'ignorerai toujours. Dom Cyrille se dressa soudain et récita le *Confiteor*, puis les actions de grâce qui terminent les convents. Je quittai ma place comme un automate, en même temps que les autres pères pour regagner ma cellule. A peine y étais-je arrivé que le vieux Dom Guillaume et Dom Prudentien y pénétrèrent à leur tour, sans prononcer une seule parole. A partir de ce moment, aucun des deux ne me quitta plus de la journée; et la nuit Dom Guillaume partageait ma cellule. Le sommeil m'était presque impossible, mais la vieillesse valait aussi à mon gardien de perpétuelles insomnies. C'est à grand'peine que je pus vous écrire et expédier le petit billet que vous reçûtes alors; du moins, je l'espère.

« Cette surveillance continuelle m'inspirait les rages les plus folles, les projets les plus insen-

sés... M'évader, cela devint mon idée fixe. Il était inutile d'espérer franchir la porte du couvent par surprise (tout le monde était sur ses gardes) ou d'obtenir la complicité du frère portier. Sauter le mur du parc, il n'y fallait pas songer davantage, tant à cause de leur hauteur que de la vigilance du chien du frère jardinier. Il n'y avait qu'une issue possible, le souterrain inexplorable qui relie Froidefont à Malicorne.

« J'avais choisi l'heure qui précède les matines comme étant la plus propice : les pères qui ont veillé tard en oraison sont déjà couchés et sommeillent, et ceux que l'habitude éveille un peu avant la sonnerie des cloches sont encore endormis.

« Je profitai d'un moment où Dom Guillaume s'était assoupi et je me glissai dans le couloir, nu-pieds, mes sandales à la main, guidé par la faible clarté des veilleuses. La porte de la cellule de Dom Pedro était entr'ouverte; mais il me parut entendre un léger ronflement qui me rassura. Je passai par la chapelle où je fis provision de cierges destinés à éclairer ma route souterraine et où j'adressai une prière au Dieu de Bonté pour attirer sa bénédiction sur mon entreprise et à travers le cloître j'atteignis la petite porte qui conduit aux caves, où se trouve le débouché du souterrain.

« Mon cierge allumé et parvenu au fond de la cave, j'hésitai un instant à pénétrer dans l'étroite

ouverture qui allait peut-être me conduire à la liberté. Soudain, en me retournant, j'aperçus une lumière qui bougeait au fond de l'escalier. Une terreur, contre laquelle restait impuissante ma raison, faisait claquer mes dents et se dérober mes genoux. Je me crus d'abord le jouet d'une hallucination. Mais non, Dom Pedro, l'instrument de ma perte, était devant moi.

« A sa vue, je ne sais quelle fureur m'envahit et sans dire un mot je me jetai sur lui et cherchai à le terrasser. Sa lumière et mon cierge s'éteignirent à la fois. Il se débattait avec une déconcertante agilité; mais j'étais plus jeune et mieux musclé que lui, je le sentis soudain s'abandonner. Qu'allais-je faire? Ma main s'abattit sur son cou, et peut-être dans les ténèbres où nous luttions à tâtons, l'eussé-je étranglé. Mais, à ce moment, la sonnerie des matines se fit entendre. D'un brusque sursaut, l'Espagnol se libéra de ma prise, s'écarta de moi d'un bond et commença à hurler à l'aide. Mais le bruit de cloches couvrait sa voix. Je cherchais à le rejoindre, l'obscurité l'interdisait. Les cloches se turent et le frère sonneur, en traversant le cloître, dut entendre les cris, car il se mit à crier à son tour pour donner l'alarme.

« J'étais perdu. Je renonçai à poursuivre mon ennemi et demeurai immobile dans l'accablement et la stupeur. Bientôt le haut de l'escalier s'éclaira de flambeaux et de lampes. Dom Pedro, sans se hâter, remonta les degrés et dit d'une voix calme :

« Dom Irénée est là. Il cherchait à s'enfuir. Il a « voulu m'assassiner. » A mon tour, j'apparus; l'air de la nuit me glaça; je me dirigeai vers la chapelle, au milieu de l'horreur et de la réprobation, mais sur le seuil, Dom Cyrille m'en barra l'entrée de sa crosse. Je reculai, et, prenant ma course, je regagnai ma cellule et m'abattis sur ma couchette en sanglotant.

« Dans l'après-midi du jour qui suivit, je fus prévenu par Dom Guillaume d'avoir à faire mon bagage. Une voiture fermée me conduisit à Gruissan, où l'on m'embarqua de nuit sur un petit voilier. Ni le capitaine, ni le reste de l'équipage ne m'adressèrent la parole et ne répondirent à mes questions. Peut-être ignoraient-ils le français. Ils usaient entre eux d'une langue inconnue. J'ai su depuis qu'ils étaient Cypriotes et parlaient romaïque. Après dix jours de navigation, le brigantin jeta l'ancre sur une anse rocheuse et ensoleillée, où j'attendis vingt-quatre heures, sans pouvoir descendre à terre. D'ailleurs, qu'y eussè-je fait, sans argent, sans moyens pour m'exprimer. Je m'abandonnai à ma destinée. Dieu s'était refusé à faire de moi l'instrument de la rédemption de la foi chrétienne. Je n'avais qu'à me soumettre à sa volonté. Et, de nouveau, je pensai à ce que vous m'aviez dit : « Ce qui avant tout importe « aujourd'hui, c'est de ne pas briser l'unité de « l'Eglise. »

« Deux Bénédictins hongrois, dont l'un parlait fort bien le français, vinrent me chercher et me

firent voir l'ordre qui m'assignait le monastère de Früdelap comme résidence provisoire.

« Voilà désormais quinze jours que je macère dans la solitude spirituelle la plus complète, visité chaque nuit de célestes visions. L'heure est venue. Je ne provoquerai, je n'essaierai de provoquer aucun scandale. Mais délié de toute attache terrestre ou corporelle, je veux, fidèle à la vérité de ma foi, rendre mon âme à Dieu, pour ne plus risquer de perdre en cette vie le Saint-Esprit qui présentement m'habite et pour donner à Dieu la faculté de m'utiliser de nouveau à ses fins.

« Mon frère, sans doute, le moment n'est-il pas encore venu où notre cause doit vaincre l'erreur. C'est à Dieu qu'il appartient de le choisir. D'autres connaîtront la joie suprême de l'action et du triomphe. Moi, je vais subir l'*endura* à l'exemple de nos pères, pour témoigner de la vraie foi. Vous, mon ami, mon frère bien-aimé, votre devoir est tout tracé : préparer la route à ceux qui *doivent venir*... A d'autres de restaurer l'évangile des Parfaits.

« Au revoir, vous que j'ai tant chéri, qui, seul entre tous, n'avez pas raillé la flamme mystique qui me brûlait, vous qui seul m'avez compris et aimé, au revoir dans la patrie céleste. J'ai vaincu le regret qui longtemps m'a rattaché à la douceur terrestre et qui était celui de ne pas reposer en terre occitane. Je l'ai vaincu; je vais mourir heureux. Priez pour moi. »

Je n'ai jamais pu relire sans larmes cette dernière lettre. Quarante ans ont passé depuis que Dom Irénée l'écrivit. Dom Cyrille, Dom Pedro sont morts comme lui sans doute. Froidefont est désert; les Pères sont passés en Espagne. Mon oncle et moi sommes les seuls maîtres du secret. Mais lui s'est contraint à l'oublier, et j'ai bien compris qu'il était inutile d'essayer de le faire revenir sur sa décision. A-t-il souffert? Ses yeux parfois sont trop tristes pour qu'il n'ait pas souffert. Si je réussissais pourtant dans mon entreprise ? Si Dieu m'avait prédestiné? Mais réussirai-je? Mais suis-je vraiment prédestiné?

# TROISIÈME PARTIE

## « L'ENDURA »

# I

Me revoici depuis trois jours à Auzargues. Et je compte sur mes doigts comme un petit écolier de dixième : jeudi 15 septembre, vendredi 16, samedi 17, dimanche 18... dans quatre jours, je reverrai Denise et je lui raconterai tout : mes découvertes, le grand secret, le trésor. J'ai la fièvre rien qu'en y songeant. Ma responsabilité m'écrase et me donne des ailes tout à la fois.

Je voudrais qu'à chacun de mes pas surgît un obstacle, un danger pour le surmonter, pour le vaincre. Que tout à coup s'élevât une grande lamentation : « Gare, gare, un chien enragé! » Déjà je me vois, mon veston prestement enlevé et roulé autour de mon bras gauche, affrontant la bête démente, enfonçant dans sa gueule baveuse le bourrelet de drap épais, et de ma main droite plantant mon canif ouvert avec les dents, en plein cervelet du monstre, un peu en arrière de la naissance des oreilles. Une femme s'est évanouie, mais j'essuie mon couteau avec calme et je dis de ma

voix de tous les jours : « Ne craignez rien, je n'ai pas la moindre égratignure. »

Ou bien c'est un incendie : je remonte deux étages pour aller sauver le bébé qu'on a oublié dans l'affolement, et je redescends en même temps (la foule contenue par les agents de ville rit) la poupée qui était sur le berceau. Je passe ma main sur mes cheveux un peu roussis, et je m'éclipse sans consentir à dire mon nom. Ou bien...

Je ne puis rester en place. Lire m'est insupportable. Je sors; j'erre à travers les rues, seul. Les grandes charrettes attelées de trois chevaux en flèche, chargées de comportes empilées sur deux rangs me plaquent contre les murs pour les laisser passer. Déjà sur les places ou sous les hangars, les pressoirs heurtent en cadence et le vin doux gicle en fin ruisselet, violâtre et mousseux, dans le cuveau. Je m'arrête, j'écoute le rythme mat des pressoirs, le crissement du taillor dans le tas de marc séché. L'âcre sueur des hommes aux bras barbouillés de lie mêle son souffle fauve à l'exhalaison bouillante du moût.

Parfois des cris éclatent au loin, vers les avenues qui conduisent aux vignes. Les ménagères et la marmaille accourent et bientôt l'on voit paraître, chantant et trépignant au son des accordéons, couronnés de feuillages et de fleurs, les vendangeurs qui ont fini la cueille de l'année. Les uns sont juchés sur les baquets vides, traînés par les chevaux encocardés, la crinière tressée et la

queue nouée d'un ruban, et les autres suivent en farandolant.

Mais rien ne me distrait de moi-même ni de ma tâche.

J'ai quitté mon oncle et le presbytère de Murcy-le-Viel, où j'ai fait ma veillée d'armes, le cœur gros. A la gare, j'ai pleuré, pleuré de tendresse, de gratitude et aussi de l'impossibilité où j'étais de remercier mon grand-oncle, de lui crier que son rêve était le mien. Il était si calme, il semblait si éloigné de tout ce que j'aurais voulu exprimer, que je n'ai même pas essayé de lui parler. C'est par mes actes seuls qu'il apprendra que je suis digne de lui. Mes actes...

J'ai mon plan. Avant tout, retrouver le trésor. Puis agir sur le peuple d'Auzargues. D'abord par des affiches que je rédigerai, que je ferai imprimer en secret à Paris et que la bande placardera chaque nuit sur les murs d'Auzargues. Tous les matins, une nouvelle affiche. Jusqu'au jour où l'on ne parlera plus d'autre chose et où tout le monde sera au courant. J'irai alors trouver les hommes les plus influents de la ville et leur dirai : « C'est moi, l'auteur de ces affiches. » « Vous, me répondront-ils, stupéfaits, vous si jeune. » Je leur parlerai, je les convaincrai si le vieux sang albigeois n'est pas mort. Ils se grouperont derrière moi, et à partir de ce moment, d'Auzargues à Narbonne, de Perpignan à Montpellier, les cœurs se troubleront à l'évocation des beautés et du bonheur passés. Chaque courrier m'apportera des lettres

d'adhésion, des promesses, des conseils, des offres d'argent. Paris, inquiet, s'indignera d'abord; les journaux enverront des reporters vers moi. Et de chacun je ferai un adepte. La fraternité albigeoise, la vie solitaire et facile, franchissant les bornes de l'Occitanie, deviendront le nouvel Evangile de la France. Et ceux qui parlent de révolution diront : « C'était cela le plus beau socialisme. »

J'aurai quinze ans, seize ans, ce jour-là. L'idée ressuscitée vivra. Et moi, je pourrai mourir ayant rempli ma tâche.

Mais si tous les vieillards, tous les adultes méprisaient cette doctrine formulée par un enfant de quatorze ans, rien ne serait compromis. Au collège, au petit séminaire, dans toutes les écoles primaires, laïques ou congréganistes, ma propagande s'exercerait. J'apprêterais la lutte de la jeunesse contre les vieillards. Et comment douter du triomphe de la jeunesse?

Ou encore si toute l'Occitanie se soulevait et que le pays d'Oïl résistât, je me mettrais à la tête des armées albigeoises, et, cette fois, nous aurions la victoire, comme les sans-culottes de Valmy.

Donc, ce qui importe d'abord, c'est de trouver le trésor, d'obtenir l'adhésion de la bande et l'assentiment de Denise.

Je n'ai reçu d'elle pendant mon séjour à Murcy-le-Viel qu'une seule lettre datée des bains de mer de La Franqui.

*Mon grand ami Jean*, m'écrivait-elle, *je suis très triste parce que mon tuteur m'enfermera au couvent d'Oulhas dès le mois d'octobre. C'est tout à fait décidé maintenant. Mais je ne veux pas trop y penser et je profite tant que je peux du soleil, de la mer et du sable. Pourquoi n'êtes-vous pas aussi à La Franqui? Mais vous n'en êtes pas tout à fait absent : je ne vous oublie pas et je parle souvent de vous avec Marcel Vié qui est ici avec sa mère et sa sœur. Nous rentrerons à Auzargues le 19 septembre. Votre petite Denise.*

J'avais toujours évité de parler de Denise à Marcel Vié. Il me déplaît que le hasard les ait mis en présence et rapprochés. Mais je m'interdis de céder à un mouvement de mauvaise humeur à cause de cette rencontre. L'heure n'est pas aux enfantillages.

Il n'y a pas un jour à perdre. Il faut qu'avant lundi j'aie rassemblé la bande et l'aie mise au courant. Tous sont déjà rentrés de la mer ou de la campagne; Castagné seul ne loge pas en ville; il est dans la propriété de ses parents à cinq kilomètres d'Auzargues. Je lui ai écrit un mot, lui donnant rendez-vous chez Blum. J'ai prévenu les Buffet, Capdevielle; Fernand Blum a vu Balmigère.

Nous devons nous réunir dans un grenier de la maison Blum que Fernand s'est approprié pour en faire sa salle de travail et de jeux. Il y est chez lui. Nul jamais ne s'avise de venir l'y déran-

ger. Un jour sa sœur Rachel a osé s'introduire dans le grenier où nous causions, Fernand et moi. Il est entré — lui si doux d'habitude — dans une telle colère que Rachel épouvantée a dégringolé l'escalier sans répondre un mot, et Dieu sait pourtant si elle a la langue bien pendue.

J'aime que notre première réunion ait lieu dans cette maison où j'entendis, il y a quelques mois, glorifier la rédemption des Hébreux, leur sortie de l'Egypte où ils vivaient esclaves des Pharaons. J'y vois un présage heureux.

Mais vont-ils me comprendre, me suivre aveuglément comme je l'exigerai? Fernand Blum, du moins, me comprendra. Balmigère aussi. Quand j'ai dit à Fernand que l'objet de notre assemblée était d'une gravité qu'il ne soupçonnait pas, il m'a enveloppé d'un de ses longs regards soumis et ardents, comme d'un manteau de confiance et de dévouement.

Et les autres, pourquoi ne s'exalteraient-ils pas aussi? Pourquoi douter déjà? Toutes nos courses, nos expériences, tous nos souhaits ne visaient qu'à faire de nous des hommes hors du commun, des chefs, des sauveurs, des héros peut-être. Lequel hésiterait à se jeter dans la tâche précise que je vais leur proposer?

## II

De ma fenêtre, où je guettais, je vois soudain flotter à celle du grenier des Blum une étoffe blanche. C'est le signal convenu avec Fernand. Toute la bande est réunie. J'ai voulu éviter les questions de chacun en arrivant le dernier. Je dois leur parler à tous à la fois comme un général exposant à ses lieutenants assemblés un plan de campagne.

Comme je sors de la chapellerie, je croise M. Caraguel.

— Bonjour, clampin, fait-il à son ordinaire, ces vacances se sont bien passées?

Je lui réponds à peine. Le clampin montrera à cet inspecteur de la voie de quoi il est capable. A lui et à sa femme. Comme le temps où je faisais toutes mes confidences à Mme Caraguel me paraît loin! Que de changements en six semaines. L'enfant que j'étais encore aux Pâques dernières ne mérite plus qu'un sourire de commisération.

Je traverse le magasin où M. Blum taille avec ses gros ciseaux. Leur crissement me suit en décroissant dans l'escalier, et il me semble que c'est le bruit de mon enfance qui s'efface derrière moi; déjà je perçois les éclats de voix des compagnons qui m'attendent dans l'impatience : comme une

houle, ma destinée d'homme vient à ma rencontre. J'ai le vertige.

Un hourra salue mon apparition sur le seuil inondé de soleil. Je m'appuie au chambranle de la porte pour ne pas chanceler. Je crois que je souris; je fais un pas; le rideau qui voilait mes yeux tombe. J'ai devant moi six garçons, six garçons de treize à quatorze ans, sans plus, avec leur air de tous les jours, leurs vêtements, leurs regards, leurs rires de tous les jours. Comme si ce jour était pareil aux autres et mes treize ans pareils aux leurs!

Castagné qui a pédalé ferme pour ne pas être en retard éponge sa grosse figure rouge. Capdevielle, de plus en plus albinos, taille paisiblement un morceau de bois avec son canif, qui sait pour quel usage. Les Jalabert se sont arrêtés de se bousculer, à mon entrée. Balmigère a toujours son air triste et accablé. Fernand Blum a sur les lèvres son sourire que je déteste, sourire trop empressé de marchand qui fait les honneurs de son bazar.

Même si ces six-là ajoutent foi à ce que je vais leur dire, sont-ils dignes de participer à mon grand secret, à la grande croisade? Je me sens hésitant, aussi intimidé, aussi impuissant à m'expliquer que devant mon oncle le chanoine. Entre eux et moi, un mur se dresse. Je ne suis pas de la même essence que mes camarades. J'en suis certain avant d'avoir prononcé un seul mot : *ils ne comprendront pas*. Alors? Alors m'aimeront-ils assez pour me suivre quand même?

Par la fenêtre ouverte, monte, affaiblie, la rumeur familière de la rue des Marchands, la rue de mon enfance à laquelle je dis aujourd'hui un définitif adieu. Je ne suis plus un enfant, mais j'ai devant moi six enfants. Je ne peux m'adresser à eux comme à des hommes. Il faut que je leur parle comme dans un conte de fées, que je les intéresse à mon projet comme à un jeu nouveau plus attrayant, plus divertissant que tous les autres.

Allons, je puis, à présent, sourire sans contrainte. Je sais de quelle manière je vais m'y prendre. Mes jambes me soutiennent solidement. Je serre d'abord la main de Castagné : « Quelle poigne! » fait-il, en secouant ses doigts endoloris; puis celle des autres. Je ferme la porte, et quand ils sont tous les six groupés autour de moi, je les contemple un long instant en silence, et quand je me décide enfin à parler, c'est pour prononcer entre haut et bas :

— J'ai besoin avant tout que vous me juriez solennellement de garder le secret sur tout ce que je pourrais vous révéler et sur tout ce que nous déciderons ensemble. Consentez-vous?

— Dis-nous d'abord de quoi il s'agit, on verra après, dit l'aîné des Jalabert.

— Non, j'ai besoin en premier lieu de votre serment solennel Acceptez-vous?

C'est encore Firmin Jalabert qui me répond :

— Tu n'as pas besoin de faire tant d'embarras.

Je l'avais bien prévu : ils ne devinent pas.

— Dans ce cas, restons-en là. Séparons-nous ou parlons d'autre chose.

Mais Balmigère a levé vers moi son regard tendre :

— Je veux bien jurer, dit-il.

Et Fernand Blum, en écho :

— Moi aussi, je veux bien jurer.

Les deux Jalabert haussent les épaules. Je reprends :

— Vous ne soupçonnez pas la gravité de ce que je voudrais entreprendre avec vous, ni la révélation que je puis vous faire. Mais j'ai besoin de votre serment et besoin que vous ne le donniez ni à contre-cœur ni du bout des lèvres.

Et, me tournant vers les frères Jalabert, j'ajoute :

— J'ai beaucoup de peine de voir que vous me témoignez si peu de confiance tous les deux. Beaucoup de peine.

Firmin parle pour son frère et pour lui :

— Nous ne voulions pas te faire la moindre peine. Et tu sais bien que nous avons entière confiance en toi.

Il a un geste qui me touche et qui crée l'ambiance que je souhaitais. Il me tend la main.

— Vous ne regretterez pas d'avoir juré quand vous saurez... Je vais prêter serment le premier.

Et, levant le bras droit, je prononce :

— Je jure sur le Christ et devant les hommes de ne révéler à quiconque et sous aucun prétexte ce qui sera dit par nous, ici ou ailleurs.

J'ajoute :

— Quand je vous aurai mis au courant, je demanderai un nouveau serment de fidélité à ceux qui voudront bien me seconder.

Tour à tour, Firmin Jalabert le premier, mes six compagnons répètent la formule. Quand Capdevielle bredouille en la prononçant, aucun des autres ne songe à sourire. J'ai obtenu l'effet que je désirais. Fernand Blum a pris dans son placard un livre relié en chagrin noir, l'a posé sur la table et il a juré sur cette Bible d'un accent si profond que nous avons frissonné.

— Asseyez-vous à présent, ai-je dit.

J'ai pris place sur une chaise, Firmin sur une deuxième. Faute de sièges, Victor Jalabert et Castagné se sont assis sur la table. Capdevielle, Balmigère et Fernand se sont accroupis à terre. Le vent de septembre nous apporte par bouffées l'odeur du vin nouveau ; les hirondelles, en traversant la fenêtre, rayaient d'une ombre rapide comme un paraphe le parquet. Je pense à la première prédication du Christ à des enfants galiléens ou à de jeunes pêcheurs du lac Tibériade. Il me semble que tout ce qui s'est échafaudé en moi, le simple regard des autres, en se posant dessus, suffira à le faire écrouler. Mais je dois parler.

...Non, non et non. Je ne leur divulguerai pas aujourd'hui tout mon secret, tout mon espoir. Je

ne leur parlerai que du trésor à conquérir. Une autre fois, plus tard, je leur dirai à quoi il devra servir.

. . . . . .

Ils savent à présent. Ils savent qu'à mi-chemin de Malicorne et de Froidefont, au fond des vieilles catacombes, un trésor les attend depuis des siècles dans l'humidité noire du souterrain inexploré. J'ai vu un feu étrange dans les yeux verts des deux frères, et Balmigère a eu un tremblement de la mâchoire, comme parfois, si nous sommes seuls et que je le prenne par le bras, en lui parlant avec douceur. Capdevielle rit de son large rire silencieux : sans doute pense-t-il déjà à notre première descente dans la nuit du souterrain, à tout ce qu'il imaginera pour que nous ne nous égarions pas et pour éclairer notre route. Fernand Blum a pris à un moment la main de Castagné et l'a secouée convulsivement. Le crépuscule est déjà venu; je parle encore. Je ne distingue plus qu'à peine le grand col blanc rabattu de Castagné, la lavallière rouge de Balmigère. La pénombre donne à la bande une seule âme. Et quand je demande, en me dressant : « Etes-vous disposés maintenant à me jurer fidélité et obéissance pour parvenir au trésor? » tous se lèvent et tendant la main droite vers moi disent ensemble : « Nous le jurons. »

## III

C'est Denise elle-même qui m'a ouvert la grille de la villa, une Denise toute hâlée par l'air marin, rieuse et prompte. Quelle transformation en six semaines : ses cheveux libres de fillette sont à présent relevés en catogan comme ceux d'une grande jeune fille, et ses yeux... Qu'y a-t-il de changé dans son regard? Je ne sais que balbutier :

— Denise... Denise... Oh! je suis heureux!

Sans répondre, elle me tend la main et secoue la mienne. Qu'attendais-je d'autre? Elle me précède vers la maison. Pourquoi ne se dirige-t-elle pas vers la tonnelle? De dos, elle a à présent l'allure d'une vraie femme, avec sa longue taille fine et ses hanches élargies. J'allonge le pas pour me mettre à sa hauteur; elle tourne la tête à demi et me regarde en souriant.

Les persiennes du grand cabinet de travail sont fermées. Il fera bon tout de même causer dans la fraîcheur ombreuse :

— Denise, je suis si content de vous retrouver... J'ai tant de choses nouvelles à vous raconter.

Sur le rocking-chair où elle est étendue, jambes croisées, Denise se balance et son visage, à peine

retrouvé, se dérobe à chaque fuite en arrière du fauteuil.

— Denise, je vous vois trop mal dans cette pénombre. Venez vous asseoir tout près de moi.

Elle rit :

— Quelle exigence, Monsieur... Je suis très bien ici et j'ai grande envie d'y rester... Enfin, je veux être gentille.

Elle est assise à mon côté. Je prends sa main qui résiste d'abord, puis cède :

— Denise, dites-moi tout ce que vous avez fait pendant vos vacances à La Franqui?

— Rien que cela!

Mais le sujet lui plaît. Je retrouve toute ma Denise, avec son espièglerie, son grand rire clair et le mouvement du front qui entraîne dans une ronde ses cheveux mousseux et le geste de la main qui remet en place la mèche rebelle tombée sur les yeux. A La Franqui, il y a un grand parc où l'on passe toutes les heures chaudes de la journée, quand le soleil brûle trop fort la plage, un grand parc planté de tamaris et de pins où l'on joue au croquet et au tennis; il y a la plage et les bains de sable doux avant de plonger dans la mer. Il y a la nuit, lorsque la lune s'est levée derrière le cap de Leucate et que le bal est déjà commencé dans le grand salon de l'hôtel :

— A cause de mon deuil, je ne pouvais pas danser et je restais seule dans le parc. Des couples le traversaient en cachette et je riais, invisible dans l'ombre. Parfois des jeunes gens venaient

me tenir compagnie, des étudiants qui avaient dix-huit et même vingt ans. Votre ami Marcel Vié était aussi tout à fait gentil avec moi et souvent nous prenions notre bain ensemble.

Pourquoi ajoute-t-elle, en me regardant à travers ses paupières demi-closes :

— Vous n'êtes pas jaloux, j'espère?

— Si, Denise, je suis un peu jaloux.

— Et si je vous permettais de m'embrasser tout de suite, est-ce que vous seriez encore jaloux?

— Je ne sais pas, Denise.

— Alors, embrassez-moi vite, et sortons dans le jardin.

Le baiser que je lui ai donné, celui qu'elle m'a rendu en l'accompagnant d'une petite tape sur la joue et d'une chiquenaude à ma cravate où s'était posée une coccinelle, comment se peut-il qu'ils m'aient exorcisé, qu'ils aient ainsi dilaté d'un coup mon cœur contracté par je ne sais quelle intolérable angoisse? Est-il admissible que j'aie pu tant souffrir d'un baiser, le jour où Mme Caraguel...

Le jardin n'a pas changé, la statue de Pomone est toujours là, le même pigeon posé sur sa tête s'envole à notre approche et la tonnelle où nous nous asseyons ploie sous les grappes de muscat romain. En voulant en cueillir une, trop haute, Denise accroche ses cheveux dans les pampres et, pour se dégager, elle me demande de dénouer son catogan. J'enlève le ruban, les épingles d'écaille, et ses cheveux de fillette coulent à nouveau sur

ses épaules, comme autrefois. Revoilà Denise, ma Denise que je ne veux plus perdre. Que vont peser Marcel Vié et tous les étudiants qui l'assiégeaient à La Franqui quand elle saura?

— Denise, maintenant que je vous ai tout à fait retrouvée, écoutez... que je vous dise à mon tour ce que j'ai fait pendant mes vacances à Murcy-le-Viel et depuis mon retour à Auzargues.

A elle, je puis tout dire : mon grand-oncle, les fouilles dans la bibliothèque et le placard, les lettres de Dom Irénée, le trésor, le serment de fidélité de la bande, tout mon plan de résurrection de l'Occitanie.

Elle m'arrête, me posant sa petite main sur ma bouche et avec une moue :

— Vous pensez encore à tous ces enfantillages...

Des enfantillages... Elle a osé appeler de ce nom de mépris la passion de mon maître, dans ce jardin, près de cette maison où est mort Raymond d'Auzargues. La colère me gonfle et l'indignation :

— Vous devriez avoir honte, Denise, de parler comme vous venez de le faire... Depuis tout à l'heure, je ne vous reconnais plus... On vous a changée pendant les vacances... Si vous êtes déjà indigne de toutes vos promesses, je vous l'assure, je ne vous reverrai de ma vie...

J'ai rejeté violemment la main que je tenais. Denise gémit :

— Oh! Jean, vous m'avez fait mal...

— Pas tant que vous ne m'en avez fait vous-même... Si vous n'étiez pas la sœur de mon maître, je vous mépriserais et tout serait fini entre nous... Mais mon devoir, entendez-vous, mon devoir est de vous contraindre, malgré vous s'il le faut, à jurer fidélité à la cause occitane. Je veux votre serment, je le veux...

J'attends sa révolte; je la désire, prêt au combat. Mais soudain elle se rapproche de moi, humble, timide; je la sens vaincue. Devant moi j'ai la même Denise qu'aux jours les plus chauds de notre ardeur et de notre enthousiasme, lorsque Raymond d'Auzargues, épuisé par tous les récits qu'il nous avait prodigués, nous envoyait ensemble au jardin :

— Jurez-le, Denise, jurez-le...

Dans un souffle, elle expire :

— Je le jure.

Et je sens sur ma joue le frôlement d'un baiser doux comme l'aile d'un papillon blanc...

## IV

J'ai pris les dispositions que voici : Castagné a obtenu de ses parents une invitation à la campagne pour toute la bande. Le monastère de Froidefont est à un quart de lieue à peine de la pro-

priété des Castagné. Il est entendu que nous irons faire un déjeuner froid auprès du couvent. Toute la bande part sans moi, de bon matin. J'arriverai un peu plus tard avec Denise, qui sera la reine de la fête et, sitôt le déjeuner terminé, nous descendrons dans le souterrain à la recherche du trésor.

Nous emportons cinq paquets de bougies, des feux de bengale, des cordes, des lampes électriques de poche, et nous devons trouver au monastère où Castagné les a apportés à l'avance, un pic, une pioche et une pelle, pour le cas où il faudrait creuser le sol ou desceller des dalles dans la nuit.

Au jour convenu, il était à peine six heures quand la bande quitta la place des Quatre-Fontaines où j'avais prescrit le rassemblement. Toutes les boutiques de la rue des Marchands étaient encore fermées et les bandes d'or froid se plaquaient sur le gris du ciel endormi, sans parvenir à l'éveiller encore.

Je n'avais rendez-vous avec Denise qu'à sept heures. L'expédition avait été organisée en toute hâte pour qu'elle pût, selon mon désir, y prendre part. Son tuteur devait arriver le 1er octobre pour la conduire lui-même au pensionnat.

Je suivais les bords du canal. A l'est, derrière les cyprès, la nuit avait déjà pris fin : un jour rouge et rose comme un enfant nouveau-né colorait déjà le ciel, les vignes, le sommet des garrigues.

C'est le vingt et un septembre. J'ai choisi à

dessein l'équinoxe d'automne. Dans moins de deux semaines le collège va rouvrir. Les années précédentes, à pareille époque, je me hâtais d'achever mes devoirs de vacances (cette année-ci, je m'en suis dispensé) et je prenais mes grandes résolutions de travail et de perfectionnement. Je fouillais au fond de la grande caisse qui est au grenier pour y retrouver des livres de classe où j'allais entrer et qui avaient déjà servi à mon frère. Veille de la rentrée en sixième, où je feuilletais avec délice ma première grammaire latine : *rosa, dominus, templum* et la troisième déclinaison avec ses ablatifs et ses génitifs capricieux suivis d'un soupir de soulagement quand on aborde à *fructus* et à *res,* rivages heureux, déclinaisons sans histoire, la sixième où s'étudient la zoologie et l'histoire ancienne des peuples d'Orient, avec cette grande tour de Ninive, aux innombrables étages dont chacun était d'une matière et d'une couleur différentes. Le 21 septembre qui précède la rentrée en cinquième où nous attendent les grands hommes de Cornelius Nepos, la rentrée en quatrième où nous allons pour la première fois nous mesurer avec César, avec la géométrie et les grands classiques français.

Je n'ai pas eu, cette année-ci, le loisir, ni même la pensée de chercher dans la grande caisse les livres dont j'aurai besoin d'ici quinze jours. Ce 21 septembre est si différent, si inattendu, si incroyable. Je redis l'un après l'autre les noms de ma destinée : Raymond d'Auzargues, Dom Irénée

et je me sens rempli d'orgueil, d'énergie conquérante et de douceur. Je répète aussi le nom de Denise.

Le soleil éclate dans une buée rose et bleue : des nuages en arêtes de poisson, couleur d'orange, flottent au zénith. La journée sera chaude et belle, mais la brise qui souffle du nord ventilera la plaine et les coteaux. Déjà les oiseaux ont commencé leur partie de raquette avec leur ombre qui les attend à terre et les relancera infatigablement vers le ciel jusqu'au soir.

Je n'ai pas refusé mon destin, mon beau destin héroïque et périlleux, je vais guérir la fièvre qui me brûlait et qui, par instant, me rendait méchant, injuste, brutal. Aujourd'hui, j'aime tout et tous : je pars à la conquête du trésor, perdu dans la nuit de Froidefont et de Malicorne, pour le distribuer aux hommes sous forme de bonheur. La justice règnera à nouveau sur la terre. Est-il vraiment possible que tout cela vienne de moi, que je trouve la force de mener à bout ma mission?

Oui... Je réponds : oui. Denise sera à mon côté durant cette première épreuve, et nous triompherons ensemble.

Sur la route de Vinassan, des charrettes passent au grand trot, chargées de comportes vides et me doublent, dans un tourbillon de poussière argentée. L'Occitanie commence sa journée sans soupçonner qu'elle va renaître à l'Histoire.

La grille de la villa est entrebâillée. Elle s'ouvre quand mon pas sonne sur la route : Denise

apparaît, et tout ce qu'il pouvait y avoir de doute au fond de moi ou de crainte se dissipe. Il n'y a plus un seul nuage dans le ciel libre ni dans mon cœur. Partons. Je pense à Jason, débarqué de la nef Argo, tel qu'on le voit sur les gravures de l'*Epitome*, lorsqu'Ariane lui remit le fil magique qui devait le conduire jusqu'à la Toison d'or. Moi, Ariane elle-même m'accompagne et nous nous aventurerons de conserve vers notre inconnu qui scintille persuasivement de mille feux étranges.

— Miquèle voulait m'empêcher de venir, dit Denise, mais je ne l'ai pas écoutée... Elle pleure dans sa cuisine, mais ça n'a pas d'importance.

Ah! oui, qu'importent les larmes de Miquèle! La cage est brisée. Denise est seule près de moi et le monde est autour de nous qui nous convie, complice de notre espérance.

— Denise, ne vous semble-t-il pas que nous partons pour un grand voyage?

— Pourquoi n'est-ce pas vrai?... Il me tarde tant d'être libre, libre, et j'aimerais tant partir loin vers quelque chose que j'ignore et que je devine et dont le désir ne me quitte pas... Savez-vous, Jean, ce qu'est cette chose?

— Moi, Denise, je ne désire plus rien en ce moment; je suis comblé. Je me rappelle un récit que j'ai lu autrefois et dont les héros vivaient dans un monde de pierres précieuses. Il me semble que je suis dans une émeraude géante couleur

vert espérance et vous êtes enfermée dans une perle toute nacrée...

— Jean, arrêtons-nous, voulez-vous? Pourquoi aller rejoindre vos camarades? Restons seuls ensemble toute cette journée... Vous vous taisez? Dites oui, Jean, je serai si heureuse.

— Vous savez bien que nous devons aller là-bas.

— Vous ne m'aimez pas... Si vous m'aimiez, vous ne songeriez pas à autre chose qu'à moi...

Elle s'est assise sur l'herbe au bord du ruisseau que nous longions pour rejoindre le chemin de Froidefont. Je reste debout devant elle, silencieux, et je sens bien que si je m'étends auprès d'elle, je ne trouverai plus le courage de me lever. Quelle tentation et quelle épreuve! Mon maître, c'est vous seul dont j'invoque l'aide contre votre propre sang qui vous trahit. Inspirez-moi. Apparaissez-moi. Je baisse les yeux vers Denise et sur son visage qui me sourit et m'invite, je démêle soudain tous les traits de son frère, impérieux et tendres. Denise veut que je renonce à ma tâche et, dans son regard, c'est la volonté de Raymond d'Auzargues que je retrouve, me commandant d'y consacrer ma vie.

Mon parti est pris : j'irai sans elle à Froidefont. Mais je feins encore de croire à une plaisanterie :

— Allons, paresseuse, nous nous reposerons au monastère... Allez-vous faire attendre les courtisans qui espèrent leur reine?... Nous trouverons

en arrivant la nappe mise sur l'herbe et vous présiderez le banquet avant la bataille.

Elle fait encore non de la tête et accentue sa moue. Je la prends doucement sous les aisselles pour la remettre debout. Elle se débat, puis brusquement se met à rire nerveusement :

— Vous me chatouillez...

Elle se lève d'un bond, m'échappe et court dans le sentier :

— Attrapez-moi, méchant.

En dix enjambées, je l'ai rejointe. Elle penche vers moi son visage, et je ferme déjà les yeux dans l'attente d'un baiser, mais elle me repousse :

— Non, je vous déteste... Vous êtes laid.

Puis saisissant ma tête à deux mains, elle m'embrasse, m'embrasse et éclate en sanglots :

— Il faut me pardonner, dit-elle en essuyant ses yeux, par moments je suis un peu folle. Dépêchons-nous d'arriver à Froidefont.

Nous allons à grands pas., en nous tenant par la main, et quand nos regards se croisent, nous nous sourions doucement. Voilà le bonheur revenu.

La plaine s'arrête au pied de la garrigue. Nous quittons la route en lacets et commençons à grimper par le raccourci qui mène au couvent, parmi les rochers veinés de rose et de jaune, les tiges d'absinthe parfumée, les ronces et les olivettes. Nous courons après les papillons et cueillons un bouquet de fleurs aromatiques que Denise pique à son corsage.

Une ligne d'acacias frais, au loin, marque l'endroit où nous devons rejoindre la route carrossable. A partir de là, le paysage change. Partout de l'ombrage, de la verdure, de hauts arbres touffus, comme dans de vraies montagnes. Le chemin remonte le cours d'un torrent jusqu'au vallon sauvage où est bâti le couvent, dans un cirque de rochers à pic. Quand nous parvenons au tournant d'où l'on aperçoit émerger au-dessus des arbres le campanile de la chapelle, un coup de feu éclate, suivi de clameurs. C'est Castagné qui a déchargé son revolver pour nous faire honneur et la bande se précipite à notre rencontre, en poussant les hourrahs rituels. Denise semble enchantée.

Tous la connaissent de vue. Je les nomme à Denise, l'un après l'autre, et elle leur serre la main, en souriant, comme une vraie reine. Firmin Jalabert me dit tout bas :

— Tu sais, j'ai déjà repéré par où il faut passer.

Le couvent a été dressé sur une roche plate en surplomb sur le torrent, d'où l'on domine le parc du monastère, et Capdevielle a ingénieusement mis les bouteilles au frais dans le ruisseau, une ficelle liée au goulot de chacune permet de les hisser jusqu'à nous. Il faut seulement prendre garde qu'elles ne heurtent pas contre le rocher, à la montée.

La proximité de l'action m'a rendu tout mon calme. Balmigère et Fernand Blum sont fébriles. Denise rit aux éclats en regardant les deux Jala-

bert briser les bouteilles vides à coups de cailloux. Capdevielle et Castagné desservent et rangent la vaisselle dans les paniers.

## V

D'un signe, j'ai appelé Firmin Jalabert à l'écart, et nous nous sommes avancés tous deux pour reconnaître l'entrée de la cave. Depuis l'expulsion des Pères, on ne visite plus le monastère qu'en prévenant à l'avance un gardien qui habite une ferme à deux kilomètres de là et qui vient exprès au couvent. Firmin ne m'avait pas trompé. Nous pourrons tous, même ce maladroit de Fernand Blum, même Denise, escalader sans difficulté la brèche qu'il a découverte dans le mur du parc et gagner le cloître où s'ouvre la porte de la cave.

Nous traversons au pas de course le coin du parc qui conduit au cimetière envahi d'herbes folles, d'où l'on débouche dans le cloître. La porte basse de la chapelle, toutes les autres portes sont fermées à clef, mais Firmin se dirige tout droit vers un soupirail dont le volet de fer est entrebâillé : un escalier de pierres non équarries plonge dans la cave. Tout est bien comme le décrivait Dom Irénée. Dieu est avec nous! Allons chercher nos camarades!

Les rires cessent à mon appel. Tous se groupent autour de moi. Denise elle-même est devenue grave. A la porte de la cave je fais allumer deux bougies et l'un après l'autre nous nous glissons dans l'inconnu. Je tiens la main de Denise dans ma main. je la sens trembler un peu. Je lui demande tout bas :

— Vous n'avez pas peur?

Et elle à demi-voix :

— Non, j'aime...

Une dernière marche et nos pieds nagent dans une poussière épaisse et lourde. L'humidité des murs voûtés et gluants s'abat sur nos épaules et par intervalles une goutte d'eau sur la main ou sur la nuque nous fait tressaillir. Victor Jalabert, sa bougie à bout de bras, annonce :

— L'escalier reprend...

Nous continuons à descendre. L'escalier s'achève dans une grande salle qui communique par quatre ouvertures avec d'autres salles. L'entrée du souterrain se trouve peut-être dans l'une de ces salles que d'autres encore doivent suivre. Il faut les explorer avec méthode et sans retard. Dans deux directions, les salles s'arrêtent presque aussitôt, mais dans les deux autres, elles se succèdent indéfiniment : sans doute font-elles le tour du couvent. Je divise mes hommes en deux groupes : les deux Jalabert et Castagné d'une part, Fernand, Balmigère et Capdevielle de l'autre. Ils marcheront en explorant les murs jusqu'à ce qu'ils aient découvert la bouche du souterrain. En

tous cas les deux groupes ne reviendront qu'après s'être rencontrés ou s'être heurtés à un mur infranchissable.

Moi, je les attendrai avec de la lumière au pied de l'escalier. Il m'en coûte de ne pas les accompagner, mais je me rappelle que l'art des grands chefs est de susciter l'initiative de leurs subordonnés.

Les groupes ont disparu; un tournant a dévoré leurs lumières. Denise se presse contre moi, je sens son cœur battre avec force contre ma poitrine. L'émotion, l'angoisse, l'espérance l'exaltent à présent.

— Jean, dit-elle, il faut trouver le trésor.

— Je vous le promets, Denise.

Je la retrouve aussi frémissante, aussi enthousiaste qu'aux heures où mon maître nous racontait les fastes héroïques de la guerre occitane. Seuls dans cette cave, assis sur ces marches d'escalier, à la clarté tremblotante de cette unique bougie, nous voici pareils, Denise, aux princes albigeois persécutés, épiant dans le silence des grottes et des bois l'approche des chevaux de Simon de Montfort ou du messager qui annonce l'heure de reprendre la lutte.

Mais, à notre droite, une clarté gonfle un halo dans l'ombre. Je pense à l'apparition de Dom Pedro, à l'épouvante de Dom Irénée. Je me dresse : je reconnais la voix perçante de Fernand Blum. Les deux groupes se sont rencontrés, mais aucun n'avait trouvé sur la route la moindre ouverture,

et quand Firmin Jalabert a fini de me rendre compte de leur échec, tous demeurent silencieux, tête basse, attendant ma décision.

— Et si on ne trouvait pas l'entrée du souterrain?

C'est Denise qui a osé formuler tout haut la demande qui nous hante tous les sept.

— On la trouvera...

J'ai répondu brutalement. Je suis sûr qu'on la trouvera. Je veux être sûr...

L'obscurité s'épaissit autour d'un silence de plus en plus insoutenable, mais que nul n'a la hardiesse de troubler. Je reprends la parole :

— Le souterrain existe. Je vous promets que nous allons le découvrir.

Nouveau silence. Je sens la bande déjà prête à se soustraire à mon empire. Par le soupirail, l'après-midi lance une lueur blanche et des chants d'oiseaux nous parviennent décolorés, comme à travers des oreilles bourrées d'ouate.

Un cri de terreur de Denise nous glace. « Au secours! » hurle la voix de Castagné en écho. La chute molle et velue d'une chose horriblement vivante a frôlé nos visages. Denise s'est précipitée vers la sortie, et tous mes compagnons s'enfuient à sa suite. Ils remontent, se bousculant pour être plus tôt dans le cloître.

Je suis demeuré seul auprès de la bougie fichée par terre. En orbes réguliers, la bête continue à me baguer de son vol sinistre d'aveugle. Je saisis la lumière et l'élève brusquement au-dessus de

ma tête : une chauve- souris, ce n'était qu'une chauve-souris.

Elle disparaît en pépiant dans la cage de l'escalier. Une impulsion soudaine me conseille et me guide. Je remonte à mon tour, lentement, la bougie d'une main, tâtant de l'autre les murs visqueux, rembourrés de salpêtre. Une niche étroite, pareille à une guérite, se creuse sous mes doigts : j'y pénètre : un de ses trois côtés est couvert d'un panneau de bois vermoulu qui sonne creux sous mon poing. Le souterrain...

Je cherche à l'ébranler, le bas du panneau s'entrebâille : mais le haut, retenu par un verrou, résiste. Je n'ai qu'un moyen d'ouvrir cette porte : attaquer le bois autour du verrou. Mon couteau essaie d'entamer le vieux chêne, mais en vain. Il y faudrait une scie. Pourtant, en suivant le fil des fibres, je dois à la longue arriver à mes fins.

D'en haut, la voix de Firmin Jalabert me hèle :

— Jean, où es-tu? que fais-tu?

Je leur crie :

— Je vous défends de redescendre avant que je vous rappelle. Attendez mes ordres.

Et je me remets au travail. La sueur coule de mon front sur mes paupières. Mon poignet se lasse. Soudain la bougie s'éteint. J'appelle :

— Firmin et Capdevielle seuls, descendez avec un pic et de la lumière. Les autres restez à la porte.

Mais la niche est si étroite que le pic adroitement manié pourtant par Capdevielle ne vaut pas beaucoup mieux que le couteau. Firmin remplace Capdevielle au bout de cinq minutes, et au bout de cinq autres, c'est moi qui prends l'outil. Ce que nous cherchons, c'est à pratiquer une première brèche à hauteur du verrou pour essayer de le faire glisser... La brèche est faite, elle a la dimension d'une pièce de quarante sous. Il s'agit de l'élargir jusqu'à pouvoir y passer deux doigts :

— Aux couteaux.

Nos trois lames grattent et fouillent à la fois le chêne comme une plaie. Capdevielle annonce :

— Ça doit y être.

Mon index et mon médius se glissent dans l'ouverture; ils touchent le fer rugueux du verrou, mais la prise est insuffisante encore pour le faire glisser. Il faut au moins trois doigts pour y parvenir. Nous recommençons à fouir.

Le verrou a glissé : la porte s'est ouverte, et une brusque bouffée de vent vif nous gfle au visage, soufflant les bougies. Mais Capdevielle darde sur l'obscurité une lampe électrique : un étroit couloir commence là. Dieu ne nous a pas abandonnés.

Je n'ai pas proféré une parole de reproche quand Denise et mes six compagnons ont été à nouveau rassemblés, tout penauds de leur poltronnerie. J'ai simplement dit en désignant l'entrée du couloir :

— En avant...

La bande à ma suite s'engouffre en file indienne, Denise immédiatement après moi. Je ne doute plus de la réussite. Ma pensée est un câble élastique que chaque minute tend davantage vers le but à atteindre : le trésor... Ma tête est une grosse cloche sonnant à toute volée : le trésor, le trésor.

Je sens dans mon dos sept respirations haletantes, les souffles anxieux et rauques de mes compagnons qui me poussent en avant plus vite, toujours plus vite, vers le trésor, le trésor. J'ai la sensation d'être un aimant qu'on approche de la limaille de fer immobile qui soudain s'élance vers lui et y adhère. Il me semble que je suis en train d'aimanter le trésor et que brusquement il va m'apparaître et m'appartenir.

Un vertige sacré s'est emparé de nous. A cette minute, toute la bande, j'en ai la certitude absolue, est digne d'apprendre la vérité, de partager mes enthousiasmes, mon ardeur, mes certitudes.

Le couloir s'élargit tout à coup et voici une première grotte au centre de laquelle jaillit une source. Je me retourne vers Denise :

— Eh bien, regrettez-vous d'être venue?

— Je suis si contente.

Nous ne nous arrêtons pas : au contraire, nous accélérons l'allure. La sueur ruisselle sur nos visages, mais qu'importe, le trésor est proche, nous allons l'atteindre. Un couloir plus large prolonge la grotte. Nous le suivons : la marche est

aisée. Notre exaltation croît à mesure que nous approchons du but.

Serait-ce ici? Nous débouchons dans une nouvelle grotte, plus spacieuse encore que la première. Dans le rocher, des sièges sont taillés, et l'un d'eux, au milieu, figure un trône. Denise boite sans se plaindre :

— Halte...

Denise prend place sur le trône, moi sur le siège le plus voisin; les autres s'installent à leur guise.

La réalité est plus belle, plus féerique encore que le rêve que j'avais fait. J'éprouve le besoin impérieux de remercier Dieu de la grâce qu'il m'a accordée en me choisissant pour son instrument.

Je quitte mon siège et sans la moindre gêne, je m'agenouille et commence à prier tout bas. Les mêmes sentiments agitent mes compagnons. Tour à tour, ils s'agenouillent, Denise la première, et ils joignent leurs actions de grâces aux miennes. Je vais tout leur dire.

Ils fixent sur moi les mêmes regards que nous fixions, Denise et moi, sur Raymond d'Auzargues lorsqu'il nous instruisait. Rien ne les surprend plus : ils sont à mon niveau; le vieux sang albigeois s'est réveillé. J'évoque notre esclavage, notre misère, notre honte, la grande croisade qui a ravi l'indépendance à notre peuple et aussi la vie d'autrefois, ce qu'elle fut et qu'elle peut redevenir.

Chacun se sent l'émule du chevalier qui va réveiller la Belle au bois dormant. Les rêves enfermés dans les tranches dorées des livres d'étrennes

où vivent les licornes, les dragons, les magiciens et les bonnes fées ressuscitent dans cette caverne à ma voix qui l'emplit toute et qui, par instant, gronde sous les voûtes comme un tonnerre.

Les bougies, dont les flammes vacillent, plaquent des lueurs rougeâtres et des ombres mobiles sur les visages de mes compagnons, qu'elles m'offrent et me dérobent tour à tour. Seule Denise sur son trône reste radieusement éclairée par les clartés qui convergent vers elle. Elle nous apparaît comme la suprême promesse, la figuration adorable de la cause à laquelle nous nous offrons.

— Croyez-vous à présent qu'il vaille la peine de mourir, s'il le faut, pour la cause occitane?

Et la bande d'une seule voix que l'écho enfle et répercute indéfiniment sous la voûte de roc a répondu :

— Oui, oui.

Denise me sourit. Je suis heureux. Reprenons notre marche. Les grottes se succèdent de plus en plus vastes, de plus en plus humides. Mais soudain un « halte » étranglé de Balmigère qui précède à présent la troupe nous cloue sur place.

Il se retourne et la bougie qu'il tient à la hauteur de son visage éclaire deux yeux dilatés de peur. Il balbutie :

— Un pas de plus et je tombais dans un gouffre...

Il dit vrai. Un à-pic dont la profondeur se perd dans l'ombre interrompt la route. Il faut à tout prix découvrir le fond.

— Capdevielle, les feux de Bengale.

Une allumette craque et ne s'enflamme pas. Une deuxième. Une troisième encore. La boîte est humide. Au seuil du mystère, serons-nous impuissants à soulever le voile de nuit qui seul nous en sépare? Non, la flamme phosphorée a jailli, s'est bleuie de soufre, et blanche et rose s'épanouit comme un drapeau déplié sur sa hampe. Le feu de Bengale enflammé tombe en zigzaguant, et du fond du trou, son âcre fumée monte jusqu'à nous et nous fait tousser. Mes yeux pleurent. Mais le nuage se dissipe, et dans une lumière rouge, le fond nous apparaît : une salle circulaire, et si nos yeux ne nous trompent pas, contre la muraille rocheuse la silhouette d'un autel.

— Vite, jette un autre feu de Bengale.

Cette fois, tous les détails surgissent devant nos yeux accoutumés. L'autel décrit par Dom Irénée, dans lequel est caché le trésor, se dore comme un ciel d'aube à nos regards émerveillés.

Le trésor existe, il est là, tout près de nous. En passant par le trou de Malicorne, nous l'atteindrons aisément. C'eût été trop de joie que de pouvoir entrer dès aujourd'hui en sa possession.

L'autel est retombé dans la nuit qui le protège. Nous sentons tout d'un coup la fatigue endolorir nos reins et creuser son nid entre nos omoplates. Une grande lassitude s'abat sur nous, un désir de nous retrouver hors de ce souterrain noir, chacun dans sa maison, au milieu des objets et des êtres familiers.

Nul ne proteste quand je commande la retraite :

— Il est tard... Rentrons... Nous reviendrons demain par Malicorne.

## VI

L'idée qui m'est venue après notre échec de Malicorne m'épouvante et m'attire à la fois. Je voudrais la rejeter, et elle m'obsède, elle s'impose à moi, je sens bien que je ne me délivrerai plus de sa hantise et qu'il faudra au bout du compte lui obéir.

Nous sommes descendus au trou de Malicorne et après deux cents mètres une barrière de rochers infranchissables nous a arrêtés. Il était écrit que nous n'atteindrions pas le trésor. Que la volonté divine soit faite!

Je ne sens ni découragement, ni doute, et j'en demeure étonné moi-même. Mais la foi ardente et le dévouement dont font preuve à présent mes compagnons m'apparaissent comme un trésor mille fois plus précieux que Dieu m'a réservé. Si je leur lis des passages du Journal de mon Maître, ils frémissent comme moi-même et j'ai eu l'émotion de voir le grand Jalabert pleurer en écoutant l'histoire de Dom Irénée.

Le seul trésor dont je doive me servir c'est leur

bonne volonté. J'ai décidé de ne pas retourner au souterrain de Froidefont comme Capdevielle et Denise me le conseillaient. Capdevielle assurait qu'avec une corde à nœuds suffisamment longue, l'un de nous aurait pu accéder à l'autel. Et Denise rêve des bijoux qu'il contient sans doute.

J'ai relu ce qu'écrivit mon Maître sur la pauvreté et j'en ai été fortifié dans mon dessein. Le pauvre paysan du Périgord qui vint à Orléans prêcher au XIIe siècle la doctrine des Bons-Hommes et convertit les meilleures gens de la ville, n'avait d'autre soutien que sa foi. Et les enfants qui partirent en croisade vers le Saint-Sépulcre sans sou ni maille et confiants en Dieu seul furent-ils déçus? Et Jésus lui-même eût-il besoin d'or pour régénérer l'humanité?

Quand j'ai exposé, non sans quelques appréhensions, à la bande pourquoi je renonçais définitivement à poursuivre la conquête du trésor, j'ai eu la joie d'être approuvé par tous les six. Denise seule a fait la moue, quand je l'ai mise au courant, en songeant aux joyaux dont elle ne pourrait se parer. Combien il sera plus beau, plus digne de nous de semer le bon grain et de le faire fructifier par nos seules forces, notre seul sacrifice.

Notre seul sacrifice... *L'Idée* que j'avais chassée revient une fois encore insinuante, lancinante, implacable. Et rien ne demeure plus des enfantillages que j'avais d'abord imaginés : les piles d'or inépuisables, les effets de style sur des affi-

ches aux couleurs vives et le retour miraculeux des mécréants à la foi ancienne.

J'entre dans chaque magasin de la rue des Marchands et longuement je dévisage chaque boutiquier : ceux qui ont des poches sous leurs petits yeux enfoncés dans la graisse, le menton triple et la lippe pendante, et ceux qui sont secs et droits, la peau plissée aux tempes, les lèvres minces et serrées; les bons vivants et les grippe-sous, les uns incapables de sacrifier quoi que ce soit de leur existence facile et grasse, les autres capables de sacrifices, mais uniquement à leur profit. Où découvrir chez eux le moindre signe d'aspiration vers la justice ou la beauté? Nos parents eux-mêmes : mon père si neutre, si effacé; le père des Jalabert, avec ses grosses moustaches rousses de Gaulois, heureux pourvu qu'il sirote son apéritif deux fois par jour au café de la Bourse et qu'il ait, le dimanche, selon les saisons, sa partie de chasse, de billard ou sa course de taureaux; le père de Castagné qui entretient une écurie de courses et ne parle que de ses chevaux : celui de Balmigère qui semble incapable d'autre chose que de souffrir; le père de Capdevielle qui est un camionneur rond comme les barriques qu'il transporte, lequel nous comprendrait? Seul peut-être le père de Blum, si j'en juge par la soirée de Pâque où je le vis officier.

Comment se peut-il donc que les fils de ces indifférents, de ces boutiquiers sans idéal soient prêts à se dévouer à une cause pure et désin-

téressée, à vouloir le bonheur de l'humanité ? Ah ! s'il est vrai que devenus hommes, nous risquons (mais pour moi, cela me semble bien impossible) de ressembler à nos parents, hâtons-nous de dépenser l'ardeur et l'héroïsme qui est en nous, et de répondre à l'appel de ce passé qui veut revivre et modeler un avenir plus beau. Et cela jusqu'au martyre, si le martyre est le seul moyen de confesser notre foi.

Quel silence a suivi mes paroles ! Mes six compagnons baissaient la tête, fuyaient mon regard, évitaient de s'entre-regarder. Et moi aussi, je tenais ma tête baissée. J'attendis longtemps mais aucun des six ne rompait le silence.

Ils savaient à présent quelle était mon idée. Il fallait mourir. Mourir comme mon Maître. Comme Dom Irénée. Mourir. Comme Jésus crucifié et les saints livrés aux bêtes. Comme mouraient les Parfaits durant la Croisade albigeoise. Mourir pour que notre foi vive et se répande. Accepter de subir l'*endura* pour que l'Occitanie secoue sa torpeur...

Gens d'Auzargues et d'Occitanie, un jeune garçon de treize ans s'est tué parce que son pays vivait dans l'esclavage, le malheur et la honte. Et dans son testament que tous les journaux reproduisent, il déclare avoir voulu servir d'exemple à son peuple et préféré la mort à l'opprobre et à l'iniquité.

L'émotion que suscite cette mort grandit dans la ville et dans toute la province. Au collège, tous

les camarades du disparu s'attendrissent et s'exaltent sur sa destinée. La bande les endoctrine. Une association secrète se développe : les fils parlent aux pères qu'ils convainquent. Le mouvement d'émancipation s'étend, triomphe...

Et si l'*endura* d'un seul ne suffisait pas, un autre, deux autres, toute la bande, s'il était nécessaire, disparaîtraient successivement. Les individus n'importent pas. L'Idée seule importe.

Notre sang coulera, plus précieux que l'or...

Ma main dans ma poche, tâte la petite boîte en fer qui contient les sept carrés de papier où j'ai écrit nos sept noms pour que le sort décide. Je ne puis supporter davantage ce mutisme?

Je demande d'un ton agressif et ironique :

— Eh bien!

Les yeux convergent une seconde vers moi, puis se dérobent comme devant un maître qui cherche un élève à interroger. Je me décide à brusquer les choses :

— Firmin Jalabert, parle, acceptes-tu ma proposition?

Tous les regards soulagés s'offrent à moi dans leur nudité : Firmin braque ses yeux sur les miens et je crois déjà y lire son refus. Ah! qu'il lise du moins par avance dans les miens tout mon mépris pour sa lâcheté.

Il a répondu : « Oui ». Et au lieu de son regard fuyant et trouble, ce sont des yeux éclairés d'héroïsme et de passion — de défi aussi, me sem-

ble-t-il, qui me contemplent. Je m'élance vers lui, l'embrasse et quand je me retourne vers les cinq autres, je n'ai plus qu'à recueillir leur assentiment.

Notre sang d'enfant coulera donc pour le salut de la mère occitane. Nous serons grands. Notre nom traversera les siècles. Amis, sentez-vous toute la surhumaine beauté de notre holocauste? Comment avez-vous pu hésiter une seule minute? Notre sort entre tous est le plus digne d'envie.

Tous sentent la sublimité de cet instant. Et soudain Fernand Blum, répondant à notre vœu secret, a commencé à chanter de sa voix juste et brûlante. Et nous avons tous repris en chœur avec lui :

Mourir pour la Patrie
C'est le sort le plus beau...

L'hymne que nous avons — combien de fois — entonné machinalement sans prêter attention à son texte, nous soulève au-dessus de nous-mêmes. Toute notre ardeur s'y concentre, s'y retrouve.

Nos larmes coulent, c'est d'orgueil. *Mourir pour la Patrie*... Pourquoi n'a-t-il pas fallu mourir à cette minute précise?

De la petite boîte Firmin Jalabert a extrait l'un après l'autre les sept bulletins, lisant le nom inscrit sur chacun, puis me les tendant. Je les pliais en huit et les jetais au fond de ma cas-

quette. Sur la table, le revolver chargé de Castagné avait été posé.

On a bandé les yeux à Victor Jalabert, le plus jeune. Sa main tâtonnante a fouillé dans la casquette que je lui présentais. Il a relevé à la fois deux bulletins qui s'étaient enchevêtrés. Nous l'avons prévenu. Il a donné un coup sec. L'un des deux bulletins est retombé au fond de la coiffe. Il a levé sa main au-dessus de sa tête. Son frère a fait sauter le bandeau.

Il y a eu un temps d'arrêt. Nous n'osions pas apprendre le nom du condamné à mort. Ce passage du jeu à l'atroce vérité nous épouvantait à présent. Balmigère a dit :

— Si...

J'ai fait un pas vers Victor Jalabert et Balmigère n'a pas continué. Victor a baissé le bras, m'a tendu le bulletin. La gorge serrée, je l'ai déplié et balbutié :

— Fernand Blum...

Mais ils ont tous entendu. Sur le visage blanc des rescapés le sang rose a recommencé à circuler. Balmigère a porté la main à son cœur. Fernand Blum n'a pas dit un mot. Il a pris sur la table le revolver, l'a mis dans sa poche, s'est assis dans le fauteuil. Nous nous sommes consultés du regard, et sur la pointe des pieds, l'un après l'autre, nous l'avons laissé seul. Je suis sorti le dernier et quand la porte vitrée s'est refermée sur moi, il n'a même pas tourné la tête.

## VII

L'inquiétude m'a ramené chez les Blum le soir même. Fernand vit encore. Sa mère m'a dit qu'il s'était senti souffrant sitôt après notre départ et s'était couché avant le dîner.

Hier, il était déjà sorti quand je suis arrivé au magasin où Blum m'a dit : « Je le croyais chez toi ». Je n'ai pas pu le joindre de tout l'après-midi.

Aujourd'hui, rentrée des classes. Fernand est déjà dans la cour quand j'arrive, au milieu d'un groupe de pensionnaires. Je mets dans ma poignée de main toute mon affection pour lui. Son teint olivâtre a tourné au vert et ses yeux noirs enfoncés au creux des orbites sont soulignés d'un cerne profond. Je lui demande : « Viens-tu? » Mais il ne quitte pas le groupe des internes. Il préfère ne pas me parler seul à seul.

Le tambour roule, et c'est le tran-tran de la première classe : les feuilles qui circulent où chacun écrit ses nom et prénoms, sa date de naissance, l'adresse et la profession de ses parents; la curiosité de connaître le nom et l'origine des deux nouveaux. Cette fois, l'un s'appelle Guiraud, c'est le fils du nouveau directeur de la succur-

sale de la Banque de France, l'autre est un pensionnaire et dans la colonne : profession des parents, il inscrit : propriétaire-vigneron à Saint-Jean-de-Barrou.

Fernand s'est installé au premier banc, face à la chaire, de manière à ne pas pouvoir bavarder. Sa main droite ne quitte pas la poche de son veston; elle serre, je devine, la crosse du revolver. Va-t-il se tuer devant nous?

Notre nouveau professeur, Lazerge, un vieux tout chauve qui enseigne depuis quinze ans à Auzargues, nous dicte un texte de version latine, le tableau d'emploi du temps, celui des compositions. L'heure de la sortie arrive comme par enchantement.

A peine dehors, je saisis Fernand Blum par le bras. J'ai besoin de lui dire mon amitié, de l'encourager, de le soutenir. Il a un geste pour se dégager, mais je le tiens solidement. Il dit alors :

— Lâche-moi... Je ne veux pas m'en aller.

Je desserre mon étreinte, et il me regarde, ah! d'un regard si triste et si désespéré que les larmes m'en viennent aux yeux. Mon ami le plus cher va mourir pour moi.

— Ecoute, bégaie-t-il, reprends le revolver... Je... Je n'ai pas... Je n'aurai pas la force de me tuer... Je veux vivre...

Et contre ma cuisse, je sens le contact dur et froid du revolver qu'il a glissé doucement dans la poche de mon pantalon.

C'était donc cela. Il refusait. Il répudiait son

serment d'obéissance et de fidélité. Ah! quel dégoût subit, quelle répugnance j'éprouvais devant cette bassesse. D'une poussée, je l'écartai de moi. Autour de nous, le flot des élèves et des maîtres achevait de s'écouler, avec des rires et des galopades. Je lui crachai à voix basse pour ne pas attirer l'attention :

— Fous le camp, sale juif!

Il s'éloigna humblement de quelques pas, puis fit un mouvement pour se rapprocher et son visage implorant se tendit vers ma pitié. Je répétai :

— Sale juif!

Et je m'arrêtai. Je ne repris ma marche que lorsque sa silhouette frêle et tordue, ses épaules plus voûtées que d'ordinaire eurent disparu à l'angle de la rue des Nobles.

Personne n'ose m'interroger, pas même Firmin Buffet. J'ignore si la bande connaît la décision prise par Fernand Blum. Nous n'aurions jamais dû accueillir parmi nous cet incapable d'héroïsme, qui n'est ni de notre race, ni de notre religion. Je suis bien sûr que si le sort avait désigné Balmigère ou Capdevielle ou n'importe quel autre il eût courageusement accepté l'*endura*.

Et pourtant, comme Fernand Blum m'aimait, avec quelle ferveur il partageait tous mes rêves d'avenir! J'avais l'impression que de tous mes compagnons, c'était lui qui m'avait le mieux compris, lui le mieux préparé à me seconder. C'était auprès de lui que je me sentais le plus en confiance. Mais sa lâcheté? La colère me soulevait

rien que d'y repenser. Et puis qu'allais-je décider à présent? Cette première déception était si rude que j'eus peur soudain de me laisser décourager.

Du moins, je n'eus pas à supporter la présence du déserteur. Il ne reparut pas au collège. Et j'apprends ce matin qu'il s'est couché avec la fièvre. Par moments, il délire. Le docteur Justafré lui a fait poser de la glace sur la tête. C'est le remords qui peut-être l'a jeté bas, mais quelle pitié mérite-t-il?

Chaque soir, depuis une quinzaine, j'allais lui faire confidence de tout ce qui m'emplissait l'âme. Tout ce que je disais l'enthousiasmait, provoquait son adhésion immédiate. Et j'avais pris l'habitude aussi de lui parler de Denise, depuis la journée de Froidefont, de lui dire le bonheur que j'attendais d'elle et combien je l'aimais. Ces heures d'amitié pleines et douces sont passées à jamais. Je suis seul à présent.

Denise a quitté Auzargues le dimanche qui a suivi notre tentative infructueuse à Malicorne. Son tuteur l'a emmenée chez lui à Montpellier en attendant de l'enfermer au couvent d'Oulhas. Miquèle est partie avec eux. Je n'ai pu dire au revoir à Denise qu'en présence de son tuteur. Je ne passe plus devant la villa d'Auzargues. J'y laisse dormir en paix les moments les plus heureux de ma vie.

Je n'ai pas le droit d'être triste de la défaillance de Fernand ou du départ de Denise.

Pour me soutenir et m'inspirer une résolution nouvelle, je relis les fastes occitans, je me retrempe dans l'héroïsme des aïeux. Chacun des jours où la bibliothèque municipale est ouverte — mardi, jeudi et samedi — je m'y précipite au sortir du collège et le jeudi, dès l'ouverture. Le vieux palais archiépiscopal l'abrite, et l'on y accède par un escalier tournant aux marches usées et basses. Dans l'antichambre, deux jarres romaines déterrées près de la teinturerie de pourpre accueillent le visiteur, et deux sarcophages égyptiens couverts d'hiéroglyphes font sentinelles de chaque côté de la porte. Je pénètre dans la fraîcheur du sanctuaire où trône, hirsute et bourru, M. Vaissier, le conservateur. Des rhétoriciens et des « secondes » sont déjà en train de copier dans les traductions Panckouke à reliure de chagrin rouge la version latine du jour, riant sous cape aux objurgations de M. Vaissier et à ses grognements faussement furibonds : « Vous me faites faire un joli métier! »

J'ai déjà lu dans l'*Histoire du Languedoc* tout ce qui a trait aux Cathares et à la Croisade. J'ai presque achevé la monographie du monastère de Froidefont par un avocat archéologue d'Auzargues qui renvoie sans cesse en note aux brochures et aux articles de mon grand-oncle. En appendice, il a dressé la liste de tous les abbés de Froidefont depuis la fin du x^e^ siècle.

J'ai cherché Dom Cyrille, le persécuteur d'Irénée. Il y a un Dom Cyrille abbé de 1583 à 1592

et un Dom Cyrille abbé de 1704 à 1707. Mais il n'y a pas au XIXe siècle un seul abbé de ce nom-là. J'interroge M. Vaissier qui m'assure que je peux faire toute confiance à l'auteur.

L'heure de la fermeture venue, je m'arrête un instant à rêver sur la terrasse et dans le jardin de l'Archevêché. Tout me parle ici du passé occitan. Dans ce jardin, sur cette terrasse, les prélats et les féaux chevaliers du pape devisèrent d'exterminations et de bûchers. Saint Dominique y promena son rude profil espagnol. L'ombre de la cathédrale y verse l'été une fraîcheur perpétuelle et l'hiver, sa masse préserve du « vent fou » le petit jardin silencieux, que fréquentent seuls les fidèles de la bibliothèque ou, au crépuscule, quelques couples d'amoureux furtifs. En levant les yeux on aperçoit la salle du Synode où des Conciles se tinrent et aussi des Conseils de guerre et des séances du Tribunal de l'Inquisition.

Dom Cyrille n'aurait jamais existé? Mais Dom Irénée...

J'ai froid soudain. La précoce nuit d'octobre secoue les platanes dont les feuilles sèches crissent sous mes pas. L'air fraîchissant me glace à travers mes légers vêtements d'été. Les rues autour de la cathédrale sont grises, et les réverbères clignotent dans le vent. Les vieilles dévotes en mante noire reviennent de la Bénédiction du Carmel. La sirène de la briqueterie corne la sortie des ouvriers. Une locomotive siffle. Un chien aboie. Les beaux jours sont finis.

Dans le grand couvent triste où l'on t'a renfermée, à quoi penses-tu, Denise? Penses-tu à ton ami Jean qui est ce soir bien abattu et bien dépourvu? Quand reverrons-nous ensemble le soleil.

La rue Entre-Deux-Villes, la rue des Marchands brillent de toutes leurs devantures illuminées. J'aime défiler entre cette double rangée de feux miroitant sur le vernis des chaussures, la soie des jupons, les cristalleries, les bijoux, les couteaux, les services d'argent et de vermeil. C'est comme un chemin creux, au printemps, aux branches touffues chargées de ramures et de fleurs versicolores. C'est comme un arbre de Noël géant qui, tous les soirs, se rallume. Mais ce soir, aucune vitrine ni celle du bazar, ni celle du libraire ne me retient.

C'est l'heure où je me rendais à la villa d'Auzargues, l'heure où j'allais bavarder avec Fernand Blum. Mon amour est loin, mon amitié est morte. Une fenêtre éclairée s'ouvre, et les persiennes se rabattent, tamisant la lumière de la salle à manger où Mme Caraguel attend son mari en brodant. Irai-je faire une visite dans sa maison de verre à Mlle Marguerite? Elle allume si tard les lampes que je la trouverai certainement dans l'ombre en train de réciter son chapelet, assise au coin de sa fenêtre. Je déteste la lumière et je redoute l'ombre. Je me voudrais seul et j'ai peur de ma solitude.

Le globe vert et le globe rouge de la pharmacie

Vié brûlent doucement d'une lueur de veilleuse baroque et les passants qui en traversent le reflet blêmissent et s'empourprent tour à tour. Je n'ai pas encore revu Marcel Vié, depuis son retour de la mer. Il adore parler de lui : il me racontera son séjour à La Franqui, sa rentrée au séminaire, ses nouveaux maîtres. Je n'aurai qu'à l'écouter. Je ne lui ai jamais fait confidence de mes projets et ne commencerai pas ce soir. Il est de ceux que j'ai toujours rêvé de mettre en présence du fait accompli, d'obliger à reconnaître d'un coup ma supériorité. Qu'est-ce qu'un journaliste parisien tel que souhaite le devenir Marcel Vié au regard d'un rénovateur de l'Occitanie?

Un autre sentiment me pousse aussi chez Marcel. Mais je ne veux pas m'y arrêter?

Les vacances ne l'ont pas changé : toujours maigriot, toujours son foulard de soie autour du cou. Le soleil et la mer ont bronzé son visage, mais il fait l'effet d'être pâle par dessous. Il me fait grand accueil, il est enchanté de me retrouver, mais je démêle dans son sourire quelque chose qui m'inquiète et me met mal à l'aise.

Il parle, comme je le prévoyais, sans qu'il soit besoin de le pousser. Il a appris à nager. Il a fait de belles parties de pêche. Il a appris aussi à danser, à bostonner même. Il a eu pour danseuses des jeunes filles de seize, de dix-huit ans.

L'envie me mord de l'interrompre, de le battre. A la fin, va-t-il me parler de Denise. Il sait parfaitement que je ne suis venu que pour cela, et

moi, je sais bien qu'il va me faire du mal en m'en parlant : je connais trop bien ce mauvais sourire qui ne quitte pas ses lèvres. Mais j'ai hâte de recevoir le coup qu'il me prépare sournoisement.

Je suis jaloux. Jaloux de lui. Imperturbable, il continue son récit :

— Dans les cabines en planches où l'on se déshabillait, il y avait des petits trous et l'on pouvait assister au déshabillage des voisines à travers les cloisons.

Il prend un temps :

— Ma voisine de gauche pendant un mois et demi, ça été la petite d'Auzargues que tu connais. Je te promets que je me suis rincé l'œil.

Je voudrais tenir sa tête vipérine sous mon talon et entendre craquer les os. Mes oreilles doivent être cramoisies. Marcel ne s'arrête pas :

— J'ai souvent parlé de toi avec Denise. Elle t'aimait bien, mais...

— Mais...

— Mais elle te trouvait un peu godiche... Un jour que je l'ai embrassée, elle m'a dit que toi, tu n'osais pas... Dieu sait pourtant qu'elle aimait être embrassée

Il cligne de l'œil, claque de la langue. Et papelard :

— Dis donc, ça ne t'embête pas que je l'ai embrassée, ton amie Denise?

Mes oreilles se crispent, mes genoux ploient légèrement pour mieux bondir sur Marcel. Mais une

force invincible me cloue sur place et me contraint à répondre avec un rire qui me râcle le fond de la gorge comme un râle :

— Moi, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

Marcel ne tarit plus, il me parle de son habileté au croquet, du café-chantant où il est allé, sans que sa mère le sût, avec des étudiants. Ce n'était pas la vraie représentation du soir. C'était l'apéritif-concert, et après leur tour de chant, les femmes venaient se mêler à leur groupe et la gommeuse excentrique lui avait dit : « Et toi, petiot, qu'est-ce que tu offres... J'ai soif. » Et sans attendre, elle avait bu le vermouth-cassis où il avait déjà trempé les lèvres en ajoutant : « A tes amours! »

Je ne m'en vais pas, bien que l'heure du dîner approche. J'attends qu'il me blesse en me reparlant de Denise. Il a abandonné le chapitre de La Franqui pour aborder celui du séminaire. Son nouveau professeur de lettres est l'abbé Danger, qui vient d'achever ses études de théologie et de philosophie au Séminaire français de Rome.

Mais la voix enrouée de Mme Vié l'interrompt :

— Marcel, la soupe est *versée* sur la table...

Et des rires fusent. C'est une plaisanterie que l'on répète chaque jour dans la famille Vié depuis qu'une bonne, il y a de longues années (Marcel était encore en robe), annonça de cette manière que la soupe était servie. Mme Vié avait cru que le potage était répandu sur la nappe et peut-être sur la belle carpette, et elle s'était pré-

cipitée dans la salle à manger. On avait bien ri de la méprise que tout le quartier connaissait et on en riait encore après douze ans.

— On y va, on y va, répond Marcel.

Il me raccompagne jusqu'à la porte de la pharmacie et je lui tends la main avec la démangeaison de le bourrer de coups de poing. Il la serre et, d'un ton négligent, tout en enlevant le bec-de-cane pour que son père ne soit pas dérangé par la clientèle durant le repas, il laisse tomber :

— Allons, au revoir, l'homme au trésor...

Je me redresse comme si un serpent m'avait piqué :

— Qui t'a parlé de ça?

— Qui veux-tu que ce soit d'autre que Denise, imbécile...

Et me poussant dehors par les épaules, il fait claquer la porte derrière moi.

Dans la rue des Marchands, les plaques d'obscurité et les taches de lumière alternent. La moitié des magasins sont déjà fermés, d'autres baissent leur étalage éclairé jusqu'à neuf heures.

Denise... M'avoir si bassement trahi. Denise après Fernand Blum. Que je souffre! J'ai mal en pensant à elle, à ce qu'elle a fait, comme si c'était de ma faute. Je devrais la haïr, la mépriser. Tout à l'heure, demain, je la haïrai, je la mépriserai. Maintenant, mon Dieu, que j'ai mal! Tout me manque à la fin.

Mon père est sur le seuil de la chapellerie. Il

me fait signe de loin de me hâter. J'obéis machinalement et je presse le pas. Que vais-je encore apprendre d'atroce! Mon père se frotte les mains et semble tout joyeux :

— Ta mère a fait pour dîner un *cassoulet* gratiné... Ne le laissons pas refroidir...

Il ajoute :

— J'ai rencontré tout à l'heure M. Lazerge... Il m'a dit qu'il venait de te classer premier en version latine.

## VIII

Si tous mes rêves, l'un après l'autre, s'écroulent, si tout ce qui me soutenait rompt sous le poids de mon désir, si rien n'est plus vrai de l'amitié de Fernand, de l'amour de Denise, des espoirs de Dom Irénée, du moins une chose subsiste intacte, lumineuse, aussi intacte et lumineuse qu'au jour de la révélation, c'est l'enseignement de mon Maître mort, c'est le serment que je lui répétai tant de fois, et que je ne trahirai pas, de continuer son œuvre.

Tout le reste ne comptait pas, ne compte plus. Là où tous renoncent, je me refuse à renoncer.

Denise, mon séjour à Murcy-le-Viel, l'adhésion de la bande, tout cela me fut envoyé par je ne sais quelle providence pour me faire persévérer dans la voie où Raymond d'Auzargues m'avait engagé. Et à présent, chaque abandon, chaque déception que j'endure est une épreuve qu'il dépend de moi de surmonter, si je ne suis pas aussi faible, aussi lâche, aussi vil que les autres.

Je suis allé visiter la tombe de mon Maître où fleurissent déjà les premiers chrysanthèmes. Je suis revenu du cimetière fortifié, rassuré. Du grand silence de toutes les tombes, à l'infini, à l'entour de la sienne, une voix s'élevait secrètement et chaque parole tombait sur mon cœur comme une goutte de plomb brûlant, pour y sceller le commandement imprescriptible. C'était la plainte de tous les morts depuis le siècle impie de la croisade lamentant leur destinée injuste et réclamant pour les enfants à naître une vie meilleure, dans le soleil et la joie. C'était le regret et le cri de bataille de tout mon peuple sacrifié.

Maudit celui qui, entendant ces voix comme je les entendais, se fût soustrait à son devoir.

J'ai cueilli sur la tombe de mon Maître un chrysanthème et suis rentré rasséréné, sûr de moi désormais.

— Ton ami Fernand ne va pas mieux, m'a dit ma mère. Je viens de voir Mme Blum qui est très inquiète.

Fernand ne mourra pas, mais s'il mourait, quelle ironie! Mourir pour rien, lorsqu'il eût pu

mourir pour son pays. Car tout est là, vivre pour quelque chose, et mourir, mourir aussi pour quelque chose.

Léguer un exemple. S'offrir au martyre. Tout martyre est fécond. Tout héroïsme contagieux. Si je meurs, on ne se rappellera plus mes colères, mes vices, ma méchanceté d'autrefois (quand je n'avais pas honte de détester mes parents et de faire du mal à Mme Caraguel, à Balmigère, à Madeleine Vié). On ne se souviendra que des raisons de ma mort et de mon courage.

Ce n'est ni Capdevielle, ni Castagné, ni Balmigère, qui peuvent, qui doivent mourir, affronter l'*endura* à la place de Fernand Blum. Ce n'était pas Fernand qui devait l'affronter. C'était, c'est moi. Que le triomphe de la cause soit assuré par mon sacrifice et tant pis si je ne puis y assister. Desaix, tué trop tôt, n'a pas assisté à la victoire de Marengo, c'est lui pourtant qui avait gagné la bataille.

Faut-il donc tant regretter cette vie trompeuse, vulgaire, poussière et boue? Vivre pour se rouler dans cette fange où voulut m'entraîner un jour Mme Caraguel; pour m'asservir à l'existence veule, mesquine, hypocrite, envieuse, avare, pleutre, tâtillonne et misérable que je vois autour de moi et qui me guette, celle de mes parents et de leurs semblables, mille fois non.

Ah! Denise, s'il a suffi de quelques mots de flatterie, d'un peu de musique langoureuse dans la nuit marine pour oublier tout ce que nous

avions imaginé ensemble, pour vous écarter de moi et me préférer un Marcel Vié, je n'accuse que votre faiblesse de petite fille, et je souffre sans vous condamner. Mais c'est parce que vous avez été faible que j'ai besoin de me montrer plus fort. Sans quoi je vous détesterais peut-être. Oui, si je renonçais à mon tour à ma mission, je crois que je vous haïrais.

J'entends dans l'arrière-boutique la voix larmoyante de Mme Blum alterner avec celle de ma mère. Pauvre Fernand! Je ne lui en veux plus. Il n'a pas la trempe d'un héros, mais il est de ceux qui admirent l'héroïsme et ne rêvent pas de choses basses. Je suis descendu :

— Comment va Fernand? ai-je demandé à la pauvre femme.

Une indulgence, une générosité que je n'avais jamais portée en moi jusqu'à cette minute gonflent mon cœur. En passant près de ma sœur qui fait de la dentelle au fuseau, au lieu de brouiller ses fuseaux sur le tambour et de me sauver en me moquant de sa colère, je lui adresse des compliments :

— Tu commences à aller bigrement vite... Qu'est-ce que tu fabriques là ? Un entre-deux ?

Elle rougit de plaisir et explique :

— Tu t'y connais, je te promets. C'est un empiècement de chemise.

Je la laisse à la confection de son trousseau. Au magasin trépigne un client pressé qui de-

mande une casquette cycliste. J'offre de faire la vente à mon père occupé à coiffer un petit garçon, dont la maman ne se décide pas.

Tout m'attendrit. Je caresse en passant la chienne de M. Sénégas qui, étendue sur le trottoir, chauffe au soleil ses mamelles roses truffées de bleu et remue doucement la queue en entr'ouvrant ses beaux yeux d'agate.

Ma résolution est désormais si ferme que je ne m'attarde plus à l'examiner. Les médiocres seuls cultivent les regrets inutiles.

La foule du jeudi emplit les rues et les boutiques. De tous ces petits enfants qui passent, suçant un sucre d'orge ou retenant dans leur poing fermé la ficelle d'un ballon rouge, vert ou bleu, lequel recueillera mon héritage, lequel sentira dans quelques années les larmes lui monter aux yeux rien qu'en entendant prononcer mon nom? De toutes ces rues, dont les vieux noms disparaissent l'un après l'autre — la rue des Nobles est devenue rue Emile-Zola, et la rue des Trois-Pigeons, rue François-Ferrer — laquelle sera débaptisée et portera sur ses plaques neuves en lettres blanches se détachant sur fond bleu le nom de Jean Rigaud?

Si je veux avant ce soir rendre visite à tous les lieux et à tous les gens que j'aime, je n'ai guère de temps à perdre. J'aime revoir une dernière fois l'Esplanade dans l'animation d'un jour de marché. Mes Occitans, je les contemple longuement. Hautes figures brunes aux yeux som-

bres et luisants, aux nez forts, aux bouches larges qui rient fort; silhouettes de femmes, souples dans les vêtements clairs. Foule née pour la joie et pour l'amour, contrainte à la peine par le Nord sans soleil, je vais mourir pour te délivrer de tes chaînes...

Au bord du canal les battoirs des laveuses claquent sur le linge mouillé dans un étincellement d'eau bleue. Une péniche tirée par deux chevaux glisse vers la mer, chargée de barriques et, à l'arrière, une jeune femme surveille un enfant qui joue parmi les caisses de géraniums. Les glapissements des petits cireurs trouent la cohue, et les vendeurs de l'*Etoile d'Auzargues* font la basse. Le vent qui soufflait ce matin en rafale s'est calmé après avoir balayé les nuages. Ce dernier jeudi s'est fait beau, dirait-on, en mon honneur.

Il m'a fallu gravir les quatre étages de la maison de verre pour arriver jusqu'à Mlle Marguerite qui était sur sa terrasse, en train de nourrir ses poules et ses lapins. Juste en face, les garrigues de Malicorne incisaient leur arête coupante sur le ciel courbe et, plus à droite, couronné d'arbres, s'élevait le massif boisé où se dissimule le monastère de Froidefont. En se penchant un peu vers la gauche, entre deux maisons, l'on peut apercevoir une ligne bleu sombre, ce sont les collines qu'il faut franchir pour arriver à Murcy-le-Viel...

— Qu'as-tu donc à me regarder comme tu le fais? me demande Mlle Marguerite.

— Il y a longtemps que je n'étais plus venu vous voir.

Je contemple son long visage ratatiné, ses beaux yeux bleus fatigués, qui, chaque fois, me semblent devenus un peu plus pâles. Je la suis pas à pas, comme j'adorais le faire, quand j'étais plus petit. Comme autrefois je lui tiens l'assiette où elle mélange les côtes et les graines de melon, les feuilles de laitue, et les croûtes de pain. Je l'aide à puiser le son au fond du grand sac et à le mouiller. Quand elle a terminé, je descends avec elle. Elle a, comme toujours, quelque chose à faire dans chacune des chambres et je puis ainsi leur dire adieu à toutes. Je m'arrête un instant dans le petit salon où j'ai lu tant de livres, où je me suis répété tant de fois que je n'étais pas semblable aux autres petits garçons. Les souvenirs d'Indochine pendus aux murs, je ne les reverrai plus.

— Au revoir, au revoir, mademoiselle Marguerite.

— Au revoir, mon petit.

Elle m'embrasse. Son baiser et l'odeur de ses vêtements n'ont pas changé. Ils sentent toujours l'iris, dont elle a de grands flacons dans sa chambre et des sachets pleins ses armoires — l'iris et la salade verte, sans doute à force d'en tripoter et d'en hacher pour ses bêtes.

Déjà les breaks et les charrettes anglaises encombrent la route de Vinassan que je me dirige vers la Villa d'Auzargues. Rien n'est changé. Il

y a seulement contre la grille qu'on n'ouvre plus un grand tas de feuilles mortes que le vent a roulées là, et qui craquent sous mes semelles quand je m'approche. L'anneau de la cloche au bout de son fil de fer tremble au vent. Je le saisis comme autrefois, tire, et comme autrefois la plainte fêlée de la cloche emplit le jardin et la maison déserte, Denise, Denise...

Je fuis pour ne pas pleurer. Voici le chemin que nous avons suivi ensemble le jour de Froidefont, les quatre peupliers autour de la mare dont je m'étais fait des amis.

La nuit est venue sans que je me sois avisé du crépuscule. Les voitures qui me croisent ont leurs lanternes allumées. L'air fraîchit et mes quatre amis peupliers, tout frissonnants, laissent pleuvoir à mes pieds leurs feuilles désargentées et jaunies.

La rue des Marchands où je rentre m'accueille de tout l'éclat des feux roses et dorés de ses devantures. Le docteur Justafré sort de chez les Blum; la grande Rachel qui l'a accompagné s'attarde sur le seuil.

— Tu sais, me dit-elle quand je passe, Fernand est hors de danger.

— Pourrais-je le voir?

— Non, le docteur a défendu qu'on le fatigue.

— Je lui dirai simplement bonjour à travers la porte...

Rachel m'a précédé sur le palier, a entr'ouvert la porte et j'ai dit :

— Fernand, c'est Jean Rigaud qui est là. Guéris-toi. Au revoir.

J'ai entendu un cri qui ressemblait à un sanglot et je suis sorti. Mais je ne suis pas encore réconcilié avec tous ceux que j'ai aimés et pu offenser.

...J'ai frappé trois coups à sa porte comme autrefois et quand elle a été devant moi, j'ai dit à Mme Caraguel :

— Vous savez, je vous aime toujours...

Et je me suis enfui.

## IX

Trois heures. La classe de français commence. M. Lazerge dicte : « Pour vendredi prochain 17 octobre, commenter cette pensée de La Bruyère... » Quand mes camarades remettront leur devoir à M. Lazerge, je serai mort depuis une semaine. Maynadier, après avoir déposé sur la chaire le cahier de correspondance, circulera entre les bancs pour « ramasser les copies ». Ma place sera vide — y fera-t-on seulement encore attention? — ou bien quelqu'un l'aura déjà occupée. C'est une bonne place pour l'hiver tout près du poêle.

Plus même une heure à vivre. J'ai réglé ma montre sur la grande horloge du collège : plus que cinquante-trois minutes... A quatre heures précises, je me ferai sauter la cervelle avec le revolver de Castagné. Toutes mes dispositions sont prises. J'ai passé ma nuit à écrire. A quatre heures moins cinq, je sortirai de ma serviette toutes les lettres que j'ai préparées : celle que j'adresse à mes parents pour qu'ils ne me pleurent pas, mais soient fiers de leur fils Jean; mon testament que j'adresse au maire d'Auzargues en lui demandant de le faire publier par les journaux; un adieu à mes camarades de classe, une exhortation à mes six compagnons avec mon pardon pour Fernand; une lettre à mon grand-oncle Nougaret et une lettre — la seule que je n'ai pas écrite sans pleurer — à Denise.

Tout est simple. Tout est réglé. Je n'ai plus à savoir pourquoi je vais agir comme je vais agir. Il n'y a plus qu'une gâchette à presser. Le reste s'en suivra. Encore cinquante minutes. Je voudrais déjà en avoir fini.

La récitation des leçons ronronne à mon oreille. C'est comme un bruit perçu à travers une cloison. Balmigère, courbé sur ses *Morceaux choisis,* un index dans chaque oreille, repasse les vingt vers de la leçon. Pourvu que je ne sois pas interrogé, qu'on me laisse traverser en paix ces derniers instants. Je n'ai seulement pas lu le texte de Hugo qu'on récite aujourd'hui. Pourquoi tant m'énerver à cette simple perspective? A quatre

heures, lorsque la détonation aura fait sursauter M. Lazerge et la classe entière et que leur cri d'horreur, en m'apercevant couché sur la table, une rose rouge au front, ne fera pas taire le tambour du concierge annonçant la sortie, qui songera encore que, pour la première fois de ma vie, je n'avais pas su ma leçon? Mais non, je ne veux pas que le premier de ma classe risque de laisser en mourant cette impression. Je vais apprendre ces vingt misérables alexandrins.

— Rigaud... dit M. Lazerge.

D'un geste rapide, j'ai déchiré la page, l'ai dissimulée dans le creux de ma main, et me levant à demi, les reins appuyés au dossier de mon banc, je déchiffre tout haut :

Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine,
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle Mort mêlait les sombres bataillons
D'un côté, c'est l'Europe, et, de l'autre, la France...

M. Lazerge m'interrompt.

— Très bien, asseyez-vous...

Il ne s'est aperçu de rien. Mais quelqu'un, dans la classe, a-t-il surpris ma fraude? Je tourne les yeux de tous côtés en quête du sourire ou du clin d'œil complices, d'un ricanement approbatif dissimulé sous des doigts en cornet. Personne ne bronche.

Quelle honte pourtant de quitter ce monde sur une tricherie! Il me semble que je vais mourir

en état d'impureté. Enfantillage ou vanité mal placée, je ne sais... Si j'assiste à ces exercices d'école, c'est que je veux me tuer devant mes condisciples et que le don de ma vie frappe, plus encore que les adultes, les hommes de demain. Je compte sur l'impression que mon suicide laissera dans ces âmes — celle-là même que la mort de mon Maître fit sur moi.

Encore le collège... Le principal entre, suivi du surveillant général pour lire les notes de la semaine. Le surveillant général nasille : Composition en version latine — Premier, Rigaud, 18... Deuxième, Maynadier, 16... Troisième...

J'imagine l'affolement du principal dans... dans quarante minutes exactement, lorsqu'un élève (ce sera sans doute Maynadier, qui est le commissionnaire attitré de tous les professeurs) se précipitera dans son cabinet en criant « Rigaud s'est tué... Rigaud s'est tué... » J'imagine ses balbutiements : « Comment, Rigaud? Mais il n'y a qu'un instant il était premier en version latine. »

C'est à pouffer de rire. Où en étais-je? Ah! J'en étais à me demander si aucun de mes compagnons ne suivrait mon exemple. Pourtant si non seulement aucun d'eux ne m'imitait, mais encore s'ils m'oubliaient, s'ils oublient? Et les cadets, en qui je place mon espoir, si, au lieu d'être bouleversés par mon sacrifice, ils répétaient avec leurs parents : « C'était un garçon bien intelligent, ce Jean Rigaud, mais il devait être un peu fou. »

Si je mourais en vain? L'horloge sonne la de-

mie de trois heures. Si personne ne recueillait mon héritage?

Je me hâte peut-être trop de disparaître? Cette nuit déjà, l'idée m'en était venue, et je l'avais rejetée. Décidément, délibérément rejetée. *Je suis trop différent des autres pour n'être pas prédestiné.* Et d'autres prédestinés viendront à leur tour, me remplacer. Il y a parmi les élus ceux qui ont pour mission de vivre et ceux qui ont pour devoir de mourir : les héros triomphants et les héros martyrs. De Napoléon ou de Jeanne d'Arc, lequel eut le plus beau destin?

J'ai peur de mourir en vain, mais pourquoi vivrais-je à présent? Rien ne me retient plus et je prévois tout le mal qui m'attend. Le vieux du cirque avait raison de dire que tout était en moi et non ailleurs. Nul ne ressemblait à l'image que je m'en étais faite; ni Mme Caraguel, ni Denise, ni Fernand, ni mon grand-oncle Nougaret. Le vieux du cirque avait raison. Je me souviens et me demande s'il m'a seulement parlé, ou si je n'ai cette nuit-là prêté l'oreille qu'à mon délire et à une voix intérieure? Quand je l'ai quitté, ce n'était sur la litière qu'un pauvre palefrenier ivre-mort...

J'ai trop cru aux livres, trop espéré des autres. Lire encore, me leurrer encore, à quoi bon?

— Rigaud, voulez-vous dire à Castagné qui l'ignore la date du *Cid?*

— 1637...

A la fin, qu'on me laisse tranquille! J'ai bien

le droit de vivre en paix les vingt-cinq dernières minutes de mon existence. Qu'on me laisse fermer les yeux, m'apitoyer sur mon sort incertain et douloureux. Je m'oblige à penser au chagrin de ma mère, à imaginer la rue des Marchands, dans une heure, quand on ramènera mon corps... Et mon enterrement : le drap d'honneur blanc porté par quatre internes en uniforme : les cordons du poêle que tiendront Balmigère, Firmin Jalabert, Capdevielle et Fernand Blum, ou à son défaut Castagné. Je l'ai précisé dans la lettre à mes parents. Et la couronne achetée chez Passerieu avec l'inscription : *Les Elèves de troisième à leur camarade.* L'enterrement aura lieu dimanche. Le cortège longera l'Esplanade, les hommes lèveront leurs beaux chapeaux et les femmes se signeront.

J'imagine tout d'avance. Mais au moment même je n'en saurai plus rien. Je serai mort. Etendu mort au fond de ma bière, dans le costume que je porte ce soir. Je l'ai indiqué aussi dans ma lettre. Immobile et blanc. Sentirai-je déjà mauvais? Les vers fouilleront-ils déjà ma blessure qui se putréfiera la première? A Murcy-le-Viel, en août dernier, j'ai vu pourrir au soleil contre un talus, la charogne d'un chien crevé qu'une automobile avait écrasé en passant. Chaque jour je retrouvais ses dents mortes sous les babines retroussées, ses jambes raidies et l'horreur puante de son ventre, sous les poils grouillants. Et moi aussi, moi aussi, dans une semaine, le vendredi

17 octobre, quand les autres remettront leur devoir français à M. Lazerge...

Je regarde mes mains, je mords mes lèvres, je hausse et rabats mes paupières. Je vis. J'ai en moi de quoi vivre des années et des années. Je vais mourir. L'immobilité, la raideur de la mort et puis le pourrissoir. Moi. Toute ma force, toute mon agilité, ma joie, mes pleurs. Plus rien. Le trou noir, le néant. Je ne veux pas.

— Eh bien, Rigaud, quand vous aurez fini de traîner vos pieds sur le plancher?

Toute la classe me regarde et rit. Je les hais. S'ils se doutaient! Mais ils verront tout à l'heure, ils verront. Plus que vingt minutes.

Nul que moi ne connaît encore la décision que j'ai prise. Aucun de mes compagnons n'attend, ni ne prévoit mon geste. La surprise sera complète. En ne me tuant pas, je ne faillirais pas, comme Fernand Blum, à une promesse. J'ai bien le droit de retarder ma mort. Oh! pas longtemps! ni des années, ni même des mois, mais quelques jours, un jour. J'ai le droit de réfléchir, je ne me tuerai que demain. Demain à quatre heures.

Ne plus être, être mort, cela a l'air d'être quelque chose, comme être malade ou être blessé, mais pour soi, ce n'est rien, ce n'est quelque chose que pour les autres qui survivent, qui vivent. Pour soi, on n'est pas mort : on n'est pas. Etre comme si on n'avait jamais été, ne plus savoir, ne pas même savoir qu'on ne sait pas. Mes cinq sens tués, annulés.

Je revois mon Maître sur son lit de mort, cette apparition soudaine et glaçante, et le cri que j'ai poussé alors... Je n'ai qu'à penser à lui pour le réentendre. Ces narines pincées, ces mains croisées pareilles à du suif sculpté, cette immobilité, ce retranchement définitif, irrémédiable. N'être plus jamais vivant!

Cette nuit, j'ai médité sur l'immortalité de l'âme. Mais j'avais encore en avant de moi des heures de vie qui me paraissaient ne devoir jamais finir. A présent, je ne sais plus différencier mon corps de mon âme. Je ne sais que trembler. Mes dents claquent. Comment me dominer?

Personne, par chance, ne fait attention à moi. M. Lazerge explique *Iphigénie*.

Mourir. Dormir. « La mort est un sommeil sans rêves. » Douceur de dormir, de reposer doucement, sans craindre aucun réveil brutal. Et Shakespeare a dit : « ...Rêver peut-être. » Rêver de Denise et des après-midi de naguère, de Denise en robe rose et en capeline courant vers la tonnelle fraîche où je la suivais.

Je ne veux plus assez me sacrifier. Je ne suis plus dans l'état de sainteté où j'étais cette nuit. Mieux vaut attendre demain. Il faut qu'aucun regret terrestre ne ternisse la pureté de mon geste, ou il me semble qu'il sera stérile.

Je mens. Si je ne me tue pas aujourd'hui, dans... Mon Dieu, plus que douze minutes, je sais bien que je ne me tuerai pas demain. Non,

je ferai ce que j'ai résolu. Je ne veux plus penser à rien.

Je tâte dans la poche droite de mon veston le revolver de Castagné. Le canon est froid et je caresse ma paume au quadrillage de la crosse. Je touche du doigt les deux places où je puis appuyer l'arme : l'oreille ou bien la tempe à l'endroit précis où bat mon pouls.

Je ne réfléchis plus. Je regarde l'aiguille des secondes, traînant son ombre mince après elle, moudre les minutes qui précèdent ma mort, de la même allure légère et calme qu'elle mesurerait la cuisson d'un œuf à la coque. Je voudrais réussir à compter jusqu'à soixante dans le temps qu'elle fait le tour de son cadran, mais je n'y parviens pas.

Je ne peux pas ne pas penser. Comme les nuits d'énervement où l'on appelle le sommeil qui se refuse, je récite la table de multiplication. Mais avais-je ainsi imaginé mes derniers moments? Cette lutte puérile pour m'interdire de penser? Quel misérable, quel pauvre être suis-je donc?

Quatre heures moins cinq.

Je ne me tuerai pas.

Je vivrai pour me perfectionner, pour me grandir, aimer, être aimé. Je ne briserai pas la force qui est en moi, que chacun, mes professeurs, mes parents, mes camarades reconnaissent en moi. J'entasserai des millions ou des chefs-d'œuvre. Que ce soleil d'octobre est tiède et caressant; ses rayons glissent sur ma joue et mes

cheveux ; le vent roule doucement les feuilles mortes vers le coin de la cour que je vois de ma place par la porte ouverte. Je pense au printemps prochain, à la rentrée de Pâques, lorsque l'on retrouve les arbres qu'on avait laissés noirs et secs le mercredi saint, tout mousseux et duvetés de verdure légère et blonde. Je vivrai et je me dirai que mes quinze ans sont proches.

Où me suis-je laissé entraîner? Et quel est ce piétinement de troupeau en marche? Cheveux flottants, cartable en bandoulière, ce sont les petits de la classe enfantine qui sortent déjà. Je regarde défiler ces visages rieurs et graves dans l'encadrement de la porte que je ne franchirai pas vivant. Aucun en passant n'a tourné les yeux vers moi...

Il faut...

Faut-il?

Quatre heures moins une minute.

Cargèse, juillet 1919.
Gargilesse, août 1920.

BIBLIOTHECA

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIERE PARTIE

L'Attente ..... 3

## DEUXIEME PARTIE

La Mission ..... 99

## TROISIEME PARTIE

« L'Endura » ..... 203

LA PRÉSENTE ÉDITION (3e TIRAGE) A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER LE DOUZE MARS MIL NEUF CENT QUARANTE-CINQ, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE.
(C. O. : 31.2348)

Dépôt légal : 4e trimestre 1921
No d'édition : 96 — No d'impression : 111

510 X2 .c6

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ott
Date due

CE

a39003 003396925b

CE PQ 2605
.R4P7 1921
COO CREMIEUX, BE PREMIER DE L
ACC# 1232734

# EXTRAIT DU CATALOGUE

## CLAUDE AVELINE

**La double mort de Frédéric Belot,** *roman.*

## ANDRÉ MALRAUX

**La Tentation de l'Occident.**

**Les Conquérants,** *roman.*

**La Voie royale,** *roman.*

## GEORGES BERNANOS

**La Grande peur des Bien-Pensants.**

## ANDRÉ SUARÈS

**Marsiho.**

**Vues sur Napoléon.**

**Cité, Nef de Paris.**

**Valeurs,** *essais et pensées.*

**Portraits sans modèles** (Jeanne d'Arc, Henri VIII, Don Juan, Edgar Poë, Sapho, Suétone, Dostoïevsky, etc.).

**Rêves de l'ombre,** *poèmes.*

**Trois grands vivants** (Cervantès, Tolstoï, Baudelaire).

**Vues sur l'Europe.**

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

Durand, 18, rue Séguier, Paris. 21.1015. *8e Edition*